



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

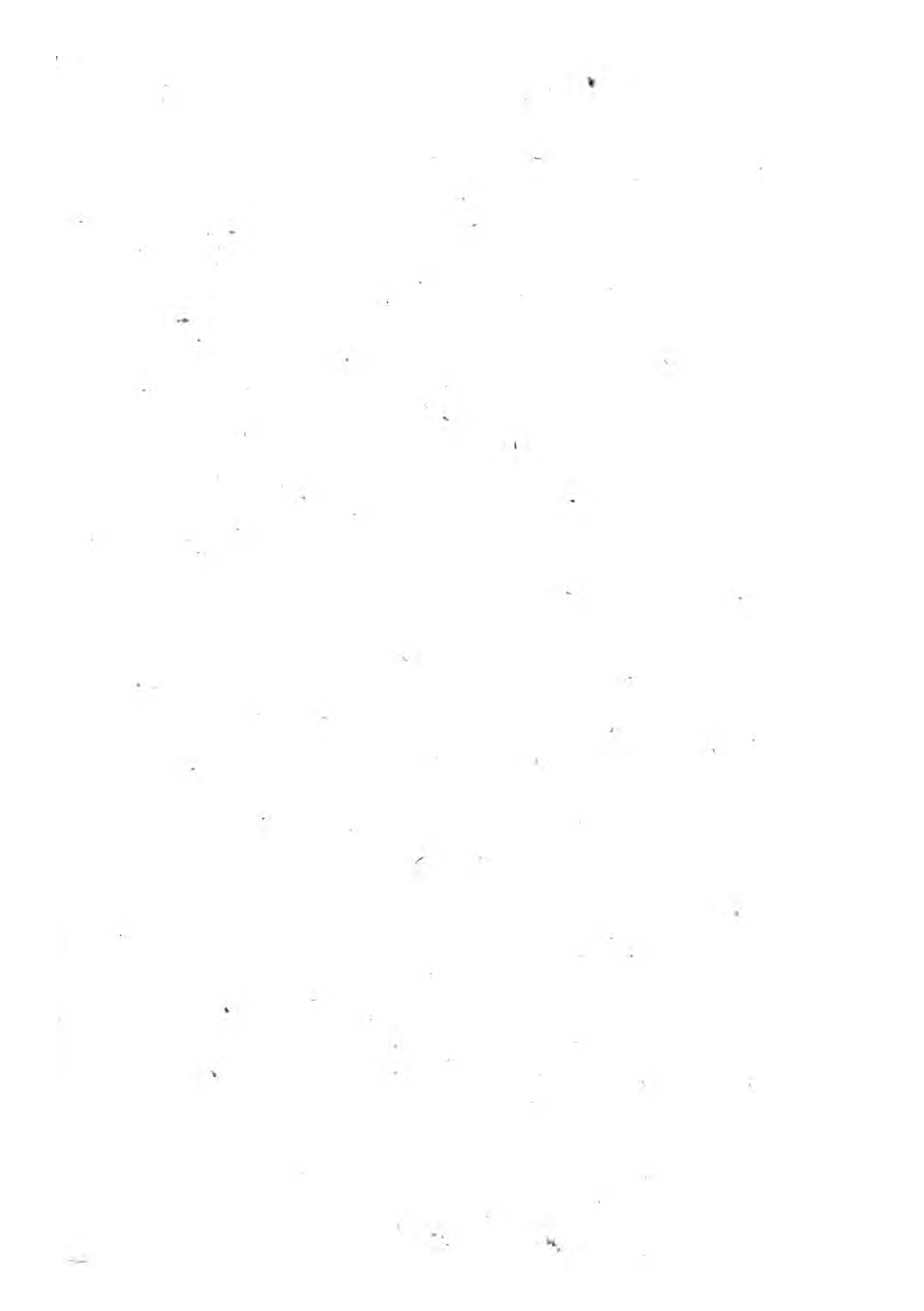


OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II A. 1477

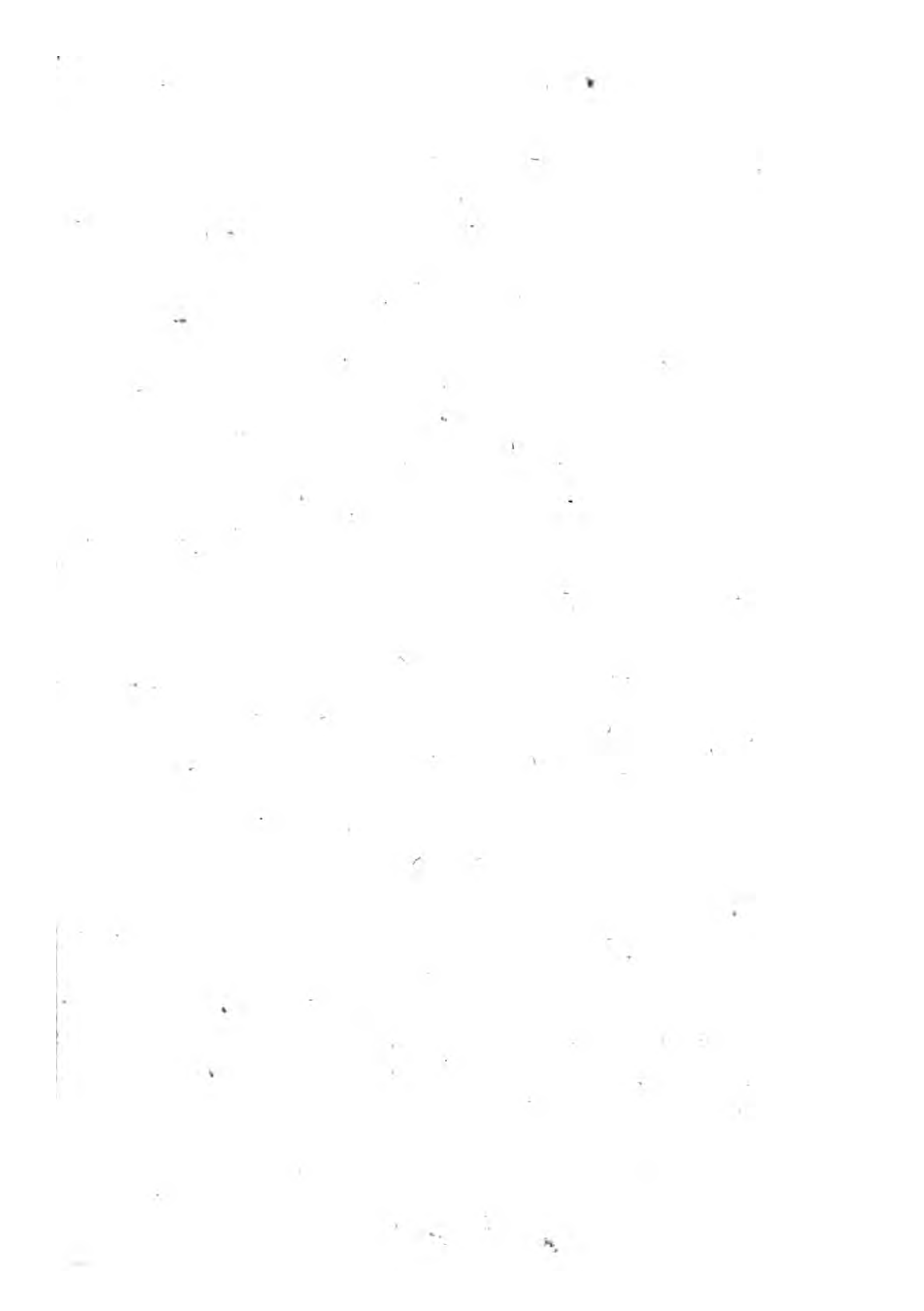


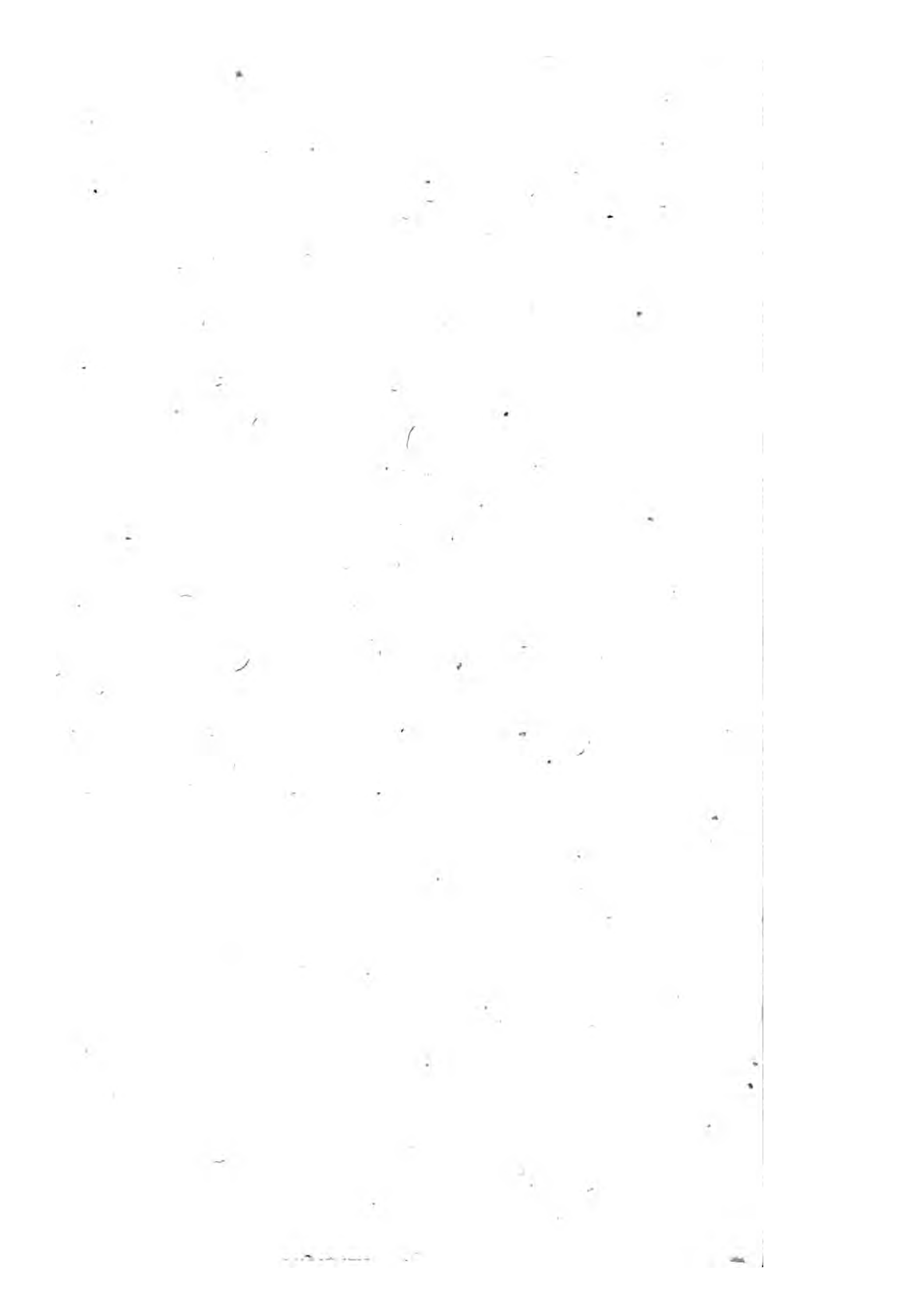
OXFORD UNIVERSITY

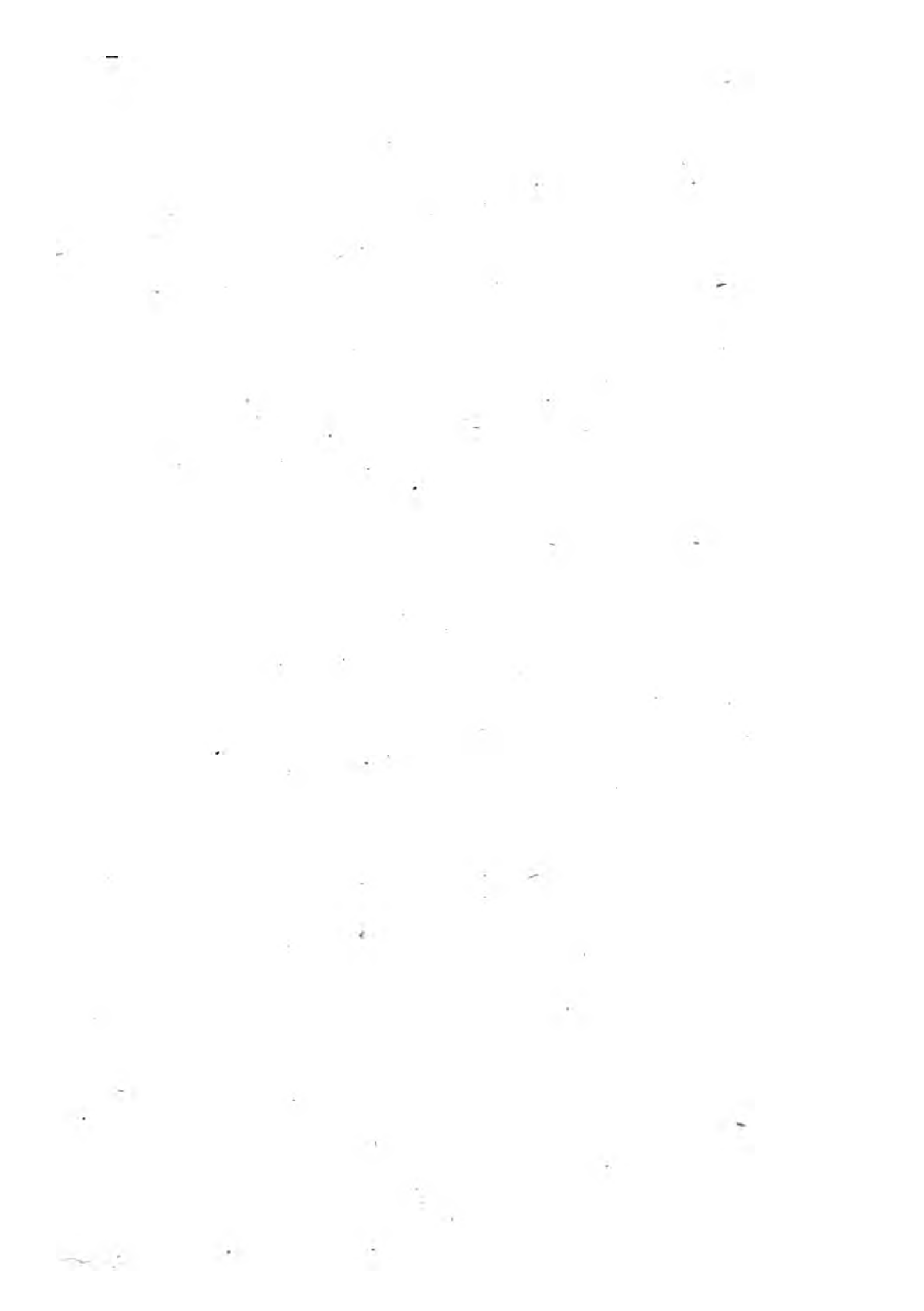


ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

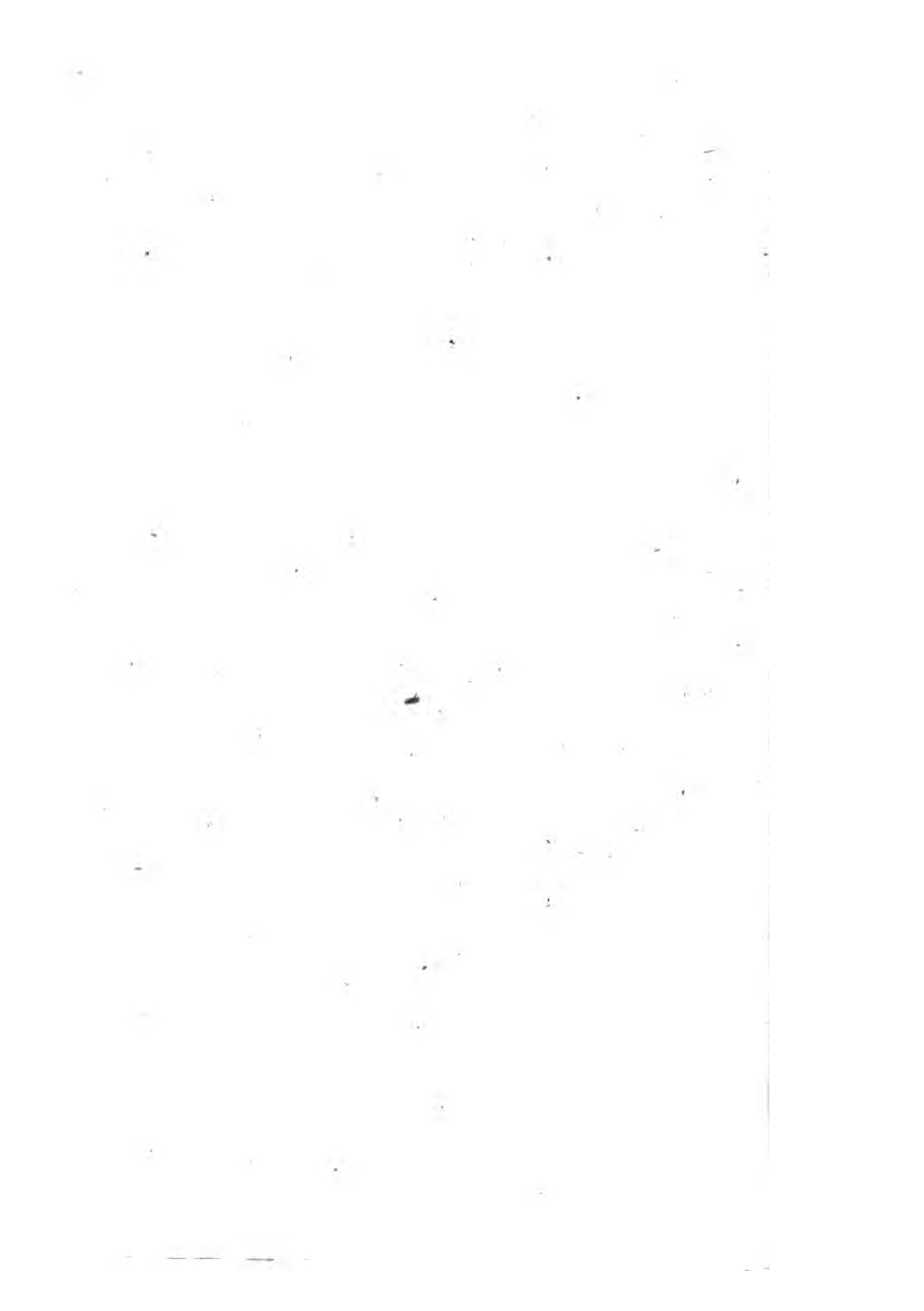
Vet. Fr. II A. 1477











LE  
COMPERE  
MATHIEU,  
OU  
LES BIGARRURES  
DE  
L'ESPRIT HUMAIN.

---

Tout ce qui est au-dessus de l'intelligence du  
Vulgaire est à ses yeux, ou sacré, ou pro-  
phane, ou abominable.

*Tom. I. pag. 298.*

---

TOME TROISIEME.

---



A LONDRES,  
Aux Dépens de la Compagnie.

---

M. D C C. LXVI.



TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY

23 MAR 1984

OF OXFORD

LIBRARY



LE COMPERE  
MATHIEU,  
OU

*Les Bigarrures de l'Esprit Humain.*

---

CHAPITRE I.

*Récit des Aventures de Pere Jean après  
le naufrage &c.*



J'EU S à peine reconnu le Révérend que je me jettai à son cou, & je l'embrassai plus de cent fois. — Quoi! c'est vous! m'écriai-je: par quel bonheur... ah mon cher *Pere Jean!* seroit-il possible... où est mon *Compere*... où est *Diego*, où est *Vitulos?* — ils sont tous les trois ici, me

répondit-il. — menez-moi au plus vite où ils sont, repris-je : quoi ! vous vivez encore ! . . ah mon cher *Pere Jean* ! contez-moi, je vous prie, par quel hazard vous êtes échappé de ce naufrage effroyable, d'où je ne me suis tiré que par une espece de miracle.

— Tu sauras, répondit *Pere Jean*, que lorsque le vaisseau fut en danger de se briser, je montai deux futailles sur le pont, je les bouchai bien, je clouai à l'entour quelques cordes à neuds, je dis au *Compere* & à *Vitulos* que, si nous venions à faire naufrage, de saisir chacun une de ces cordes avec moi, & de nous abandonner ensuite à tout ce qu'il plairoit à Dame Fortune faire de nous. Pour toi, la frayeur t'avoit mis dans un état à n'entendre aucune raison ; *Diego* étoit étendu sur le plancher, sans mouvement, sans connoissance, & dans le même cas où tu le vis après le coup de tonnere de *Senlis*. C'est pourquoi nous vous laissâmes-là l'un & l'autre, nous nous tînmes près de nos futailles, & lorf-

lorsque le Vaisseau se brisa, nous nous trouvâmes en état de pouvoir nous soutenir sur l'eau jusqu'au lendemain, que des Pêcheurs de la côte nous recueillirent & nous menerent à Terre.

Comme j'avois eu soin de ne pas oublier le reste de notre argent, & que dans le trouble que la tempête occasionnoit j'avois escamoté au Capitaine une boîte remplie de perles & de diamants, je regardai ce naufrage comme un bonheur pour nous. Je te regrettai, pourtant, ainsi que l'ami *Diego*; mais je me consolai en buvant quelques coups à votre intention. — & le *Compere* interrompis-je, — le *Comperc*, poursuivit *Pere Jean*, parut très-sensible à ta perte, ainsi qu'à celle de l'*Espagnol*: mais ma trouvaille ne le toucha guere. Ce naufrage l'avoit mis d'une humeur insupportable: une aventure assez facheuse qui nous arriva peu de temps après, acheva de lui tourner la tête; il devint d'une misanthropie aussi farouche que celle de *Timon l'Athénien*; il accusa les Hommes

#### 4 *Le Compere Mathieu.*

de méchanceté, le Ciel d'injustice; & finit par devenir *Manichéen*, . . . . quoi! le *Compere* est devenu *Manichéen*! — oui: *Manichéen*, & très-*Manichéen*. Mais écoute le reste de notre histoire.

Comme je ne trouvai point à propos de me défaire de mes bijoux en *Espagne* & en *Portugal*, je formai le dessein de passer en *Angleterre*. Je communiquai ma résolution à mon *Neveu* & à *Vitulos*: le premier me dit de faire à ma fantaisie, le second trouva que j'avois raison: la dessus nous tirâmes droit à *Lisbonne*, où nous trouvâmes un *Vaisseau Hollandois* qui nous transporta à *Londres*.

Lorsque nous fumes arrivés en cette Ville, j'essayai, ainsi que *Vitulos*, de faire entendre raison au *Compere*; mais nous perdîmes nos peines: le *Compere* nous dit qu'il étoit *Misanthrope* & *Manichéen*, qu'il vouloit demeurer tel, & qu'il romperoit avec nous si nous lui parlions davantage sur ce point. Tu le trouveras dans cette opinion, & occupé

## *Le Compere Mathieu.*

cupé à faire un Livre où il prétend démontrer que les hommes, tant sauvages que policés, sont des fots, des injustes, des enragés ; & que le Diable a autant à dire que le Bon Dieu dans le gouvernement de l'Univers. Quant à *Diego*, il est aujourd'hui plus fou qu'il n'a jamais été. Je le retrouvai par le plus grand hazard du monde. Comme je me promenois un jour à *Hyde-Parck*, je vis un tas de monde attroupe : je voulus savoir ce que c'étoit, j'approchai, & j'apperçus au milieu de la foule le Seigneur *Diego* qui faisoit un sermon sur le Dernier Jugement. Il étoit dans un état à faire pitié : il étoit presque nud, il avoit la barbe d'un pouce de long, les yeux enfoncés, & le visage extenué de misere. Cet état me toucha : je fendis la presse pour l'emmener, il me reconnut, & se mit à faire des exclamations terribles & des grimaces si effroyables, que la plupart du monde qui l'écoutoit crut qu'il étoit possédé de plus de soixante quinze mille



Diabes. La foute qui étoit déjà assez forte s'accrut dans un instant si prodigieusement, que je fus plus de deux heures avant de pouvoir le retirer de là. Enfin je l'en retirai: je le fis monter dans le premier *Fiacre* que je trouvai, & je l'emmenai à notre logis. Lorsqu'il apperçut le *Compere & Vitulos*, ses exclamations redoublerent, & ne finirent que très-long-temps après. Quand il fut un peu appaisé je lui demandai par quel moyen il étoit échappé du naufrage: il me dit que *S. Nicolas & S. Guillaume*, auxquels il s'étoit recommandé pendant la tempête, l'avoient soutenu sur les eaux jusqu'à ce qu'un Vaisseau Anglois le recueillit & le conduisit à *Portsmouth*; & que ces Saints lui avoient révélé en même-temps que le monde devoit finir bientôt.

Voyant que je ne pouvois en tirer d'autres raisons, je le laissai tranquille; & je lui défendis de sortir jusqu'à ce qu'il fût habillé plus proprement. Lorsqu'il fut en état de paroître, je lui fis  
pro-

## *Le Compere Mathieu.* 7

promettre de ne plus prêcher, & je le laissai aller par la Ville: & à ses visions près, il nous sert très-affectueusement, & fait assez bien les commissions dont on le charge.

*Pere Jean* finissoit de parler lorsque nous arrivâmes à son logement. Le Lecteur me dispensera de lui décrire la joie que je ressentis de revoir mon cher *Compere* & mes anciens camarades; elle fut inexprimable, & celle de mon *Compere* ne fut pas moindre — ah! mon cher *Jérôme!* s'écria-t-il en me voyant, si tous les hommes te ressembloient... mais non!... — il alloit continuer, mais les cris de joie & le tintamare de *Diego* l'en empêcherent: il se passa plus d'une demi-heure avant que nous nous pussions nous faire entendre.

La scene de l'*Espagnol* étant finie, nous nous dîmes tout ce que l'on peut se dire en pareille occasion: après quoi je contai ce qui m'étoit arrivé depuis le naufrage.

Mon récit acheva d'irriter le *Compere* contre le Genre humain. Il avoit cru jusqu'à alors que tout ce qui existe étoit un composé de *bien* & de *mal*, il se persuada pour le coup que *tout étoit mal*: *Vitulos* fut presque de son sentiment: *Diego* ne douta plus que la fin du monde n'approchât (a): le *Révérendissime* jura qu'il étriperoit autant de Moines qu'il en rencontreroit: pour moi, quelque sujet que j'eusse de me plaindre, je trouvais que le *Compere* & *Pere Jean* outroient les choses. Je ne disconvenois point qu'il y eût beaucoup de *mal* dans le monde, mais j'étois bien éloigné de croire que *tout fût mal*, & que le *mal* qui existe dans l'Univers procédât d'un mauvais Principe, égal au bon (b). A l'égard de

*Pere*

(a) Un Dévot plus raisonnable que l'*Espagnol* auroit trouvé que le procédé des Inquisiteurs envers son Confrere *Jérôme*, étoit une action louable & sainte, mais il étoit parvenu à un tel point de folie qu'il ne distinguoit plus les bonnes actions d'avec les mauvaises

(b) Voyez le second Vol. depuis la page 402. jusqu'à la page 415.

*Pere Jean*, je lui dis que quant il étri-  
peroit tous les *Moines* de la terre, la  
persécution des *Gens d'Eglise* n'en iroit  
pas moins son train; que l'histoire de  
tous les temps prouve que résister à leurs  
violences est les irriter: que le plus  
court étoit d'éviter d'avoir quelque cho-  
se à démêler avec eux. Mais tout ce  
que je puis dire là dessus fut inutile: l'*On-  
cle* & le *Neveu* persisterent dans leurs opi-  
nions.

---

## CHAPITRE II.

*Raisonnement sur l'opinion du Compere.*

LE propre jour de ma réunion à mes an-  
ciens Amis je quittai le logement que  
j'avois pris: mais je ne cessai point pour ce-  
la de copier de la musique, pour gagner de  
quoi fournir ma part à la dépense du mé-  
nage: j'étois devenu trop scrupuleux pour  
me servir du produit de la boëte que sa  
*Révérence* avoit escamotée au Capitaine  
Portugais avant le naufrage. Mais lorf-

## 10 *Le Compere Mathieu.*

qu'après toutes les informations possibles que je fis faire à *Lisbonne*, je fus certain que personne d'autre que nous n'étoit échappé de ce naufrage, j'usai sans scrupule de la bourse commune, & je ne travaillai plus que pour m'amuser.

Tous mes souhaits auroient été satisfaits, si j'eusse vu mon cher *Compere* plus raisonnable, où du moins s'il eût renoncé à la manie qui le tenoit de divulguer son Manichéisme & ses autres sentiments par le Livre auquel il travailloit. Un jour que son esprit bourru s'étoit un peu adouci, j'employai tous les raisonnements dont j'étois capable pour lui prouver que quand il y auroit cent fois plus de mal sur la Terre, l'on ne pourroit en conclure que l'Univers ne fût souverainement gouverné par un Etre bon, sage, & tout-puissant. J'ajoutai que son opinion à cet égard n'étoit fondée que sur une prévention aveugle, & nourrie par son humeur atrabilaire. Qu'il devoit savoir par sa propre expérience

com-

combien l'on devoit faire peu de fondement sur ces opinions outrées, qui ne nous paroissent réelles qu'autant qu'elles flattent nos préjugés & nos passions, & jusqu'à ce que l'expérience & des connoissances ultérieures viennent à faire tomber le bandeau qui nous offusquoit la vue. Enfin je le priai de se souvenir que puisqu'il haïssoit les Hommes pour leur méchanceté, il devoit éviter d'être méchant à son tour; & que c'étoit l'être en effet, que de répandre dans public des opinions qui n'avoient aucun fondement solide & réel, & qui pouvoient entraîner après elles les plus grands maux.

Le *Compere*, peu accoutumé à m'entendre raisonner de la sorte, me demanda depuis quand je m'ingerois de faire le raisonneur? — depuis, lui repondis-je, que je me suis apperçu que dix ans de vos leçons ne m'avoient rendu ni plus savant ni plus heureux: depuis que j'ai vu qu'un homme qui a assez de lumie-  
res,

res, assez de pouvoir sur soi même, pour secouer le joug des préjugés de l'enfance, & assez de prudence pour ne pas se laisser éblouir par les sophismes des Philosophes du siècle, n'a de maximes à suivre que celles qu'approuve le sens commun; n'a de route à tenir que celle que lui prescrivent l'amour propre, la justice & la modération. Laissons le monde tel qu'il est, & les hommes tels qu'ils sont: n'ouvrons les yeux que pour voir si nos opinions nous sont utiles, raisonnables, & demeurerons-en-là. Le vrai bonheur ne consiste point dans des spéculations creuses qui ne servent qu'à nourrir notre inquiétude, & nous tourmenter; le vrai bonheur consiste à être à soi, & non à ses idées; à être son propre maître, & non l'esclave de soi-même.

Je fais aussi bien que vous que les hommes sont généralement méchants. Je n'ignore pas non plus que le Monde est rempli de maux. Mon expérience  
en

en est garant. Mais dois-je pour cela haïr opiniâtement tous les hommes? non: la haine est un serpent qui ronge le cœur qui l'enfante. Dois-je me mettre dans la tête qu'un Principe malfaisant se plait à troubler l'ordre établi dans l'Univers? non: cette opinion ne seroit que troubler mon repos, qu'accroître mes maux, & les choses n'en iroient pas moins leur train.

Bornons-nous donc à avoir de l'aversion pour les Méchants, & non de la haine; & prenons garde en même temps de confondre les Bons avec eux. Ayons en horreur les Persécuteurs & les Tyrans, mais ne les haïssons pas. L'horreur & l'aversion sont en ce cas des sentimens naturels & raisonnables, & la haine est toujours une passion aveugle & outrée, qui nous mine, & nous dévore, tandis que ceux qui en sont les objets se moquent de nous. Plaignons les Superstitieux & les Ignorants, mais ne les méprisons pas. Le mépris est fait pour l'erreur & le ridicule; un senti-  
ment



ment plus humain doit être réservé pour ceux qui en sont atteints (a).

Bornons-nous encore à favoir que le *Mal* existe; & n'étendons point nos regards plus loin: son origine est environnée de ténèbres impénétrables à la Raison humaine. Il y a de la témérité, ou pour mieux dire de la folie, à prétendre en favoir plus que les autres sur ce point, & surtout à penser comme vous faites. Que diriez-vous si après avoir publié vos opinions vous veniez à vous appercevoir que vous vous êtes trompé sur cet article, comme sur celui de la perfection des Sauvages? ne vous blâmeriez-vous pas de votre témérité? vous feriez-plus; vous ne vous pardonneriez jamais d'avoir joint une erreur de cette espece

(a) *Recta volens animus, sapiens, & amator honesti,*

*Quosdam odio dignos judicat esse suo:  
Nec tamen hos toto depellit fœdere, gnarus  
Naturam Errantium dividere a vitis.*

BILLIUS, *Anth. Sac.*

espece à celles dont les Hommes sont infectés.

— Par la ventrebleu, dit *Pere Jean*, l'Ami *Jérôme* vient de raisonner comme la Raison même. La vie est trop courte & trop précieuse pour la passer dans la haine & l'amertume, dans des déclamations & des jérémiades continuelles sur la méchanceté des hommes, & sur les maux dont l'univers est rempli. Pour moi je me moque de tous Ceux qui ne méritent pas mon estime, & rien de plus. Il est vrai que j'ai juré d'étriper tous les *Moines* qui me tomberont dorenavant entre les mains, mais c'est de la façon qu'on extermine ces Reptiles dangereux, dont le souffle empoisonne l'air, & dont la piqure tue l'homme. D'ailleurs, je borne mon étude & mes recherches aux seuls plaisirs de la vie. Un flacon de vin bannit chez moi le souvenir de deux ans de diete & d'un siecle de mélancolie: un bon repas, un bon lit & un tendron de quinze ans  
m'ap-

m'apprennent que s'il y a du mal dans le monde, il y a aussi quelque bien; & que la moindre dose de celui-ci défraie au centuple de celui-là. En un mot, je me moque de tout ce qui s'appelle science. Savoir jouir est tout ce que je fais. C'est bien assez. Deux ans d'expérience devroient déffiler les yeux à un galant homme sur l'article des opinions qui ne sont fondées que sur des conjectures.

Mon Neveu à donc tort de prendre pour des réalités toutes les idées qui lui passent par la tête. Nos facultés intellectuelles sont bornées ainsi que nos facultés corporelles: l'expérience nous apprend à quoi nous devrions nous en tenir sur cet article. Nos yeux sont faits pour distinguer certains objets, pour voir à une certaine distance, & rien de plus, rien au delà. Pourquoi? parce qu'il n'étoit point nécessaire que nous vissions plus loin. Il en est de même de nos autres Sens.

Un Homme peut porter un fardeau, peut soutenir la fatigue, peut courir, sauter, voltiger, mieux qu'un autre; il  
peut

peut exceller par dessus tous les autres dans un Art; mais sa force, son adresse, sont bornées fort près du point où sa supériorité le distingue des autres: & s'il a pour quatre fols de bon sens, il sera la premier à s'appercevoir qu'il ne peut aller plus loin. Pourquoi donc les seuls Raisonneurs prétendent-ils outrepasser les bornes de l'Intelligence humaine? sont-ils les seuls qui ignorent quelle est leur condition? ne savent-ils pas que les idées que nous nous formons des choses, purement abstraites à notre égard, sont trop imparfaites pour servir de fondement à la découverte de l'origine & de la nature de ces Choses?

Lorsque je vois un Sauteur de la Foire sauter par dessus une pique de 12 pieds, plantée au milieu d'un théâtre, je dis qu'un tel saut est l'action la plus hardie, la plus adroite, de tous les Sauteurs de la Terre: mais lorsque je compare la distance qu'il y a entre la pointe de cette pique & le Soleil, ce Sauteur n'est plus à mes yeux

## 18 *Le Compere Mathieu.*

qu'un vermisseau rampant sur un tas de boue.

Lorsque j'entends un Orateur renommé débiter d'un ton emphatique quelque discours sur l'origine du *Mal*, je dis qu'il est un habile homme; qu'il fait se concilier l'attention de ses Auditeurs; leur plaire, les persuader même: mais lorsque je compare la matiere qu'il traite à l'imperfection du petit nombre d'idées qu'il a de cette matiere, à l'impossibilité d'en acquerir d'avantage je regarde cet Orateur comme une grenouille qui croasse dans un marais fangeux.

Le nombre des Vérités dont l'intelligence est à notre portée est extrêmement petit, & ces Vérités sont extrêmement simples; mais elles nous suffisent. Celles qui sont au dessus de notre conception ne sont point faites pour nous. Ceux qui entreprennent de les démontrer sont des Fous ou des Imposteurs, qui éblouissent la Multitude par un tas de sophismes absurdes; & les Idiots qui les

les écoutent „ ressemblent , comme dit  
„ *Horace* , à une troupe de Voyageurs  
„ que la nuit à surpris en passant dans une  
„ forêt : ils marchent sur la foi , d'un Gui-  
„ de qui les égare , l'un à droite , l'au-  
„ tre à gauche ; ils prennent tous diver-  
„ ses routes , chacun croit suivre la bon-  
„ ne ; & plus il le croit , plus il s'écar-  
„ te : quoique tous leurs égarements  
„ soient différents , ils n'ont pourtant  
„ tous qu'une même cause , c'est que  
„ leur Guide les a trompés , & que  
„ la nuit les empêche de se redres-  
„ ser (a).”

(a) . . . . . *Velut sylvis, ubi passim*  
*Palantes error certo de tramite pellit,*  
*Ille sinistrosus, hic dextrosus abit:*  
*unus utrique*  
*Error, sed variis illudit partibus . . . . .*  
Lib II. Sat. III.

---



---

### CHAPITRE III.

*Raisonnement de Vitulos sur ce qui  
a été dit dans le Chapitre  
précédent.*

**L**ORSQUE *Pere Jean* eut fini de parler, *Vitulos* reprit la parole, & dit que nous avons raison l'un & l'autre, & que le *Compere* avoit tort; surtout à l'égard de son *Machinésme*. — Quand même, lui dit-il, vous auriez réellement découvert qu'un dogme aussi funeste seroit fondé, s'il vous restoit l'ombre du sens commun & de la prudence, vous devriez le cacher plutôt que de le divulguer. Le Monde est tellement constitué, qu'il est des Vérités très-peu importantes en elles-mêmes, dont l'exposition seroit mille fois plus nuisible au Genre Humain que l'erreur où il est à leur égard (a): à plus forte raison une Vé-

(a) Il est certain que plusieurs Grands Hom-

Vérité de cette espece, si c'en étoit une, devrait être ensevelie pour jamais dans les

Hommes ont pensé que toutes les Vérités, ou tout ce qu'on prenoit pour telles, n'étoient point bonnes à être divulguées. Le Lecteur ne fera point fâché de voir ici comment un des plus Vertueux, & des plus Savants Evêques du cinquieme siecle s'exprimoit sur ce sujet.

Καλῶς πόν εἰσιν, εἰ μὴ καὶ λίαν ἀδύνατον, εἰς ψυχὴν τὰ δι' ἐπισημῆς εἰς ἀπόδειξιν ἐλθόντα δόγματα σαλευπῆναι. οἷσκα δ' ὅτι πολλὰ φιλοσοφία τοῖς θρυλλημένοις τέτοις ἀντιδιατάττεται δογμασιν. ἀμέλει τὴν ψυχὴν ἐκ ἀξιώσω ποτὲ σώματι ὑπερογενῆ νομίζειν τὸν κόσμον ἐφύσω καὶ τὰλλα μέρε συνδιαφθεῖρεσθαι. τὴν καθωμιλημένον ἀνάσασιν ἱερῶντι καὶ ἀμόρητον ἠγῆμαι, καὶ πολλῶ δέω ταῖς τῶ πληθῶς ὑποληφῆσιν ὁμολογήσαι. νῆς μὲν ἐν φιλοσοφίᾳ ἐπόπτης ὡν ταύληθῶς, συγχωρεῖ τῆ χρεῖας τῶν ψεύδεσθαι. ἀνάλαχον γὰρ εἰς φῶς πρὸς ἀλήθειαν, καὶ ὅμῃ πρὸς δῆμον. ἢ ἐν ὀφθαλμῶς εἰς κακὸν ἂν ἀπολαύσεις, φῶτος, καὶ ἢ τοῖς ὀφθαλμῶσι τὸ σκότιον ὠφελιμώτερον. ταύτη καὶ τὸ ψεύδιον ὀφελῶ εἶναι τίθεμαι δῆμῳ, καὶ βλαβερὸν τὴν ἀλήθειαν τοῖς ἐκ ἰσχύοσιν ἐνατενίσαι πρὸς τὴν τῶν ὄντων ἐνάργειαν. εἰ ταῦτα καὶ οἱ τῆς καθ' ἡμᾶς ἱερῶσύνης συγχωρεῖσιν ἐμοὶ νόμοι, δυναίμην ἂν ἱεραῖσθαι, τὰ μὲν οἶκοι φιλοσοφῶν, τὰ δὲ ἔξω φιλομυθῶν, εἰ μὴ διδάσκων, ἀλλ' ἔδε μὲν τοι μελαδιδάσκων, μένειν δὲ εἰς ἐπὶ τῆς προλήψεως. εἰ δὲ φασιν ἔτω δεῖν καὶ κινεῖσθαι, καὶ δῆμον εἶναι τὸν ἱερέα ταῖς δόξαις, ἐκ ἂν φθάνοιμι φανερόν



les ténèbres les plus épaisses. L'erreur  
& la superstition ont engendré des dé-  
for-

νερόν ἐμχυτόν ἀμφοσι καθισαῖς. δὴνα γὰρ δὴ καὶ  
φιλοσοφία, τί πρὸς ἀλλήλω; τὴν μὲν ἀληθειαν  
τῶν θεῶν ἀπόρρητον εἶναι δεῖ. τὸ δὲ πλῆθος ἑτέ-  
ρας ἕξως δεῖται. αὐθις δὲ καὶ πολλάκις ἐρῶ, μη-  
δέμιᾶς ἀνάγκης παρουσίας. ἕτ' ἐλέγχειν σοφόν, ἕτ'  
ἐλέγχεσθαι. καλεῖμεν δ' εἰς ἱερωσύνην, ἕκ ἀξίω  
προσποιεῖσθαι δόγματά. ταῦτα θεόν, ταῦτα ἀν-  
θρώπων μαρτύρομαι. SYNES. EPIS. CYREN.  
Epist. ad Frat.

„ Je regarde comme une chose difficile, pour  
„ ne point dire impossible, de renoncer à cer-  
„ tains principes qui sont d'une évidence dé-  
„ monstrative; & d'un autre côté, la Philoso-  
„ phie est telle qu'elle peut difficilement com-  
„ patir avec les Opinions vulgaires. Je ne fau-  
„ rois convenir, par exemple, que l'Ame soit  
„ d'une date postérieure à celle du corps; je  
„ ne peut concevoir que l'Univers & toutes  
„ ses parties doivent périr un jour; Il me sem-  
„ ble que l'Opinion commune touchant la Ré-  
„ surrection contient quelque chose de sacré,  
„ qu'on ne doit pas divulguer; car je ne crois  
„ pas qu'on doive tout dire; & un Philoso-  
„ phe, toute connue que la vérité lui soit,  
„ doit pourtant céder à la nécessité de la dé-  
„ guiser. Car ce que la lumière est à la vue,  
„ la vérité l'est pour le Peuple: or comme la  
„ vue ne peut supporter, sans courir risque,  
„ une lumière trop éclatante, & que les téné-  
„ bres sont plus propres pour des yeux foibles,  
„ de

sordres, des fureurs, & des cruautés inouïes; il est des circonstances où la Vé-

„ de même le déguisement, à mon avis, est  
„ plus salutaire pour le Vulgaire, car la Vé-  
„ rité blesse ceux qui ne sauroient être atén-  
„ tifs à l'évidence des choses. Ainsi si les Loix  
„ de la Consécration Episcopale, qui sont éta-  
„ blies parmi nous, souffrent ces tempéra-  
„ mens, je me soumettrai à être consacré,  
„ puis qu'alors j'aurai la liberté de Philoso-  
„ pher en mon particulier, & de parler mysté-  
„ rieusement au Peuple sans lui enseigner au-  
„ cune chose dans toute son étendue; & sans  
„ le désabuser des Opinions dont il aura été  
„ imbu, & dans lesquelles je trouve qu'on  
„ doit le laisser.

„ Mais si ces Loix exigent d'un Evêque qu'il  
„ ait la même croyance que le Peuple, j'avoue  
„ que je ne puis me résoudre à désavouer mes  
„ sentimens en public: car quel rapport y a-t-il  
„ entre la Philosophie & le commun Peuple,  
„ auquel on ne doit faire appercevoir la vérité  
„ des choses divines que d'une manière toute  
„ mystérieuse? Je le répète encore, & je dé-  
„ clare hardiment que je crois qu'un homme  
„ sage doit, à moins d'une pressante nécessité  
„ du contraire, laisser les autres dans leurs  
„ sentimens & en même temps avoir les siens  
„ en particulier. Ainsi si l'on me fait Evêque,  
„ je prends Dieu & les Hommes à témoins  
„ que je ne veux rien changer à mes senti-  
„ mens”.

24      *Le Compere Mathieu.*

Vérité en engendreroit de même , si elle se présentoit où elle n'a que faire.

Il y a mille & mille Personnes sages qui s'apperçoivent des erreurs dont le Peuple est imbu, surtout à l'égard de la Religion, mais aucune d'elles n'entreprendra jamais de le désabuser, à moins qu'il ne soit suffisamment préparé à voir le jour, & que cette vue ne puisse donner lieu à aucun accident funeste. Ce n'est pas que la Vérité entraîne naturellement après elle aucune suite dangereuse, les maux qui résultent de son exposition ne viennent que de la nature des Sujets auxquels elle est exposée (a). Il y a des

(a) Quand la vérité se présente à l'homme, son éclair l'estonne, son esclat l'atterre; ce n'est point de sa faute, car elle est très-belle, très amiable, & très convenable à l'homme, & peut-on d'elle dire encore mieux que de la vertu & sagesse, que si elle se pouvoit bien voir, elle raviroit & embraseroit tout le monde en son amour. Mais c'est la foiblesse de l'homme qui ne peut recevoir & porter une telle splendeur, voire elle l'offence. Et celui qui la lui présente est souvent tenu pour ennemi, *veritas odium parit*. C'est acte d'hostili-

des circonstances où il est très-dangereux de se servir d'une chose quoiqu'excellente en elle même. Le vin est de sa nature bienfaisant : il ranime les forces, & réjouit le cœur de *Pierre*, tandis qu'il enivre *Jean* & le rend furieux. D'où viennent des effets si différents ? des différentes constitutions de *Pierre* & de *Jean*, & non de la nature du vin. La nature du vin est d'animer & d'échauffer : il est de la nature de *Jean* d'entrer en furie lorsqu'il est échauffé. Voilà tout le mystere. Un homme de bon sens qui connoitroit le tempérament de *Jean* se garderoit bien de lui donner à boire autre chose que de l'eau.

Non seulement l'amour de l'Ordre doit nous faire abstenir de débiter des Vérités dangereuses à la multitude, mais l'amour de nous-mêmes doit nous porter aussi à être très-réservés sur cet arti-

stilité, que de lui montrer ce qu'il aime & cherche tant. L'homme est fort à desirer, & foible à recevoir. CHARRON, *de la Sagesse Liv. I. Chap. IV.*

tiele. Nous le savons par expérience. Lorsque nous fûmes convaincus d'avoir battu monnoye en *Russie*, nous dûmes aux Juges, commis pour nous examiner, que nous n'avions fait que suivre en cela le *Droit naturel*. Et il est certain qu'il n'y a rien de plus naturel que le pouvoir de donner telle forme, tel poid, que l'on juge à propos à un morceau d'or ou d'argent, & de lui attribuer la valeur que l'on veut. D'ailleurs ce qui est naturel est imprescriptible. Mais les Gens à qui nous avons affaire ne pensoient point de même sur ce point. „ Le „ Droit positif, selon eux, a dans cer- „ tain cas anéanti le *Droit naturel*: les „ Souverains se sont arrogé celui de „ battre monnoie, & tous ceux qui y „ portent atteinte doivent être punis.” Nous devions donc prudemment nous borner à demander pardon de notre prétendue faute: & rien de plus. L'on est assez indulgent dans ce Pays-là: l'on se feroit contenté de nous appliquer quelques coups de bâton sur la plante des pieds,

pieds, & l'on ne nous auroit point envoyés piocher dans les mines de la *Syberie*, d'où l'on ne sort pas toujours aussi facilement que nous avons fait.

Enfin pour revenir au sujet dont il est question, s'il est de la prudence de taire quelquefois certaines Vérités, il le fera toujours de ne point répandre une opinion aussi absurde, aussi dangéreuse, que celle dont le *Compere* est actuellement infatué. Il feroit bien à l'avenir de penser pour lui, & de se taire : & nous ne ferions point mal d'en faire autant.

— Voilà ce qui s'appelle raisonner, dit *Pere Jean*. Pour moi je laisse dorénavant les Hommes dans leurs opinions, bonnes ou mauvaises : qu'ils se trompent où qu'ils ne se trompent pas, c'est leur affaire, & non la mienné. Quand je me rappelle les différents événements de notre vie, je vois que la moitié des persécutions que nous avons essuyées vinrent autant d'avoir parlé contre les Opinions reçues, que d'avoir agi contre les  
Loix

Loix que les Hommes ont établies. Mais j'on ne devient avisé que par l'expérience. J'avoue que les Hommes sont injustes & méchants, mais la Société est tellement constituée, qu'ils doivent être tels. Il est vrai que l'Univers est un composé de bien & de mal, mais un Homme de bon sens doit plutôt s'occuper à tirer le meilleur parti possible de la vie, que de s'embarasser de ce qui ne le regarde pas. Ça, buvons un coup.

---

## CHAPITRE IV.

*Continuation du même sujet.*

**N**ous crûmes d'abord que le *Compere* alloit répondre en détail à tout ce que nous venions de lui débiter: mais il se contenta de nous dire que nous étions des ignorants, & qu'il persisteroit dans ses opinions, jusqu'à ce qu'on lui eût démontré le contraire par des raisons incontestables, & non par un tas de lieux communs qui ne convenoient que

que dans la bouche des Pédants, & non à des gens qui faisoient profession d'être Philosophes.

J'aimois mon *Compere*, mais son propos me piqua: je ne pus m'empêcher de repliquer qu'il n'y avoit point tant de pédantisme qu'il si l'imaginoit dans ce qu'on venoit de lui dire: que je lui accordois très-volontiers que les Hommes en général étoient des méchants, des scélérats, mais que je n'avouerois jamais que l'Univers fut mal gouverné.

— Il est vrai, continuai-je, que les efforts que j'ai faits jusqu'aujourd'hui pour accorder l'existence du *Mal* avec la Toute-puissance, la Sageffe & la Bonté de l'Être qui gouverne l'Univers ont été vains; mais cela dépendit de mon peu de lumieres, ou plutôt de ce que je m'y suis mal pris, car les plus importantes découvertes n'ont pas toujours été faites par les plus savants....

— Je te defierai bien de faire celle-ci, interrompit le *Compere*: — cela se  
peut



peut, repris-je . . . . mais il me vient une idée . . . . si mon cher *Compere* vouloit me donner 24 heures pour penser la dessus, je lui démontrerois peut être que son défi n'est point si fondé qu'il le croit.

— Le *Compere* m'accorda par pitié les 24 heures que je lui demandois, & personne au monde ne fut plus étonné que *Pere Jean & Vitulos*, lorsqu'ils me virent accepter ce défi.

## C H A P I T R E V.

*Continuation du même sujet.*

**J**EMPLOYAI ces 24 heures à éclaircir l'idée qui m'étois venue sur le sujet de notre dispute: & lorsque le moment de la conférence fut arrivé, je parlai en ces termes:

— Il me semble, mes chers Amis, que si l'on venoit a bout de définir la

nature de la Liberté de Dieu , ainsi que la nature de la Liberté de l'Homme , l'on pourroit rendre raison de l'origine du Mal qui existe dans l'Univers , tant dans le Physique que dans le Moral.

C'est . ce que je vais essayer de faire.

La *Liberté* de Dieu ne peut consister dans ce que les Théologiens appellent *Indifférence de contradiction* , c'est à-dire , dans le *Pouvoir d'agir ou de ne pas agir* : une telle *Liberté* supposeroit en Dieu ou de l'ignorance , ou de l'irrésolution ; ou le pouvoir de choisir deux moyens différents dans l'exécution d'une chose ; ou celui de se déterminer indifféremment pour l'une ou l'autre de deux choses opposées. La *Liberté* de Dieu consiste donc en ce qu'il *fait ce qu'il lui plaît* ; or il n'y a jamais dans ce qu'il fait que le *meilleur qui lui plaît*.

Que l'on ne dise pas que si Dieu se dé-

détermine nécessairement il n'est pas Libre ; car je demanderois si un Etre infiniment Puissant n'est pas infiniment indépendant : que l'on ne dise pas non plus qu'un Etre infiniment Puissant a la *Liberté* de choisir plusieurs moyens dans l'exercice de sa Puissance, ou de faire une Chose, ou de ne la faire pas, car je repliquerois qu'un Etre infiniment bon, infiniment sage, se détermine nécessairement pour le meilleur moyen dans l'exécution de ce qu'il doit faire ; & que lorsqu'une Chose n'existe point, il se détermine nécessairement à produire cette Chose, s'il est meilleur qu'elle existe, ou à la laisser dans le néant, s'il est meilleur qu'elle n'existe pas.

Poursuivons.

Lorsque l'Univers étoit encore dans le néant, l'Univers n'avoit rien en soi qui déterminât Dieu d'une manière absolue à lui donner l'existence. Il faut donc

donc considérer le *Pouvoir* dont il s'agit ici du côté de l'Agent, & non du côté de l'Objet.

Dieu a résolu de toute éternité de créer le Monde *tel qu'il est*; les *Décrets* de Dieu sont invariables, donc Dieu n'avoit pas le pouvoir de ne pas créer le Monde: & cependant on ne peut nier qu'il ne fût parfaitement Libre en le créant: par conséquent *l'Indifférence de contradiction* n'est point de l'essence de la *Liberté*.

Que l'on ne dise pas que Dieu ayant été Libre de faire ou de ne pas faire ce *Décret*, il s'ensuit qu'il pouvoit fort bien se dispenser de créer le Monde, qui est l'effet de ce *Décret*. Car si l'on ne peut supposer un instant qui ait précédé ce *Décret*, on ne peut supposer un instant où Dieu ait eu le *Pouvoir* en question, l'existence de ce *Décret* anéantissant nécessairement ce *Pouvoir* dans un Etre immuable: or la supposition d'un instant préexistant détruiroit l'Eternité du *Décret*, l'immuabilité de

Dieu, & par conséquent Dieu lui-même.

Faisant abstraction du *Décret*, par lequel Dieu s'est déterminé à créer le Monde, ce *Pouvoir* de le créer ou de ne le pas créer n'a pu se trouver en lui. Un tel *Pouvoir* considéré du Côté de l'Agent est toujours l'effet de son ignorance; imperfection qui ne peut se trouver que dans la Créature. Si *Jean* a le pouvoir de faire ou de ne pas faire telle action, c'est qu'il ignore ce qui lui est plus avantageux dans cette occasion, d'agir ou de ne pas agir. Que l'ignorance de *Jean* se dissipe, le parti qu'il découvrira être le plus à son avantage, sera celui qu'il suivra infailliblement, sans conserver le moindre pouvoir réel pour son opposé. Combien à plus forte raison Dieu, dont les connoissances sont sans bornes, suivra-t-il toujours infailliblement dans ses productions la règle que lui prescrivent ses Perfections infinies.

La *Liberté* de Dieu cesseroit d'être in-

infiniment parfaite, si pour agir il devoit examiner les Objets de son Action, choisir celui qui lui plait le plus, sans qu'aucun motif le déterminât nécessairement à ce choix; & si après avoir choisi il lui restoit encore le moindre pouvoir de changer de résolution. Car sans parler de l'incompatibilité d'une telle *Liberté* en lui, avec ses *Décrets éternels* & son immutabilité, cet examen supposeroit en Dieu un défaut de connoissance suffisante; ce choix sans aucun *motif déterminant* seroit plutôt l'effet d'un Destin aveugle que d'un Être infiniment sage; & ce pouvoir de revoquer son choix, ou seroit chimerique, ou, s'il étoit réel, marqueroit que l'Intelligence infiniment parfaite pourroit rejeter un bon projet pour en suivre un qui ne le seroit pas.

Il résulte de ce que je viens de dire que Dieu, en vertu d'un *Décret* aussi éternel que lui, ne pouvoit ne pas créer le Monde, ni ne pas le créer *tel qu'il*

### 36. *Le Compere Mathieu.*

*est* : il résulte encore que le Monde *tel qu'il est*, est le meilleur des Mondes possibles, parce qu'il est l'effet d'une Cause infiniment parfaite. Le Mal qui existe dans le Monde est donc l'effet des Limites naturelles de la Création : & cet effet étoit nécessaire, parce que l'Univers ne pouvoit être aussi bon que la Cause qui l'a produit, il ne pouvoit être aussi parfait que l'Être existant par soi (a).

— Si

(a) Si du plan général du monde, qui est très-bien ordonné & très-utile, il en résulte quelques inconvénients, c'est qu'ils se sont rencontrés à la suite de l'ouvrage, sans qu'ils aient été dans le dessein primitif & dans le but de la Providence. Par Exemple : quand la Nature a formé le corps humain, l'excellence & l'utilité de l'ouvrage demandoit que la tête fut composée d'un tissu d'ossements minces & déliés; mais par là il en résultoit l'incommodité de ne pouvoir résister aux coups. Il en est de même de la vertu; l'action directe de la Nature y tend & la fait naître, mais par une espece de concomitance elle a produit par contre-coup les vices.

CHRYSIP. *De Provident. in Aulugel. Lib. V. Cap. III.*

— Si ce que tu dis est vrai, interrompit *Pere Jean*, voilà l'origine du *Mal*, tant *physique* que *moral*, toute trouvée. Mais il s'ensuivroit que ce *Mal* seroit nécessaire; & que les Hommes ne seroient injustes & méchants, que parce que leur injustice & leur méchanceté seroient des effets des Limites naturelles de la Création.

— Si le *Révérendissime* se donne la peine d'écouter un moment, repris-je, il verra que quoi qu'il fût de la nature de l'Homme d'être imparfait, il est de sa nature aussi d'être meilleur qu'il n'est. La nature de l'Homme est comprise dans les Limites de la Création, il est vrai; mais l'Homme ne laisse pas pour cela d'être *Libre* dans ce qu'il fait: ce n'est donc pas justement à cause de l'effet de ces Limites, s'il n'est point toujours aussi bon qu'il devoit l'être, s'il ne fait pas toujours tout le bien qu'il devoit faire. Mais avant d'aller plus loin, disons un mot de la *Liberté* de l'Homme.



J'ai démontré que la Liberté de Dieu ne consiste point dans le choix *d'agir* ou de *ne pas agir* : or la Liberté de l'Homme est de même nature que celle de Dieu : l'Homme est toujours déterminé à agir d'une certaine façon ; il n'y a de différence entre la Liberté de Dieu & celle de l'Homme qu'en ce que la première s'exerce constamment sur le *Meilleur*, & que celle de l'Homme s'exerce toujours sur ce qu'il prend pour le *Meilleur*. Mais soit que l'Homme exerce sa Liberté sur le *Bien réel* ou sur le *Bien apparent*, il ne laisse pas d'être *Libre*, puisque dans l'un & l'autre cas il *fait ce qu'il lui plait* : or *faire ce qu'il nous plait* est un acte de Liberté. Voilà quelle est la Liberté de l'Homme.

Puisque la Liberté de l'Homme consiste en ce qu'il *fait ce qu'il lui plait*, il s'ensuit qu'il peut être regardé à juste titre comme l'Auteur de ses Actions, quoiqu'il ne soit point celui des principes de ses Déterminations : en agissant il use *avec plaisir*, avec *connoissance du*  
 pou-

*pouvoir d'agir*, & ses Actions peuvent lui être imputées *en partie*, comme à la Cause immédiate qui les produit. Voici comment.

Les Déterminations de chaque Etre ont leurs avantages & leurs inconvénients; une maniere *d'être* exclut une autre maniere *d'être*, une propriété suppose une autre propriété, un arrangement, un autre arrangement, une force n'est pas une autre force, ni un degré, un autre degré. Dieu a vu la combinaison de tout cela; & l'Univers est la solution d'un problème digne de sa Sagesse infinie. En un mot, Dieu agit par les Causes secondes; il a voulu que ces Causes produisissent leurs Effets, & que ces Effets devinssent Causes à leur tour. Rien n'est plus vrai que cela; & je ne suis point le premier qui l'ait dit.

Or comme Dieu a donné aux Hommes des Sens & une Raison pour connoître la nature des Causes secondes qui les environne, leur rapports, leurs effets; les rapports & les effets de ceux-

ci à leur tour &c, l'on peut dire que c'est sur la *connoissance de l'ordre établi dans ces Causes, & dans tout ce qui en dépend*, que doit être en partie fondée la Prudence de chaque Individu humain, ainsi que les différentes Vertus qui peuvent le conduire au bonheur le plus parfait, dont il soit susceptible en ce Monde.

Par exemple :

Nous connoissons que le feu brûle & que le froid glace ; cette connoissance nous porte à éviter leurs effets naturels, & à chercher dans leur usage combiné un moyen propre à nous mettre à l'abri de leurs impressions nuisibles, ou trop sensibles.

Nous connoissons qu'une diete outrée nous exténue, que l'intempérance nous rend malade ; cette connoissance nous porte à prendre justement la nourriture nécessaire pour nous conserver les forces & la santé.

Nous savons que la brutalité, la rigueur, la violence, nous attirent des Ennemis ; cette expérience nous avertit

d'ê-

d'être doux humains , généreux , afin de vivre en paix , & d'acquiescer l'amour & l'estime de tout le monde.

Nous savons qu'en violant les Loix établies parmi les Hommes nous courons risque d'être punis ; cette connoissance nous porte à observer ces Loix ; parce que la satisfaction qu'apporte une telle observation est préférable au châtiement qui suit leur violation , à la crainte même qui accompagne ordinairement cette violation.

Mais la fougue du tempérament , le défaut d'éducation , l'habitude , le préjugé &c , concourent tous les jours à faire que *Pierre* juge faussement des Causes & de leurs effets , & par conséquent à le rendre malheureux ou méchant , tandis que *Paul* , qui est né d'un tempérament modéré , qui a eu une excellente éducation , de bons exemples à imiter , juge plus clairement des Causes & de leurs effets & devient plus heureux ou moins méchant que *Pierre*. D'où vient donc la différence des affections de

## 42 *Le Compere Mathieu.*

*Pierre & de Paul?* . . . elle vient de différentes circonstances qui ne dépendent originairement ni du fait de *Pierre* ni de celui de *Paul*; mais qui dérivent d'un enchaînement de Causes & d'Effets; & cet enchaînement tient au Système général. Mais *Pierre & Paul* n'en sont pas moins Libres dans le jugement qu'ils portent des Choses, & ne deviennent pas moins librement ce qu'ils sont . . . .

Il résulte non seulement de ce que je viens de dire que l'effet des Limites naturelles de la Création rend l'Homme imparfait, que les Circonstances où il se trouve le rendent plus ou moins heureux ou malheureux (a), mais il résulte encore que le bien ou le mal que l'Homme fait, que le bonheur ou le malheur qu'il éprouve, doivent lui être imputés en raison du Pouvoir plus ou moins

(a) L'on se souviendra qu'il ne s'agit ici que du *Bien* & du *Mal* considérés dans le *Moral*.

moins grand qu'il aura eu de prévenir, d'éviter, de rompre, ou d'affoiblir à temps, le concours de Circonstances qui le déterminent. Car le tempérament, le défaut d'éducation, l'habitude, le préjugés, les exemples &c, de même que les Limites naturelles de la Création, ne nécessitent point *Pierre* à être plus mauvais ou plus malheureux que *Paul*, mais ces Choses concourent seulement à le rendre *tel*, c'est-à-dire, à faire naître des Circonstances suffisantes pour le nécessiter à être *tel*. La Liberté que chaque Homme raisonnable a toujours de réfléchir plus ou moins avant que les Causes ou les Motifs de ses Déterminations deviennent irrésistibles, ne dépend pas moins de l'enchaînement de Causes & d'Effets dont j'ai parlé toute à l'heure, & ne tient pas moins au Système général, que les Circonstances susdites. Il faut distinguer deux Choses en l'Homme: sa nature en général, & la nature des causes éloignées & des causes prochaines des Déterminations de chaque Indi-

di-

dividu humain. C'est souvent par le peu de connoissances que l'on a de ces Choses, ou par le peu d'attention que l'on y fait, que l'on définit mal la Liberté de l'Homme, & que l'on juge encore plus mal des principes & de la moralité de ses Actions. . . . .

— Je veux devenir forcier si je t'entends, interrompit *Pere Jean*: — si cela est, repris-je, je vais tacher de me faire comprendre par quelque comparaison. Quoique cette méthode soit peu propre à donner une idée nette & distincte de ce que l'on veut démontrer, elle ne laisse pas d'être d'un grand secours à un homme qui n'a pas la faculté de s'énoncer avec toute la clarté possible, & de mettre un auditeur sur la voie de concevoir ce qu'on lui dit.

Si l'on suppose qu'il y ait un Fleuve qui coule d'un bout de la Terre à l'autre, que tous les Hommes doivent passer ce Fleuve, & qu'il y ait pour cet effet des Ponts plus ou moins dangereux

éta.

établis de distance en distance, je dis 1<sup>o</sup>. que la chute, & la mort de ceux qui se noyent dans ce Fleuve en le passant, ne peuvent jamais être imputées à Dieu, parce que le passage de ce Fleuve sur de tels Ponts entroit dans le Système général; parce que cette chute n'est en elle même qu'un effet des Loix de la gravité des Corps vers un centre, Loix établies dès le commencement, & tenant à la constitution du seul Univers possible, dont l'existence étoit nécessaire (a); parce que cette mort n'est en elle même que l'effet d'une autre Loi établie aussi dès le commencement, qui est celle dont il résulte qu'une suppression totale de la respiration chez l'Homme lui cause la mort. Je dis 2<sup>o</sup>. que cette chute & cette mort ne doivent pas toujours être imputées à ceux qui se noyent; & que lorsque cette imputation à lieu, elle a ses degrés. Voici comment.

Si

(a) Voyez ci-devant page 33. 34 & 35.



## 46 *Le Compere Mathieu.*

Si les Ponts établis pour passer ce Fleuve sont tous originairement défectueux, ou percés en différents endroits, il sera de l'intérêt de tous les Hommes de n'entreprendre ce passage qu'en plein jour, & non la nuit: quelques soient les motifs qui les poussent à passer pendant les ténèbres, la conservation de leur vie doit l'emporter sur tout. Mais si les motifs qui poussent tous les Hommes à passer pendant les ténèbres l'emportent chez quelques uns, & qu'ils se noyent, leur mort leur sera imputée, non point parce qu'en passant ils n'auront fait que suivre ce qui leur paroïsoit actuellement le *Meilleur*; mais parce qu'ils auront fait le choix de ce prétendu *Meilleur* dans le temps que le Sentiment intérieur, que tout Homme raisonnable a en soi, étoit assez puissant pour leur faire appercevoir le rapport du risque qu'ils couroient à passer le Fleuve pendant les ténèbres, au risque de le passer en plein jour; ou plutôt, leur mort leur sera imputée, parce qu'an-

térieurement à tout cela, ils n'auront point suffisamment usé du Pouvoir qu'ils auront eu de se rendre capables de juger de ces rapports.

J'ai dit que la mort de ces Hommes qui se noyent leur seroit imputée plus ou moins, ou point du tout. Par exemple :

Ceux qui auront connu, ou qui auront été dans le cas de connoître quelques Ponts moins mauvais, moins dangereux, que celui qu'ils auront choisi par préférence, seront plus coupables de leur mort, que ceux qui n'auront point eu cette connoissance, ou qui auront manqué des moyens de l'acquérir.

Ceux qui auront su ou pu savoir que presque tous ceux qui avoient passé le Fleuve pendant les ténèbres étoient péris, & qu'aucun de ceux qui l'avoient passé pendant le jour n'avoient eu ce malheur, seront plus coupables de leur mort, que ceux, qui n'ayant eu ni pu avoir cette connoissance, auront cru qu'il pouvoit en périr quelques uns pendant

## 48 *Le Compere Mathieu.*

dant le jour , quoiqu'il en périssoit d'avantage pendant la nuit.

Ceux qui auront su ou pu savoir qu'en sachant nager l'on pouvoit souvent éviter la mort après être tombé dans le Fleuve , & qu'ils auront négligé d'apprendre à nager , le pouvant faire , seront plus coupables de leur mort , que ceux qui n'auront connu ni pu connoître ce moyen de se conserver la vie , & qui n'auront point été à même de l'apprendre , &c.

Ces circonstances & mille autres semblables agravent donc, ou diminuent, l'imputation que l'on peut faire à ces Hommes de leur mort; cette imputation s'annéantit même entièrement à l'égard de quelques uns, si le choix du Pont, du moment de leur passage, les connoissances & les moyens de passer sûrement leur ont manqué. Et s'il est absurde de conclure que tous les Hommes qui se noyent en ce cas sont *homicides* d'eux-mêmes, il l'est bien d'avantage de soutenir que tous les Hommes en général soient

soient *tels*. Tout ce que l'on peut dire est que tous les Hommes ayant un Fleuve à passer, il est du Pouvoir de la plupart de le passer heureusement, & de nécessité que le reste, tels que les aveugles sans secours & sans conducteurs, s'y noyent : que si dans le plus grand nombre, quelques uns n'usent pas de ce Pouvoir & périssent, ceux-là sont plus ou moins coupables de leur mort, tandis que ces derniers ne le peuvent être de la leur.

Le Pont dont je viens de parler est le *Cours* de la vie humaine, *considéré* dans les *Circonstances* où chaque Homme se trouve naturellement ; & le *Mal* qu'il fait est le Fleuve où il est tombé. Et comme (à la réserve d'un petit nombre) tout Homme est plus ou moins le maître de prévoir, d'éviter, de varier, de modifier les effets de ces *Circonstances*, où de s'y abandonner, tout Homme est aussi sensé plus au moins coupable du *Mal* qu'il fait. Mais comme il y a des Hommes aussi bons que la nature humaine le

comporte, & qu'il y en a qui, par défaut de connoissances & de moyens nécessaires, font le *Mal* malgré eux, ou plutôt, sans savoir & sans pouvoir savoir ce qu'ils font, l'on ne peut dire que les Hommes soient généralement méchants; mais l'on doit dire qu'en général il est de la nature de l'Homme d'aimer le *Bien*; & que s'il y a des Hommes véritablement méchants, ce n'est que par le mauvais usage qu'ils font de leur volonté lorsqu'il s'agit de choisir & de se déterminer; où si l'on veut, ce n'est que dans le peu d'attention qu'ils ont d'affoiblir à temps les *Raisons* qui peuvent les porter au mal par la suite; dans le peu de soin qu'ils prennent d'étudier les principes de leurs actions, & d'acquiescer la faculté de se déterminer dans tous les cas moraux sur des *Raisons distinctes*.

Il est aisé de concevoir, par tout ce que je viens de dire, que mon cher *Compere* se trompe grandement lorsqu'il  
 pré-

prétend que le *Mal* qui existe dans l'Univers provient d'un mauvais Principe, ou plutôt, que *tout est mal*, & que tous les Hommes sont des scélérats. Son amour propre ne se trouveroit-il pas blessé par une assertion si téméraire? mon *Compere* ignorerait-il qu'il a soutenu tant de fois que l'homme apporte en naissant les germes de la justice & de l'équité au fond de son ame? qu'il n'y avoit que la multitude & la variété des connoissances qu'il acquerait *Ëc*, qui étouffoient ce germe?.....

— Je t'ai dit aussi, interrompit le *Compere*, qu'il ne falloit point s'étonner de me voir nier dans un temps ce que j'avois affirmé dans un autre: & que ce qui paroissoit une contradiction en moi, étoit une marque d'un nouveau degré de connoissance que j'avois acquis (a).

— Je me souviens de cela, repris-je, mais je n'aurois jamais cru que mon *Compere* en fût venu au point de rejeter

(a) Voyez le Tome I. page 44.

## 52      *Le Compere Mathieu.*

ter les Principes de la Morale, où plutôt, de nier la réalité de la Morale même; car c'est en venir-là que de prétendre que *tout est mal* dans le Monde, & que tous les Hommes sont méchants de leur nature. Mais qui ne voit que cette opinion est d'une absurdité insoutenable? pour la détruire de fond en comble il n'y a qu'à consulter la Raison & la Conscience (a); rien ne démontre mieux

(a) „ Pour prouver le Principe le plus universel des Loix de la Nature, dit un Savant Homme \*, il n'y a qu'à remarquer le point de réunion où aboutissent toutes nos actions, tous nos penchans, & tous nos desirs. C'est incontestablement au bonheur, ou à la perfection de notre Etre. Là tendent généralement le crime & la vertu; le dernier des Scélérats se propose ce but, comme le plus honnête Homme; la différence n'est que dans le succès, qui dépend du choix des moyens. Si le premier se trompe, & se perd, c'est qu'il prend le faux-bien pour le bien véritable, & l'apparence de la perfection pour la perfection elle-même.

„ *Donnez-vous, & autres hommes, toute la perfection qui est en votre pouvoir, c'est la*  
pre-

\* M. MÉRJAN.

mieux qu'elles que nous avons de De-  
voirs à remplir, & pour cet effet des  
Re-

premiere des Loix, la Maxime fondamentale  
du Code naturel, & d'où dérivent tous nos  
devoirs envers Dieu, envers le Prochain, en-  
vers nous - mêmes.

„ On peut encore prouver ce principe par la  
nature de la liberté humaine. Un Être libre  
ne peut se déterminer que sur des motifs, &  
ces motifs sont une perfection qu'il voit, ou  
qu'il croit voir dans l'objet qu'il choisit.  
L'obligation n'est qu'une nécessité morale  
d'agir selon les meilleurs motifs. Ainsi tout  
Être libre est obligé de diriger sa conduite  
à la plus grande perfection de l'Univers,  
qui est, de tous les motifs le plus noble &  
le plus excellent.

„ Enfin cette Loi s'accorde avec la volonté  
divine, & avec le but de la création. La Su-  
prême Intelligence ne fait que ce qu'il y a de  
mieux à faire, & se propose toujours pour fin  
la plus grande perfection de son ouvrage; ce  
qui prouve très-manifestement qu'elle aime  
que les intelligences créées se conforment à  
ses vûes, & concourent à l'exécution de ce  
plan si magnifique. Cette obligation est d'au-  
tant plus pressante, qu'elle n'est pas fondée  
sur un pouvoir arbitraire, ni sur le droit de  
propriété, mais sur une sagesse qui ne s'écarte  
jamais des regles éternelles de la perfection, &  
qui sans nous enchaîner par une crainte physi-  
que ne veut que nous obliger d'une maniere  
assortie à notre nature: car les peines mêmes



Regles à suivre. Il y a une Raison commune qui prend connoissance de nos actions

& les récompenses, qui sont la sanction de la Loi naturelle, ne sont que des motifs....

„ Les préceptes universels de la Morale pratiques, en tant qu'ils se bornent à régler les sentiments & les affections de notre ame, sont de la certitude la plus complete & la plus convaincante. Telles sont ces maximes:  *aimez la vertu: soumettez vos passions à l'empire de la raison*, & les autres qui leur ressemblent.

„ Il n'en est pas de même de ces préceptes particuliers qui supposent un cas donné, & se rapportent aux diverses circonstances où nous nous trouvons; circonstances souvent très-compliquées, & que le moindre incident varie. Ici la certitude décroît, & à mesure que les circonstances se divisent & se subdivisent, elle descend par toute l'échelle des probabilités.

„ Dans ces sortes de rencontres on ne peut régler sa conduite sur un principe infaillible. On a rarement le pouvoir, & encore moins le loisir d'entrer dans de longues discussions, & d'aller jusqu'aux premières sources de ses devoirs. Ce seroit négliger nos devoirs mêmes que de raisonner, & de démontrer lorsqu'il faut agir.

„ Quel est donc ici notre guide? C'est la conscience, c'est ce sens interne, ce gout spirituel qui nous donne une vûe immédiate de la vérité morale, & nous met du premier coup

ions: il est des Devoirs communs; & les maximes qui exposent ces Devoirs sont les Loix naturelles.

---

## CHAPITRE VI.

### *Suite de mon Discours au Compere.*

J'AI dit que l'Homme avoit naturellement la faculté de distinguer & d'affoiblir à temps les Raisons qui peuvent le porter au *Mal*. Cela étant, qui peut douter que la bonne Education ne per-

lec-  
au terme où la raison ne se traîne que par des gradations lentes. C'est ici l'*assentiment du cœur*, comme la conviction est l'*assentiment de l'esprit*, & il ne faut pas croire qu'il soit vague & indéterminé. Il opère selon des principes invariables, que l'usage nous a rendus familiers & qui se sont convertis, pour ainsi dire, en notre substance. Sans cet *assentiment* la science des mœurs n'est qu'une science morte, une stérile théorie. C'est lui qui fait germer & fructifier les semences de la vertu: c'est de cette source vive que l'on voit émaner toutes les belles & toutes les grandes actions. . . .

fectionne cette faculté, & que la mauvaise ne la détériore? La bonne Education corrige le tempérament, les préjugés, & éclaircit l'entendement. La bonne Education est un surcroit de moyens donné aux Hommes pour faire le *Bien*. Dieu ne nous demande rien au delà de la somme & de la valeur de ces moyens, mais il en exige absolument l'emploi. Nous serons jugés sur ce que nous aurons fait, & dû faire, & non pas sur ce que nous n'aurons pu faire.

Puisque la bonne Education éclaircit l'entendement, qu'elle corrige les mauvaises affections, & qu'il y a différents degrés de bonne Education, il est avantageux aux Hommes de connoître le plus parfait de ces degrés, & par conséquent de le chercher. Comme toutes les Loix humaines, tous les Systèmes de Morale que nous avons, que nous formons, contiennent une infinité d'imperfections, voyons si les *Livres Saints* ne sont point la source, où l'on puisse puiser le meilleur genre d'Education.

Aucune Histoire, aucun Systême de Morale ne nous donne une idée plus parfaite, plus sublime, de la Divinité que l'*Ecriture*. Tout ce qu'elle contient nous peint la puissance, la majesté, l'intelligence, la bonté, la justice de L'ETRE SUPREME; son amour pour les Créatures, la dignité, la grandeur, & la perfection de ses Ouvrages. Elle nous donne une idée claire & distincte de nos Devoirs, & des regles que nous avons à suivre pour les remplir. Elle fait plus, elle nous fournit tous les motifs & les moyens possibles pour nous porter au *Bien*. C'est une source de lumieres, de secours & de consolations. Tous les Vices y sont peints dans leur laideur, & toutes les Vertus dans leur beauté. Rien ne peut mieux faire le bonheur d'un Homme de Bien que la foi en ce qu'elle annonce, que la pratique de ce qu'elle prescrit. Eh qui peut faire supporter les infirmités, les infortunes, avec plus de courage & de résignation que la croyance en un Dieu Rémunéra-



reur, que la perspective consolante d'un bonheur infini? quel motif plus puissant peut nous porter à la Perfection, que la certitude de plaire à ce Dieu Juste & Bon, si nous faisons le *Bien*, & celle d'une punition certaine si nous faisons le *Mal*? punition juste, & dont nous ne devons pas nous plaindre, parce qu'elle est une suite naturelle du crime, & que le crime est une action à laquelle nous nous déterminons volontairement (a). Les *Livres Saints* contiennent donc le meilleur genre d'éducation.

Si

(a) Que l'on ne dise pas que la certitude des peines & des récompenses après cette vie n'est point démontrée, car l'on pourroit répondre qu'elle l'est même mathématiquement; & que quand elle ne le seroit pas, il suffit que ces peines & ces récompenses soient possibles, pour qu'elles deviennent un des plus puissants motifs de nos déterminations au *Bien*.

*Quum ergo hæc sit conditio futurorum, dit ARNOËT, ut teneri & comprehendi nullius possint anticipationis adtactu, nonne purior ratio est ex duobus incertis, & in ambigua expectatione pendentibus, id potius credere, quod aliquis spes ferat, quam omnino quod nullac in illo exitu periculi nihil est, si quod*  
di

Si les *Livres* sont dans une espece d'avilissement aux yeux des Philosophes

*dicitur imminere, cassum fiat & vacuum: in hoc damnum est maximum, id est salutis amissio, si, quum tempus advenerit, aperiatur non fuisse mendacium. Advers Gentes, Lib. II. pag. 44 Edit. Lugd. Bat. 1651.*

„ L'Avenir étant de telle nature, qu'on ne sauroit en percer l'obscurité, ni s'en saisir, pour ainsi dire, par aucune connoissance anticipée: le bon sens le plus pur ne veut-il pas que, de deux choses également incertaines, on croie plutôt celle qui fait espérer quelque bien, que celle qui n'en fait espérer aucun? En effet, quand même le mal dont on nous menace se trouveroit sans effet, on ne risque rien: au lieu que l'on s'expose à un très grand danger, c'est à dire, au hazard de se perdre, si dans le temps marqué on vient à être convaincu par une triste expérience, qu'on n'avoit pas voulu nous alarmer sans sujet.

C'est sur ce raisonnement d'*Arnohe* que *Mr. Pascal* a fondé le fameux argument qui se trouve au *Liv. VII.* de ses *Pensées*, & dont voici la substance dans ce Passage de *Locke*.

„ Les Récompenses & les Peines d'une autre Vie, que Dieu a établies pour donner plus de force à ses Loix, sont d'une assez grande importance pour déterminer notre choix, contre tous les Biens, ou tous les Maux de cette Vie, lors même qu'on ne considère le Bonheur ou le Malheur à venir que comme possible; de  
quel

sophes du siecle, ou plutôt, si la Religion Chrétienne est décriée, est attaquée

qu'on ne peut douter. Quiconque, dis-je, conviendra qu'un Bonheur excellent & infini est une suite possible de la bonne vie qu'on aura menée sur la Terre, & un état opposé la récompense possible d'une conduite déréglée, un tel homme doit nécessairement avouer qu'il juge très-mal s'il ne conclut pas delà, qu'une bonne vie jointe à l'espérance d'une éternelle félicité qui peut arriver, est préférable à une mauvaise vie, accompagnée de la crainte d'une misere affreuse, dans laquelle il est fort possible que le Méchant se trouve un jour enveloppé, ou, pour le moins, de l'épouvantable & incertaine espérance d'être annihilé. Tout cela est de la dernière évidence, supposé même que les Gens de bien n'eussent que des maux à essuyer dans ce Monde, & que les Méchans y jouissent d'une perpétuelle félicité, ce qui pour l'ordinaire prend un tour si opposé, que les Méchans n'ont pas grand sujet de se glorifier de la différence de leur état, par rapport même aux Biens dont ils jouissent actuellement: ou plutôt qu'à bien considérer toutes choses, ils sont, à mon avis, les plus mal partagez, même dans cette Vie. Mais lors qu'on met en balance un Bonheur infini avec une infinie Misere; si le pis qui puisse arriver à l'Homme de Bien, supposé qu'il se trompe, est le plus grand avantage que le Méchant puisse obtenir, au cas qu'il vienne à rencontrer juste, qui est l'homme qui peut

quée de toutes parts , ce n'est point que cette Religion soit en elle même, ridicule & nuisible, ce n'est point qu'elle  
ne

peut en courir le hazard, s'il n'a tout-à-fait perdu l'esprit? Qui pourroit, dis-je, être assez fou pour résoudre en soi même de s'exposer à un danger possible d'être infiniment malheureux, en sorte qu'il n'y ait rien à gagner pour lui que le pur néant, s'il vient à échapper à ce danger? L'Homme de bien, au contraire, hazarde le néant contre un Bonheur infini dont il doit jouir, au cas que le succès suive son attente. Si son espérance se trouve bien fondée, il est éternellement heureux; & s'il se trompe, il n'est pas malheureux, il ne sent rien. D'un autre côté, si le Méchant a raison, il n'est pas heureux; & s'il se trompe, il est infiniment misérable. N'est-ce pas un des plus visibles déréglemens d'esprit, où les Hommes puissent tomber, que de ne pas voir du premier coup d'œil quel parti doit être préféré dans cette rencontre? LOCKE *Essay Philosoph. Cap. XXI. §. 70.* de la seconde Edit. de M. de Coste.

Si non content de ce passage, le Lecteur desire en voir d'autres sur ce point, il pourra consulter, la *Pneumatologie de LE CLERC. Chap. IX. §. II. & suiv.* — LA BRUYERE *Caracteres & Mœurs de ce Siecle.* là où il traite des Esprits forts. — *l'Ebauche de la Religion Naturelle par WOLLASTON*, sur la fin de l'Ouvrage. — BAYLE Art. Pascal.  
R. I.



ne soit utile & respectable, mais c'est que la plupart de ceux qui la professent ont de tout temps été fourbes, injustes, méchants, cruels & sanguinaires; c'est qu'ils ont altéré la pureté de la Religion & l'ont déshonorée.

Si les Chrétiens avoient connu véritablement l'esprit de cette Religion Auguste, chacun d'eux se seroit plus appliqué à pratiquer ce que l'*Ecriture* enseigne, qu'à y chercher ce qu'elle ne contient pas, qu'à expliquer ce qu'il ne comprenoit pas, qu'à forcer les autres à recevoir ses visions.

L'Ambition du Chrétien se seroit bornée à la charité envers ses Semblables, qui n'étoient pas Chrétiens. Il auroit dit à un Payen, *mon Frere, il est possible que tu sois heureux, mais il est certain que tu ne peux atteindre à un bonheur parfait qu'en embrassant le Christianisme*; il  
 au-

R. I. — item GROTIUS de *Jure Belli & Pacis*, Lib. II. Cap. XXIV. §. 5. — PUFFENDORF de *Jure Nat. & Gent.* Lib. I. Cap. III. §. 7.

## *Le Compere Mathieu. 63*

auroit établi ses preuves sur des Faits, & ces Faits n'auroient consisté que dans la vie pure & exemplaire des Chrétiens. Si le Payen avoit témoigné quelque envie de posséder un tel bonheur, il lui auroit alors fait connoître qu'il n'y a qu'un Dieu; que ce Dieu est Juste, Bon, & Tout-Puissant; qu'en vertu de sa Toute-Puissance il a créé le Ciel & la Terre; qu'en vertu de sa Justice il aime l'Ordre; qu'en vertu de sa Bonté il aime notre Bonheur; & que pour que nous puissions parvenir au plus haut degré du Bonheur, il avoit révélé des motifs qui nous y portent & des moyens qui nous y conduisent; & que la révélation de ces motifs & de ces moyens étoit contenue dans l'Ecriture. Si ces raisons n'avoient pu porter le Payen à embrasser le Christianisme, le Chrétien auroit dit au Payen, mon Frere, puisque tu ne veux pas être Chrétien, sois mon Ami, comme je suis le tien. Que la différence de nos opinions n'altère jamais entre nous l'obligation des devoirs que tous les Hommes se doivent réciproquement; si

64 *Le Compere Mathieu.*

*tu es malade, si tu es pauvre, si tu as besoin de conseils dans tes affaires, parle, tu me trouveras toujours disposé à te rendre tous les services que je pourrai. Un Chrétien voyant un autre Chrétien agir dans des principes différents de l'Esprit de la Religion, auroit pris un temps dicté par sa prudence, & lui auroit dit avec douceur, Mon Frere, Dieu notre Pere commun, nous a donné l'Evangile pour éclaircir notre entendement, pour nous rendre maîtres de nos affections, pour ne laisser à notre volonté que des desirs légitimes : mais vous vous refusez à la Lumiere qui vous a été donnée; vous vous livrez à vos affections; vous desirez, vous faites votre malheur, vous allez faire celui des autres en troublant l'Ordre & la Paix. Rentrez en vous-même; soyez chaste, sobre, humain, désintéressé, généreux, bien-faisant, pacifique, & vous trouverez un bonheur réel; vous ferez celui des autres. Si cet Homme n'eût point voulu écouter des conseils si raisonnables, le Chrétien lui auroit fait le même compliment*

ment qu'au Payen, & l'auroit laissé tranquille.

Mais par un malheur déplorable les Chrétiens n'ont point agi, & n'agiront, je crois, jamais de la sorte. Au lieu de trouver dans les *Livres saints* la source de la charité, de la paix & de l'union, ils y ont cherché celle de la haine & de la discorde; au lieu de professer la Religion telle que Dieu la leur avoit donnée, telle que J. C. l'avoit enseignée, ils en ont altéré la pureté, ils l'ont rendue méconnoissable; chaque Secte y a ajouté, substitué ou retranché, selon ses caprices, ou ses intérêts. Ceux, dont le devoir étoit d'enseigner au Peuple une Morale pure & simple, on lui ont enseigné des absurdités abstraites, ou ils l'ont occupé de divisions, de querelles, nées du sein de l'ignorance, de l'orgueil, de l'inquiétude & de l'oïveté; ou ils ont recherché les honneurs & les richesses, & se sont abandonnés à une moleste honteuse, à des dé-

## 66 *Le Compere Mathieu.*

bauches infames, & les Esprits forts ont dit : *Ces Gens-là ne prêchent point une Doctrine raisonnable : leurs propos, leurs mœurs, leurs actions, tout annonce en eux qu'ils ne sont rien moins que ce qu'ils disent être ; les Hommes qu'ils instruisent sont ignorants & méchants ; il en est de même dans toutes les Religions de la Terre ; donc il n'y a aucune Religion qui soit l'ouvrage de Dieu, donc la Religion n'est point nécessaire ; car si elle étoit nécessaire, Dieu en auroit donné une aux Hommes ; on la connoîtroit aux mœurs, à la doctrine de ceux qui l'enseigneroient, & aux œuvres de ceux qui la professeroient.*

O Chrétiens ! quand ferez-vous ce que vous devriez être ! O Ministres du Très-Haut ! ou vous qui vous dites tels ! quand est-ce que vous ferez doux, humbles, pacifiques, comme J. C. a été ? quand est-ce que vous n'abuserez plus de votre ministère pour aveugler vos Freres ; de votre autorité pour les faire servir de marche-pied à votre ambition, de jouet à vos caprices, d'instrument

*Le Compere Mathieu.* 67

à votre haine ? quand est - ce que vous ressembleriez à J. C. & vos ouailles à ses Apôtres ?

O Philosophes du Siecle ! jusqu'à quand prendrez - vous l'ombre pour le corps ? jusqu'à quand jugerez - vous de l'arbre par l'écorce ? .... jusqu'à quand crierez - vous que les alimens les plus sains sont nuisibles, parce que la plupart des Hommes ruinent leur santé & abrègent leurs jours par leur usage ? .. ne savez - vous pas que si les Chrétiens sont méchants, cela ne vient point de la Religion, mais de l'abus qu'ils en font ? ne savez - vous pas que si la Religion est altérée, sa source ne l'est point ? l'Écriture est - là ; Dieu nous l'a donnée ; & quoiqu'on en dise, elle n'est, ni ne peut être corrompue. Si des Hommes de mauvaise foi y ont ajouté quelques mots, si d'autres en ont rétranchés quelques paroles, ils n'ont point touché au fond ; l'Écriture est telle que Dieu a voulu qu'elle fût ; la Doctrine quelle contient

est en son entier ; les motifs qui doivent nous porter à la perfection nous y sont présentés avec toute la clarté possible ; les moyens qui doivent nous conduire à la félicité le sont de même ; que demandons-nous d'avantage ?

Ne soyons point Chrétiens parce que *tels* ou *tels* le sont , mais soyons-le , parce qu'il est raisonnable de l'être : ne soyons pas Chrétiens de la maniere dont *tels* ou *tels* le sont , mais soyons Chrétiens comme on doit l'être. Ouvrons l'Évangile : J. C. nous y parle dans les termes qu'il a parlé lorsqu'il étoit sur la Terre ; nous sommes doués de la Raison ainsi que les Apôtres & les Disciples qui l'écoutoient , nous le comprendrons comme ils l'ont compris , nous serons Chrétiens comme ils l'ont été : apportons dans cette lecture toutes les bonnes dispositions possibles , la bonne foi , la bonne intention , le discernement , & chacun de nous y trouvera ce qui sera propre à le rendre vertueux ,

rieux, à le rendre heureux: notre bonheur, notre perfection, ont été le but de la mission de J. C. l'objet de cette mission sera rempli en un Chrétien, toutes les fois qu'on le verra agir de la manière que l'Evangile l'enseigne.

Quant à notre Foi, qu'elle soit simple & raisonnable: elle sera telle, si nous la bornons à *l'assentiment* que la Raison donne au *Moyen* & à la *Fin évangéliques*. Le mérite de la Foi ne consiste pas à *croire*, mais à *rechercher ce qu'il faut croire*. Il ne dépend pas de nous de voir *blanc* ce qui est *noir*, mais il dépend de nous de distinguer le *blanc* du *noir*.....

Mais pour confirmer ce que j'avance, disons un mot des Vertus d'un vrai Chrétien.

Un vrai Chrétien est humble: l'Evangile lui a appris qu'il n'est qu'un foible vermisseau qui rampe sur la Terre, &



que tous les Hommes sont ses freres & ses égaux ; mais l'Evangile lui a appris en même temps qu'il est destiné à aimer, à servir Dieu ; qu'il est capable de parvenir à une félicité éternelle & bienheureuse. De si glorieuses prérogatives relevent la dignité de son Etre, & font de son humilité, un état mitoyen entre l'orgueil & la bassesse, un état qui n'excite ni la haine ni le mépris. Il n'y a que l'Evangile qui apprenne à être humble ainsi.

Un vrai Chrétien est chaste : il ne séduit ni ne débauche la Femme ou la Fille de son Prochain. Il fait que l'amitié, la fidélité, la confiance, sont les nœuds les plus forts de la paix du mariage ; que les Epoux qui vivent dans la mésintelligence, dans le désordre, sont peu propres à donner des Sujets vertueux à l'Etat ; que les mauvais exemples des Peres à souvent rendu les Enfants vicieux ; que ceux-ci en ont rendu d'autres ; ainsi à l'infini ; tant un mal est fécond dans la production d'autres maux. Il fait en

ou-

— outre qu'une Fille, une fois séduite, est déshonorée ; qu'une Fille déshonorée est indigne de devenir la Femme d'un Honnête Homme, peu disposée à faire une Epouse fidele, & peu propre à élever des Enfants dans la vertu : il fait enfin qu'une Fille, une fois séduite, se laisse facilement séduire une seconde fois ; que de la séduction au libertinage il n'y a qu'un pas ; & que le libertinage du Sexe est la cause d'une grande partie des maux qui regnent dans la Société.

Un vrai Chrétien est sobre : parce qu'il fait que la Gourmandise abrège une vie qui n'appartient qu'à Dieu, à la Patrie, à sa Famille ; qu'elle irrite les desirs, qu'elle multiplie les besoins, qu'elle augmente la dépense, qu'elle cause la ruine de la fortune d'un Homme ; & qu'un Homme une fois ruiné par la Gourmandise, a le plus souvent recours à des moyens illicites, au crime même, pour satisfaire à cette passion. D'ailleurs il fait que la Gourmandise & l'Ivrognerie, en nous ruinant de corps

& de biens, détériorent le sentiment, abrutissent l'esprit, & nous rendent peu propres, ou même incapables, de remplir les devoirs de Chrétien, de Citoyen, de Pere & d'Ami. l'Ivrognerie, surtout, peut nous plonger dans les plus grands malheurs.

Un vrai Chrétien est désintéressé, généreux, humain, bienfaisant, pacifique. Il est désintéressé, parce que, dans tout ce qu'il fait, il recherche autant les intérêts de son prochain que les siens propres. Il est généreux, parce qu'il ne fait rien qu'avec cette franchise, cette droiture, cette grandeur d'ame, qui caractérisent un parfait honnête homme. Il est humain, parce qu'il excuse les foiblesses, qu'il supporte les défauts de son prochain; qu'il compatit à ses peines, à sa misere, qu'il le soulage autant qu'il le peut. Il est bienfaisant, parce qu'il fait tout le bien qu'il lui est possible de faire, sans autre motif humain que la satisfaction de faire du bien. Il est

pacifique, parce qu'il hait les haines, les animosités, les querelles, & tous les moyens qui les font naître; parce qu'il tache de conserver l'union entre les Hommes, & à éteindre la discorde partout où elle se trouve. Enfin le vrai Chrétien est le Pere, le Frere, l'Ami de tous les Hommes, & le meilleur Citoyen d'un Etat.

*Mais, dira-t-on, un Athée peut être tout cela.....* Je n'entreprends point de discuter s'il est possible qu'un Athée puisse être tout cela; je dirai simplement qu'il manque à l'Athée les trois plus puissants motifs, qui portent le Chrétien à être tel que je viens de le décrire; que l'Athée ne peut avoir tout au plus que quelques vertus morales qu'il devra à son tempérament, à l'amour propre, à l'exemple, &c. Mais le vrai Chrétien reconnoit un Dieu, un Créateur, un Pere auquel il doit tout ce qu'il est, tout ce qu'il possède, un Dieu Juste, Bon, Bienfaisant: or ce Chrétien, pé-

nétre d'amour, de respect & de reconnaissance, se conformera autant qu'il le pourra aux volontés d'un tel Maître. Le vrai Chrétien fait qu'il a une Ame immortelle, à laquelle il est réservé une éternité bienheureuse, s'il fait le bien dans ce monde; or l'amour qu'il a naturellement pour son bonheur le portera à faire ses efforts pour y parvenir. Le vrai Chrétien fait qu'il sera puni, s'il ne se conforme pas à l'Ordre, s'il refuse de faire le Bien; or la crainte des peines le portera à faire son possible pour les éviter.

Quels motifs plus puissants peuvent porter un Homme à la perfection que l'amour de Dieu, que l'espoir d'une félicité infinie, que la crainte d'une réprobation éternelle? que sont-ce le tempérament, l'éducation, l'habitude, en comparaison de trois motifs aussi puissants? quelle est la perfection de l'Athée au prix de celle du vrai Chrétien? quel est le nombre d'Athées vertueux, en comparaison de tous les vrais  
Chrè-

Chrétiens, qui sont essentiellement tels ? que peut-on attendre d'un Athée qui méconnoit Dieu, tandis que tout ce qui l'environne annonce son existence ?

O Athées audacieux & téméraires ! que la rencontre d'un vermisseau a mille fois confondus ! abandonnez une Méta-physique insensée, arrêtez-vous à la certitude des Choses, & n'allez pas plus loin. Sachez distinguer en Dieu sa Nature de ses Attributs, que les Faits vous annoncent ; n'entreprenez point de pénétrer jusques dans cette Nature ; cessez de chercher la raison de la *Raison* même ; ne vous informez pas de ce que *faisoit l'Eternel avant qu'il créât ? de quelle manière il a tiré l'Univers du néant ? quelle est la nature de sa durée ? comment il aperçoit la succession (a) ?* arrêtez-vous où la Raison refuse de vous suivre ; apprenez que les preuves qui établissent la nécessité d'une première Cause, ne sont point affoiblies par l'obscurité impénétra-

(a) Traité de Psychol. Chap. LV. .

trable qui environne l'essence de cette Cause: contentez-vous de voir clairement que le Monde est successif, & qu'une progression infinie de Causes est absurde: calculez, & vous apprendrez que chaque Cause individuelle ayant sa Cause hors de soi, la *somme* de toutes ces Causes, quelqu'*infinie* qu'on la suppose, a nécessairement sa Cause hors de soi. Ecoutez dans les sentiments de l'admiration la plus vive cette voix Majestueuse, qui répond à toutes les Inteligences, *Je suis celui qui suis.* Bornez-vous à apprendre de la contemplation des Faits, que *l'Etre existant par soi* est nécessairement Puissant, Sage & Bon; attendez de ces Attributs Divins les sources intarissables de votre Bonheur: conformez-vous à l'Ordre; ouvrez les Livres Saints; vous y trouverez des motifs & des moyens qui vous porteront à vous conformer à l'Ordre. Vous (a) apprendrez que cet Ordre

com-

(a) Non seulement des Moyens ordinaires,  
mais

*Le Compere Mathieu.* 77

comporte que le sort, qui vous attend dans l'autre vie, soit une suite naturelle du *Bien* ou du *Mal* que vous aurez fait dans celle-ci .....

— J'avois été jusqu'ici tellement occupé

mais encore extraordinaires; tels sont les Cantiques de louange & les Actions de grace, hommages naturels que la Créature doit à son Créateur; telle est la Priere, qui est destinée à rappeler aux hommes des besoins raisonnables (\*), & le souvenir d'un Pere Commun. *Psych. CCLIX.*

(\*) *Orandum est, ut sit mens sana in corpore sano.*

*Fortem posce animam, & mortis terrore carentem,*

*Qui spatium vitæ extremum inter muna ponat*

*Naturæ, qui ferre queat quoscunque labores,*

*Nesciat irasci, cupiat nihil, & potiores*

*Herculis ærumnas credat, sævosque labores,*

*Et Venere, & cœnis, & plumis Sardana-pall.*

JUV, Sat, X.



## 78 *Le Compere Mathieu.*

cupé de la matiere que je traitois, que je n'avois pas pris garde à ce qui s'étoit passé autour de moi. Mais lorsque je voulus faire une petite pause pour reprendre haleine, je m'apperçus que si la Verité ne fait pas toujours impression sur l'esprit de ceux auxquels on la prêche, cela vient souvent de la Rhétorique du Prédicateur; *Pere Jean* ennuyé de m'entendre s'étoit enivré, *Vitulos* s'étoit endormi, & le *Compere* étoit disparu: il ne restoit plus que *Diego* qui me regardoit avec deux grands yeux & la bouche béante.

---

## C H A P I T R E VII.

### *Discours de Diego &c.*

**M**ON Camarade *Diego* voyant que je ne parlois plus ouvrit la bouche à son tour, & parla en ces termes.

— Quoi-

— Quoique je n'aye rien compris au Discours de mon cher ami *Jérôme*, je ne laisse point d'affirmer que ce Discours contient des choses comparables à tout ce que j'ai entendu dire de plus admirable par défunt mon doux Maître, l'illustre Prélat *Tongarini*, que Dieu absolve, ainsi que nous, quand nous serons morts. *L'Indifférence de contradiction*, surtout, les *Motifs déterminants*, les *Ponts*, le *Fleuve*, & *Ceux qui s'y noyent*, les *Aveugles sans secours*, *l'effet des Circonstances* &c, m'ont plu au souverain degré: & je ne fais par quelle fatalité le *Rédoutable Pere Jean* s'est amusé à boire, au lieu d'écouter; je ne fais pour quelle raison son confrere *Vitulos* s'est endormi, plutôt que de veiller; & j'ignore pourquoi mon cher Maître s'est enfui, plutôt que de demeurer.

L'*Intrépide Pere Jean* ne devoit-il pas favoir que si c'est un *péché mortel* que de se fouler, c'en est au moins *deux*, si cela arrive quand on entend prêcher?  
„ Comme la trop grande abondance de  
„ pluies

„ pluies dissout la Terre, la rend boueuse,  
 „ & la met hors d'état de recevoir au-  
 „ cune culture, dit le grand S. AUGU-  
 „ STIN (a), de même lorsque notre  
 „ Corps est inondé ou trempé par le  
 „ vin,

(a) *Corpora nostra terrena sunt: Quomodo  
 pluvia nimium grandis & diuturna si fuerit,  
 terra confunditur, & in lutum resolvitur, ut  
 nulla in ea cultura possit fieri: sic & caro  
 nostra, quando abundantiori potu fuerit me-  
 briata, nec spiritualem culturam accipere,  
 nec fructus animæ necessarios poterit exhibere.  
 Et ideo, quomodo omnes homines sufficientem  
 pluviam in agris suis accipere desiderant, ut  
 & culturam valeant exercere, & de fructuum  
 ubertate gaudere: Ita & in agro corporis  
 hinc tantum deberent bibere, quod oportet,  
 ne nimia ebrietate, ipsa corporis terra, velut  
 in paludem conversa, magis vermes & serpen-  
 tes vitiorum generare, quam fructus bonorum  
 operum possit afferre. Omnes enim ebriosi tales  
 sunt, quales paludes: videntur serpentes san-  
 guifugæ, nascuntur ranæ, & diversa genera  
 vermium, quæ magis horrorem possunt gene-  
 rare, quam aliquid, quod ad victum proficiat,  
 exhibere. Herbæ, quæ in ipsis paludibus vel  
 circa ripas earum nasci solent, nihil utilita-  
 tis habere videntur, in tantum, ut annis sin-  
 gulis incendio concrementur: ita quod de ebrie-  
 tate nascitur, igni præparatur. Sermon, XXII,  
 De vitanda Ebrietate.*

„ vin, il devient incapable de recevoir  
„ aucune semence spirituelle, & de pro-  
„ duire aucun fruit pour la nourriture  
„ de l'ame. Si les Hommes ne souhai-  
„ tent que la quantité de pluies néces-  
„ saires à la culture, & à la fertilité de  
„ leurs champs, à plus forte raison de-  
„ vroient ils se borner à ne boire qu'au-  
„ tant que le besoin l'exige, de crain-  
„ te que la terre de leur Corps ne se  
„ transforme en marais, & ne produi-  
„ se que des vers & des serpents, c'est-  
„ à-dire, des vices, au lieu des fruits  
„ salutaires des bonnes œuvres. L'on  
„ ne peut mieux comparer les Ivrognes  
„ qu'à ces Lieux marécageux où l'on  
„ ne voit que des couleuvres, des sang-  
„ sues, des grenouilles, des crapaux,  
„ des lézards, des crocodiles & des  
„ escargots, mille fois plus horribles que  
„ mangeables : & comme les herbes  
„ qui croissent dans ces marais ne sont  
„ propres qu'à être brûlées, de même  
„ les fruits produits par l'ivrognerie se-  
„ ront jettés au feu, & vraisemblable-

„ment les Ivrognesaussi”. O très-véné-  
 ble *Pere Jean* ! si *S. Alexis* ne vous retire de  
 ce vice, auquel vous êtes un peu trop  
 enclin, vous périrez un jour ou l'autre  
 comme *Holofernes* ; si quelques *Judiths*  
 ne vous coupe point le cou, le *Diable*  
 vous le tordera, & vous vous trou-  
 verez tout d'un coup en Enfer avec *Pan-*  
*tagruel & Gargantua* !

Le très-érudit *Pere Vitulos* s'est en-  
 dormi. Ignoroit-il que le sommeil est  
 le piege que le Diable tend aux Hom-  
 mes pour les empêcher d'écouter la Vé-  
 rité & de faire le Bien ? Si l'on doute  
 de ce que je dis, que l'on jette un coup  
 d'œil sur l'Histoire de tous les Temps :  
 l'on verra des Rois dormir sur le trô-  
 ne (a), tandis que des Harpies impi-  
 toya-

(a) *Quare si in terris dominantur Sarda-*  
*napali,*  
*Si Diadema tenent Azini sub imagine*  
*Regum,*  
*Si tutela ovium cura est commissa lupo-*  
*rum....*

royables (a) dépouilloient leurs Sujets, tandis que des Sangsues insatiables se gorgeoient du sang du Peuple (b), & que des Tyrans de toute espece le tourmentoient (c).

L'on verra des Généraux dormir à la barbe d'un Ennemi qui veilloit, & qui se dispoit à profiter d'un moment favorable pour égorger les trois quarts de leur Armée.

L'on

*Non est culpa Dei Summi, sed Dæmonii  
hujus  
Quem nos fortunam, quem etiam Plutona  
vocamus.*

PALING. in Scorp. pag. 176.

(a) Pline dit que le coffre-fort d'un Partisan est un réceptacle de dépouilles des Citoyens, & de proies ensanglantées: *Spoliaum Civium, cruentarumque prædarum receptaculum.* Paneg. Traj.

(b) L'Argent est la vie & le sang des Peuples, dit un Ancien Poëte Comique: *Τὰργυρίον ἔστιν αἷμα καὶ ψυχὴ βροτῶν.*

(c) On leur a enlevé leurs Bœufs, dit Tacite, leurs Champs, il ne leur reste plus que leurs Corps qu'on employe à une servitude odieuse. *Boves ipsos, mox agros, postremò corpora servitio tradunt.* Ann. Lib. IV.

84 *Le Comperé Mathieu.*

L'on verra des Juges dormir à l'Audience, tandis qu'on y plaidoit des Causes, d'où dépendoient souvent la fortune des veuves & des orphelins, & la vie de l'innocent.

L'on verra des Pasteurs dormir à la Cour, tandis que Satan parcouroit leur Diocese & leur escamotoit leurs ouailles.

L'on verra les Religieux dormir au Chœur, au lieu de chanter les louanges de Celui qui veille & qui ne dort jamais.

L'on verra les Femmes du Monde dormir dans les Eglises, pendant l'Office divin, pendant les Prédications, fut-ce *S. François* même qui prêchât.....

Mais ces gens-là dormoient-ils toujours?.... non:

Ces Princes s'éveilloient pour prêter l'oreille à la voix de la flatterie, de l'imposture, & de la volupté.

Ces Généraux s'éveilloient au son de l'argent qu'ils tiroient du pillage & des contributions.

Ces

Ces Evêques s'éveilloient à la voix du fanatisme & de la discorde, ou à la nouvelle de quelque Bénéfice vacant dont ils n'avoient que faire.

Ces Magistrats s'éveilloient à la voix d'une belle Femme qui plaidoit à tort contre un honnête homme qui avoit droit, ou au son des écus d'un riche fripon qui vouloit engloutir l'héritage d'un pauvre qui n'avoit rien.

Ces Moines s'éveilloient au son des pots & des verres, à l'odeur d'un bon plat, aux accens amoureux de quelque tourterelle de Sion, ou à la voix mourante de quelque usurier qui vouloit rendre à Dieu ce qu'il avoit pris aux hommes (a). Les

(a) Comme c'est vraisemblablement la dernière fois que l'on parlera des Moines dans cet Ouvrage, le Lecteur ne fera peut-être point fâché que l'on joigne ici le reste des petits Vers que *Palingene* a fait à leur honneur, & que l'on n'a point eu occasion de rapporter ailleurs.

*Quoque magis fallant vulgus, se addicere sacris  
Haud dubitant, & templa colunt, divumque  
ministri.*



Les Femmes du monde s'éveilloient  
 au fauffet aigre de la satyre, aux fiffle-  
 ments

*Censentur : varias leges, habitusque capeffunt  
 Infuetos, raso sperantes vertice cœlum :  
 Infani fugiunt mundum : immundumque fe-  
 quuntur :*

*Et cum se ventri dedant, mollique quieti,  
 (Quæ duo nequitia sunt nutrimenta) pudici ut  
 Credantur, cæcis condunt sua furta latebris,  
 Et fatagunt nigram vitii obtendere noctem...*

PALING. in Canc. pag. 54.

*Sed tua præcipuè non intret limina quisquam  
 Frater, vel monachus, vel quavis lege sacerdos :  
 Illos fuge : pestis enim nulla hac immanior : hi  
 sunt*

*Fæx hominum, fons stultitiæ, sentina malorum,  
 Agnorum sub pelle lupi, mercede colentes  
 Non pietate Deum, falsa sub imagine recti  
 Decipiunt stolidos, ac relligionis in umbra  
 Mille adus vetitos, & mille piacula condunt.  
 Raptores, mæchi, puerorum corruptores,  
 Luxuriæ atque gulæ famuli : celestia vendunt.  
 Heu quas non nugas, quæ non miracula fingunt,  
 Ut vulgus fallant, optataque præmia carpant?  
 Inde superstitio, & ludibria plurima manant:  
 Quæ dii, si sapiunt, rident, renuuntque videre,  
 Non pretio, sed amore, Deum vir justus adorat.*

Deme

ments aigus de la calomnie , ou aux tendres cajoleries d'un Paladin de Cythere.

De

*Deme autem lucrum , superos & sacra negabunt.  
Ergo sibi , non cœlicolis , hæc turba ministrat ;  
Utilitas facit esse deos : qua nempe remota ,  
Templa ruent , nec erunt aræ , nec Jupiter ullus.*

Id. in Leon. pag. 87.

*Sed licet in multis astuti ludificentur  
Hos quos dixi asinos , tamen una superstitionis  
Est facilisque via , & cunctis jam cognita seclis ,  
Qua astuti in primis utuntur , namque decorum  
Addicunt sese templis , ac sacra ministrant :  
Tunc implent urgentque ætæ insulsissima corda  
Stultorum , terrentque minis , nisi numina pla-*  
*cent*

*Muneribus , redimantque datis sua crimina num-*  
*mis :*

*Quos ipsi mox accipiunt , quibus & sua sæpe  
Scorta sacerdotes casti , mulasque saginant.  
Nempe sacerdotum qualis sit vita , modusque  
Fallendi stultos , quis non videt ? attamen ipsis  
Hæc impunè licent : tanta est clemetia regum !*

.....  
*Hæc quoque Dii faciles tolerant , parvique vi-*  
*gentur*

De forte que de l'une ou de l'autre maniere le Diable n'y perdoit rien.

O Sommeil dangereux & funeste ! que tu as causé de maux dans le monde ! O *Vitulos* ! mon cher *Vitulos* ! pourquoi dormez-vous maintenant, que vous devriez être éveillé ! pourquoi veillez-vous quelquefois, lorsque vous devriez dormir !

Mais laissons-là le *Révérèndissime* ivre & son *Confrere* qui dort : venons à mon  
doux

*Pendere, qua sua sacra manu, quo pectore  
fiant,*

*Quo probro in terris, quove afficiantur honore.*

Id. in sagitt. pag. 203.

. . . . . *utrum Monachos . . . . .*

*Divitiis deceat privari, & partibus illis*

*Quas auferre solet cristatis villica gallis:*

*Quum sint lascivi nimium, nimiumque superbi,*

*Et spernant omnes, & turpia multa licenter*

*Committant, senis exemplo qui præsudet illis.*

*Proh pudor ! hos tolerare potest Ecclesia porcos,*

*Dumtaxat ventri, veneri, sommoque vacantes ?*

Id. in sagitt. pag. 214.

doux Maître, a ce Philosophe incomparable, dont la Philosophie, semblable au Soleil, est toujours lumineuse & rayonnante, quoiqu'elle soit parsemée de tâches, & toujours admirable, quoiqu'elle ait souvent ses éclipses.

Pourquoi mon Maître est-il disparu dans le temps que mon confrere *Jérôme* étoit au plus beau de son discours ? seroit-ce par mépris, ou par honte d'entendre sortir des vérités d'une bouche, qui jusqu'à ce jour n'avoit débité que des sottises ? une Piece d'or perdrait-elle de son prix pour sortir d'un sac qui n'auroit jamais renfermé que des babioles ? une Perle seroit-elle moins précieuse aux yeux d'un Lapidaire, parce qu'il l'auroit trouvée sur un fumier ? Mon cher Maître ignorerait-il que le Ciel se sert quelquefois de la bouche des foibles & des idiots pour annoncer la Vérité aux Hommes, pour les avertir de leurs devoirs ou des dangers qui les menacent ? n'auroit-il pas entendu

parler d'un *S. Furfey* qui moralisa dans le Ventre de sa mere, d'un *S. Canaguer* qui expliqua *Baruch & Ezechiel* en venant au monde, d'un *S. Pilagori* qui défendit la cause du Pape n'ayant encore que neuf mois, d'un *S. Guinolin* qui se mit à courir à la sortie du ventre de sa mere, en criant que la maison alloit tomber? . . . Non seulement la bouche des simples a souvent été l'organe de la Vérité, mais celle des animaux a servi quelquefois au même usage. Depuis l'Ane de *Balaam* jusqu'au Chat de *Ste. Pétronille*, il y a mille exemples qui confirment ce que je dis. Les Payens mêmes ont eu leurs Bêtes qui parloient. Qui est-ce qui n'a pas lu l'Histoire des Vaches du mont *Olympe*, du Bélier de *Phrixus* & du Cheval d'*Achille*? qui est-ce qui ignore l'aventure du Bœuf de *Rome*, du Chien de *Tarquin*, de la Corneille de *Suetone*, des Chevres de *Mucius*, & des Anguilles de *Marc de Trébisonde*? . . . Mon doux Maître a donc eu tort de dispatôître : il devoit demeu-

rer

res jusqu'à la fin du sermon de son Compere Jérôme, & profiter de ses Leçons, s'il les eût trouvées raisonnables. Mais l'orgueil & la présomption est l'écueil du Sage, dit *Lopès de Cuença*: & je ne voudrois pas jurer que la sagesse de mon cher Maître n'y échouât un jour ou l'autre.

O mon Maître! mon cher Maître! prenez exemple sur la chute de *Satan*, qui est tombé du faite de la gloire dans le puit de l'abyme, comme dit *S. Pierre* (a), parce qu'il n'a écouté que ce que vanité & son orgueil lui inspirerent. Cependant *Satan* étoit pour le moins aussi grand Philosophe que vous, mon doux Maître; il étoit le plus sage, le plus parfait, le plus beau de tous les Anges, & il est aujourd'hui la plus ignorante, la plus imparfaite, la plus vilaine de toutes les Créatures; sa sagesse s'est convertie en malice, ses perfections en imperfections, & sa beauté en laideur: il est

(a) Epit. II. Ch. II.

est devenu l'antagoniste de la vérité, le prototype de tous les vices, & l'ennemi des honnêtes gens, ainsi qu'il l'a fait voir en plusieurs rencontres, & notamment en colaphisant *S. Paul*, pour l'empêcher de faire le Bien (a).

Mais, mon cher *Jérôme*, si le *Rédoutable* s'est enivré, si *Vitulos* s'est endormi, si mon doux *Maître* s'est enfui au lieu de t'écouter, n'y auroit-il point un peu de ta faute? tu leur a débité des choses admirables, à la vérité; mais tu ne les a appuyées d'aucune autorité, & les autorités sont d'un grand poids, comme tu fais, pour faire recevoir ce que l'on veut persuader. Depuis quelque temps tu es devenu savant comme un Docteur de *Salamanque*, il ne t'auroit rien coûté à citer par-ci par-là les *SS Peres*, ces lumieres du monde, ces colonnes de la foi & de la pureté de la morale, de même qu'un *Emanuel Sa*,  
un

(a) Corinth. II. Cap. XII. v. 17,

un *Suarès*, un *Lessius*, un *Mariana*, un *Santarel*, un *Escobar*, & autres Grands Hommes fortis du sein de l'Ordre de mon Compatriote *Inigo de Guipuscoa*, le plus grand serviteur de Dieu qui ait paru depuis la création d'*Adam* jusqu'aujourd'hui, & qui paroîtra peut-être jusqu'au jour du Jugement.

— Mon cher *Diego*, dis-je l'*Espagnol*, des Vérités telles que celles que j'ai débitées n'ont besoin d'aucun appui: leur importance & leur clarté suffisent pour les faire écouter & recevoir. D'ailleurs je ne suis point devenu si savant que tu le crois, je ne suis devenu que plus raisonnable que je ne l'étois. Je n'ai lu ni les *SS. Peres*, ni les *Grands Hommes* de la *Société* de ton Compatriote. Mais si l'on doit s'en rapporter à d'autres Grands Hommes aussi, les *SS. Peres* ne sont rien moins que les *lumières du monde*, les *colonnes de la foi* & de la *pureté de la morale*? car en certains cas leur Doctrine est plus capable de propager l'erreur & l'illusion que d'éclair-



clairer les Hommes, & plus propre à corrompre les mœurs qu'à les épurer. Par Exemple:

*Clement d'Alexandrie* étoit un *Stoïcien* outré: ses Ouvrages sont pleins de maximes absurdes ou impraticables (a); remplis d'opinions singulieres, comme lorsqu'il dit que si J. C. mangeoit quand il étoit sur la Terre, c'étoit de peur de passer pour un spectre (b), &c.

— *Tertulien* étoit un esprit vague, & un *Quaker* fanatique, s'il en fut jamais; son gout démesuré pour les hyperboles & les allégories le jetterent dans des écarts si ridicules, tant dans la pratique que dans la spéculation, que sa vie pourroit fournir d'amples matériaux à Celui qui entreprendroit d'écrire l'Histoire  
toire

(a) Voyez ses *Stromata*, *Lib. I. Cap. III. Lib. IV. Cap. I. X.* — *Lib. VII. Cap. XVIII. Edit. Oxon.* — *Id. Pedagog. Lib. III. Cap. VI.* — *Id. Parad. V.* — (b) *Strom. I. Cap. IX.*

toire des extravagances de l'Esprit humain (a).

— *Origene* paroît assez instruit, assez raisonnable même ; mais lorsque je pense qu'il se châtra, je ne puis douter qu'il ne fût fou, ou possédé du Diable.

— *S. Cyprien* est un déclamateur vétilleux, qui auroit anatomisé toute l'écriture sur la queue d'une poire (b). Mais qui ne fait que c'est de ces sortes d'anatomies que naissent des questions frivoles, qui, semblables à des étincelles, ont mis plus d'une fois le feu aux quatre coins de l'Univers? Ce *Pere* eut encore l'honneur d'être un des principaux instituteurs de la soumission aveugle aux Evê-

(a) Voyez TERTUL. *de Spect.* Cap. XXIII. — *de Idolat.* Cap. XVII, & seqq. — *de Coron. Milit.* Cap. XI. — *Apologet.* Cap. XXI. — *De Fuga in Persecut.* — *de Patient.* Cap. X. — (b) Vie de *S. Cyprien* par LE CLERC, *Bibliot. Univers.* Tom. XII. p. 212. & suiv.

Evêques , & de la Foi implicite des Chrétiens (a).

— *Lactance* étoit auffi à moitié *Quaker*. Il ne veut pas qu'un honnête homme, c'est-à-dire un vrai Chrétien, porte les Armes (b); qu'il fasse de commerce dans les Pays éloignés (c), ni qu'il prête à quelqu'intérêt que ce soit (d). Il soutient en outre que c'est un homicide que d'accuser un homme coupable de mort (e). C'eût été un fort mauvais fujet à placer à la tête d'un Tribunal de Justice ou d'un Conseil des Finances que ce *Lactance*.

— *S. Athanase* n'a guere traité de morale; il avoit trop d'autre besogne pour cela: c'étoit le Champion de la Trinité. Il combattit avec tant d'intrépidité les *Ariens*, ses ennemis, que qua-

tre

(a) *Vita & passio S. Cypriani, in Oper. ejusd. S. ex Edit. BALUZII.* — (b) *Inst. Divin. Lib. VI. Cap. XX. n. 16 17. Edit. Cellar.* — (c) *Ibid. Lib. V. Cap. XVII. n. 11. 12. 13.* — (d) *Ibid. Lib. VI. Cap. XVIII. n. 8.* — (e) *Ibid. Lib. VI. Cap. XX.*

tre Empereurs différents (a) furent obligés d'exiler cet *Hercule* de la *Catholicité*. Il ne manqueroit dans un Etat qu'une trentaine d'Evêques tels qu'*Athanase*, pour exterminer les Hérétiques, pour édifier les Simples, pour faire gémir les Sages, & pour faire tourner la tête aux Princes & aux Magistrats.

— *S. Cyrille de Jerusalem* étoit un ignorant, qui n'avoit d'autre qualité qu'un entêtement outré pour les prérogatives de son état.

Tout le monde connoit son Confrere *Cyrille d'Alexandrie*. Il ne manquoit qu'un homme comme lui au conseil de *Charles IX*, pour faire égorger 100000 hommes de plus qu'il n'en périt à la *S. Barthelemi*.

— *S. Basile* est encore une Espece de *Quaker* quant à ses Opinions sur la défense de soi même: il enseigne que celui qui a donné un coup mortel à un  
au-

(a) CONSTANTIN, CONSTANCE, JULIEN & VALENCE.

autre, soit en attaquant, soit en se défendant, est coupable d'homicide (a); & qu'il n'est permis à aucun Chrétien de jurer en bonne conscience, pas même pour conserver son bien (b). C'est un des plus grands Apologistes de la Monacaille, & de la malpropreté des Moines (c). Sa qualité d'Evêque l'avoit rendu incivil, brutal, emporté, ainsi qu'on le peut voir par la réponse qu'il fit au Préfet *Modeste*, qui lui proposoit de la part de l'Empereur *Valens* de se faire *Arien* (d). Cet Empereur lui auroit fait tâter de l'exil, mais l'on raconte que lorsqu'il voulut signer son arrêt,

tou-

(a) *Epist. secund. ad Amphiloeb. Canon. XLIII. apud DUPIN, Biblioth. des Aut. Eccl. —*

(b) *Homil. de Legend. Græc. §. 7. 13. Edit. Oxon. — (c) Ibid.*

(d) L'Histoire rapporte que l'Empereur *Valens*, desirant que *S. Basile* se fit *Arien*, lui envoya *Modeste*, Préfet d'Orient, pour lui en faire la proposition: mais *Basile* reçut l'Envoyé de son Prince d'un telle maniere que *Modeste* s'écria que *Personne ne lui avoit jamais parlé avec tant d'audac!* le *Saint* lui répon'it, que c'étoit parce qu'il n'avoit jamais rencontré a'Evêque.

toutes les plumes qu'il prenoit lui ca-  
soient entre les doigts: ce qui l'épou-  
vanta tellement qu'il laissa le *S. Homme*  
tranquille.

— *S. Grégoire de Nyffe* ne valoit pas  
mieux.

— *S. Grégoire de Nazianze* étoit un  
Homme hargneux, bourru, intolérant:  
ce qui lui attira beaucoup d'affaires. Il  
regardoit les assemblées publiques des  
*Hérétiques* de son temps, qui étoient  
pour le moins aussi nombreux que les  
soit-disants *Ortodoxes*, comme un at-  
tentat horrible aux droits de l'Eglise, &  
aux décisions du Concile de *Constan-*  
*tinople* (a) Il ne tint pas à lui que  
l'Empereur ne les exterminât tous (b).

— *S. Ambroise l'emmiellé* (c) est en-  
core

(a) V. sa Vie par M. LE CLERC, Biblioth.  
Univerf. Tom. XVIII. p. 23. & suiv. —

(b) GREG. NAZ. Orat XLVI. Tom. I. pag. 722.

(c) Ce Saint a mérité le joli nom de *Doctor*  
*mellifluus*, non seulement parce que l'on vit un  
essaim d'abeilles entrer & sortir de sa bouche  
lors-

core un patron de la poltronnerie Quakerienne: il prétend qu'un Chrétien ne doit point se défendre contre qui que ce soit, pas même contre un voleur, un assassin; parce qu'il n'est pas permis à un Chrétien de conserver sa vie en tuant un autre (a). Il auroit voulu que tout le Genre Humain mourût vierge: c'est pour cela que la population dans les Etats Catholiques lui a tant d'obligation (b). Il étoit encore un de ces Evêques infatués de la Prééminence Episcopale sur la Dignité des Rois. L'on fait comme il régala *Théodose* lorsqu'il se présenta à l'Eglise après le Massacre de *Thessalonique*. *Théodose* avoit tort, & devoit être repris: mais il n'appartenoit point de Droit à *S. Ambroise* d'injurier son Prince.

— S.

lorsqu'il étoit encore au berceau, prodige que l'on avoit aussi remarqué dans l'enfance de *Platon*, mais encore parce qu'il avoit une douceur d'expression, dit *Paulin*, qui ressembloit à du miel. — (a) *AMBROS. de Off. Lib. III. Cap. IV.* — (b) *ID. de Institut. Virgin. & passim alibi.* — *DALL, de Usu Patr. p. 272.*

— *S. Chrysoſtome* étoit le fléau du *Prêt à uſure*, même au plus modique intérêt (a). Il prêcha ſans ménagement contre le Luxe de la cour de *Conſtantinople* ; ce qui le fit exiler : mais le lendemain la Terre trembla, & l'Empereur & l'Imperatrice effrayés firent ramener le *S. Homme*, qui continua de prêcher à ſa manière ordinaire. Enfin on l'envoya une ſeconde fois en Exil ; & comme la Terre ne trembla plus, il y reſta. C'eſt bien dommage, car il fournit un des principaux Arguments au *Baron de Montenoi*, lorſque ce *Baron* voulut prouver aux *Parifiens* qu'il pouvoit en bonne conſcience prêter ſa femme à ſes amis. (b).

— *S. Epiphane* eſt un ignorant, un écrivain ſans critique & ſans diſcernement, un homme d'une crédulité puériſſime (c).

Mon

(a) NOODT, *de Uſur. & Fen. Cap. IV. & IV.*

(b) Voyez le premier Vol. pag. 175. —

(c) BEAUSOBRE *Hiſt. du Manichéiſme.*



— Mon Patron *S. Jérôme* est un des plus terribles fléaux du mariage, & l'un des plus déterminés Panégyristes de la vie célibataire (a). Le bon Homme parle quelquefois si crument sur ce point, qu'il faut être bien sur ses gardes pour ne pas sentir frétiller l'éguillon de la chair en le lisant (b). Il soutient qu'il vaut mieux se tuer que perdre la chasteté (c). L'Etat Monastique, les jeûnes, les austerités, la solitude, les pèlerinages font le sujet de presque tous ses conseils & de ses exhortations (d). Ce n'est pas sa faute si les Chrétiens payent le tribut aux Puissances (e), s'ils mangent de la chair (f), & s'il leur est permis de jurer en Justice (g). Mais le plus rare  
des

(a) DALLÆUS *de usu Patrum. pag 276. Edit. aucta.* — (b) S. HIERONYM, *Epist. ad Pammach. & alibi passim.* — (c) ID. *Comment. in Jon. Cap. I.* — (d) DU PIN *Bibl. des Aut. Ecclés. Tom. III. pag. 136.* — (e) S. HIER. *Comment. in Matth. Cap. XVII. vers. 26.* — (f) ID. *Adv. Jovin. Tom. I. Lib. I. pag. 30. Edit. 1537. Basil.* — *Item, DALL. ubi sup.* — (g) HIER. *Comment. in Matth. Cap. V. & in Zach. Cap. VIII.* —

des talents du bon Homme consiste dans la mauvaise foi en ses disputes (a); dans ses emportemens; dans les injures, les calomnies mêmes, dont il régale ses Ennemis (b).

— *S. Augustin* est encore un des favoris du *Baron de Montenoi* sur le pré des femmes (c): mais ce n'est pas son opinion sur cet article qui le distingue; c'est pour avoir réduit en théorie ce que *S. Cyrille* & autres Intolérants avoient

(a) Le bon Saint se glorifie lui même de cette honorable qualité. Il avoue dans son *Apol. pro Lib. advers. Jovin. Tom. II. Edit. Basl. 1537*, que lorsqu'il écrivoit ou disputoit contre ses adversaires, il s'embarassoit fort peu de dire la vérité ou non, fondé sur ce qu'*Origene*, *Methodius*, *Eusebe*, *Apollinaire* & autres en usoient de même, lorsqu'il s'agissoit de prendre la défense de la Religion Chrétienne contre ses Ennemis. Il fait plus, il se vante qu'il ne fait qu'imiter *J. C.* & *S. Paul*, qui soutenoient, à ce qu'il prétend, le pour & le contre, selon que cela les accommodoit. —

(b) Voyez la Dissertation de *LE CLERC*, *De Argumento Theol. ab invidia ducto*, laquelle est à la suite de sa *Logique Latine*.

(c) Voyez *Le Tom. I. page 175. n. a.*

avoient mis en pratique avant lui. Tout le monde connoit deux de ses *Lettres*, que l'on a traduites pour justifier la persécution des Hérétiques en *France* (a). Ce n'est point la peine d'en dire d'avantage sur ce Docteur, cela seul fait son portrait.

Ce que je viens de dire; mon cher *Diego*, suffit pour te prouver quels hommes étoient ces Peres, ces Docteurs de l'Eglise, que tu vantes tant. S'il suffit d'être ignorant, visionnaire, brouillon, tracassier, orgueilleux, perturbateur, intolérant ou traître, pour mériter le titre de *Lumiere du Monde*, tous ces Messieurs réunirent au suprême degré ces belles qualités entre eux: la morale, les dogmes, les mysteres de la Religion ne pouvoient passer par des meilleures mains pour être transmis à la Postérité; & je ne m'é-

tonne

(a) BAYLE, Comment. Philosoph. Part. III. — LE CLERC, *Ars critica*, Vol. III. pag. 289. & 290. in. 4.

tonne plus que leurs Ouvrages ayent été la source où les Théologiens des siècles postérieurs puiserent leurs arguments pour appuyer leurs opinions.

Quant à ton *Emmanuel Sa*, à *Suarès* & leurs *Semblables*, tu me permettras de te dire qu'ils ne méritent pas que je te réponde sur leur Article.

— Bienheureux *S. Polycarpe* ! s'écria *Diego*, mon ancien Camarade, mon Intime, mon Ami *Jérôme*, est devenu hérétique ! il rejette l'infailibilité des *SS. Peres*; il se moque de *S. Suarès* & de ses *Compagnons*, il ne lui manque plus que de se moquer de notre *S. Pere* le Pape. O mon Ami ! mon cher Ami ! je ne m'étonne pas que la *Sainte Hermandad* vous a voulu brûler. Plût à Dieu qu'elle l'eût fait ! je n'aurois point aujourd'hui le déplaisir de voir le meilleur Ami que j'aie sur la terre marcher à grands pas dans le chemin de la perdition ; chemin trompeur & funeste, qui a mené *Martin Luther* & *Jean Calvin*

en Enfer .... dans le fin fond de l'Enfer ! .... Ah mon cher *Jérôme* ! renoncez aux opinions détestables où vous êtes. Ouvrez les yeux : lisez le huitième Chapitre de la *Cayeda del Ciego de Caramuel d'Orviedo*, lisez la *Rienda del Asno de Gusman de Badajoz*, ou, si vous ne savez point l'*Espagnol*, lisez les Oeuvres du R. P. en Dieu, *Don Vincent Ceitlier*, Religieux Bénédictin de la Congrégation de *S. Maur*, & *François* comme vous, vous verrez les erreurs monstrueuses où vous êtes sur l'article des *Peres* de l'Eglise : & puis un peu de réflexion sur vous même, vous fera désabuser sur le compte de ces dignes *Enfants* du Glorieux *S. Ignace*, que vous vilipendez si injustement.

Vous avez fait un pas vers le Précipice ; demain vous en ferez dix autres, & après demain cent autres ; en augmentant ainsi de vitesse à l'infini, vous vous trouverez sur le bord de l'Abyme, vous y culbuterez, & les prieres de tous les *Saints* du Calendrier ne pourront vous

en retirer. La route que vous prenez est une pente rapide & glissante, que l'on a d'autant plus de peine à abandonner, que l'on est éloigné du point où l'on y a fait le premier pas. Rétrogradez donc, mon cher *Jérôme*, il en est encore temps: & prenez-garde, surtout, de répandre vos opinions dans ce Pays, où il n'y a sorte d'absurdités qui ne prenne cours, quand la fureur épidémique de dogmatifer s'y allume. Le dernier siecle y a vu naître plus de cent-quatre-vingt sortes d'Hérésies en moins de six ans (a); l'on en verroit naître

au-

(a) *Quoniam hætenus in genere actum fuit de magno hæresum in Anglia incremento, dit Horuius, & summa quoque turbonum Ecclesie orthodoxæ genera aperta: ideo nunc particularius cuncta errorum monstra in lucem protrahenda sunt. Facile enim concesserim, quod multi dicunt, Angliam receptaculum infamis ejusmodi credendi, scribendi, docendi licentiæ factum; sed & illud non ignorandum est, longè majora pietatis incrementa fuisse; & non habere omnes sectas, hæreses, schismata, quod uni illi summis viribus opponere queant.*

*Catalogus hic erit ingens, immanis & incredibilis. Cæterum haud-quaquam dubitandum est, quin ejusmodi apud Anglos venditatae*  
*sint,*

aujourd'hui cent-quatre-vingt fois autant, si cette manie reparoissoit. Don *Lopès de Cagliari* dit que l'indifférence où sont actuellement les *Anglois* pour toutes sortes de Religion, est une marque qu'ils ne sont point éloignés de rentrer dans le sein de notre Mere la *Sainte Eglise*; mais je dis, moi, que c'est une marque aussi qu'ils sont très-disposés à saisir toutes les opinions nouvelles & dangereuses qu'on leur débiteroit. L'Esprit vuide d'opinions est une cire molle, susceptible de toutes sortes d'impressions,

*sint, & hoc communis totius regni experientia testatur. Habebis conflugem horribilium effectorum. Et hoc quoque statuendum erit, non ullam esse sectam, quæ omnia hæc profiteri ausit. Quædam Entusiastæ, alia Scepticos, Antinomos, Arianos, Anabatistas respiciunt.*

*Hæc igitur opiniones sunt, quæ ab anno MDCCXI, maximè tamen XLV. XLVI. XLVII. & sequentibus, in Anglia prævaluerunt.....*

Après ce préambule, qui se trouve à la page 290 de son Histoire Ecclésiastique, l'Auteur fait l'énumération de toutes ces Hérésies, qui le menent jusqu'à la page 328, & que son Traducteur François a trouvé à propos de retrancher.

fions; c'est une table rase qui n'attend que les caracteres que l'on voudra y graver.

Partez donc au plutot, mon Cher, tant pour votre bien que pour celui des autres. Prenez la Poste de *Douvres*, embarquez-vous pour *Calais*, passez par *Paris*, par *Lion*, par *Turin*, par *Florence*, arrivez à *Rome*, jetez vous aux pieds du *S. Pere*, faites abjuration de vos erreurs, demandez-lui l'absolution de vos fautes, & revenez-ici faire la penitence qu'il vous aura enjoite .....

Mais que vois-je ? mon Camarade *Jérôme* rit de mes remontrances .... ô aveuglement terrible ! .... obstination abominable ! .... ô mon cher Ami *Jérôme* ! que de maux vont fondre sur ta tête ! ... l'Esprit prophétique me fait ... je les vois ... le Ciel & la Terre sont conjurés contre toi .... malheureux ! viens à résipiscence, ou tu es perdu. Tout ce qui respire te déclare la guerre .... Les Lions vont t'engloutir comme *Milon Crotoniate*, les Tigres vont te déchirer



## 110 *Le Compere Mathieu.*

comme *Abul-Méhédin*, les Loups vont t'avalier comme *Hasan* de *Chyra*, les Ours vont te dévorer comme les *Poligons* de *Bethel*, les Crocodiles vont te happer comme *Hugo* de *Preneste*, les Serpents vont t'étrangler comme *Camille* d'*Orviette*, les Vers vont te ronger comme *Hérode Agrippa*, & les Chiens vont te manger comme le *Bacha* de *Girgio*; après tout cela la foudre t'écrasera, la terre t'engloutira, & le Diable t'agrippera comme *Aubert* de la *Saussaye*, lorsqu'il se moqua du Curé d'*Alençon*.

---

## C H A P I T R E VIII.

### *Changement de Matieres.*

L'ESPAGNOL finissoit à peine son compliment que le Lord *Foolishson* arriva. C'étoit une des pratiques que le *Vicillard* m'avoit laissées : il venoit me prier de lui copier quelques *Ariettes*  
nou-

nouvelles qu'il avoit reçues d'*Italie*. J'avois renoncé au métier de *Copiste*, mais comme ce *Lord* payoit très-généreusement, je ne voulus point lui refuser ce qu'il me demandoit.

Lorsque ce Seigneur m'eût ordonné ce que j'avois à faire, il apperçut *Pere Jean* qui cuvoit son vin au coin de la cheminée, & me demanda d'un ton de Gentilhomme qui étoit cet Original? le *Révérénd* entendit ce mot, ouvrit les yeux, & répondit qu'il n'étoit Original ni Copie, mais qu'il s'appelloit *Pere Jean de Domfront*. L'air dont le *Révéréndissime* prononça ces Paroles déplut au *Lord*, qui lui demanda s'il ignoroit à qui il parloit? — je ne m'informe jamais à qui je parle, repartit *Pere Jean*: lorsque quelqu'un m'interroge, ou qu'il parle de moi, je conclus que c'est un homme, & je lui répons comme à mon semblable.— Le *Lord* surpris d'une telle repartie me demanda si cet homme étoit ivre? je lui répondis qu'il avoit  
bu

bu effectivement quelques flacons de trop, mais que quand cela ne seroit pas, c'étoit sa coutume de ne se gêner pour personne. Le *Seigneur Anglois* plus surpris qu'auparavant me demanda s'il étoit *Quaker*. — Je ne suis ni *Quaker* ni *Juif*, ni *Anglican*, dit le *Révéré-*  
*rend*, je porte des boutons à mon habit & un chapeau retrouffé; la raison seule mesure mes termes, & non l'orgueil & le préjugé. — Si tu étois aussi raisonnable que tu le dis, reprit le *Lord*, tu te conformerois à l'usage; tu saurois distinguer un Homme de Condition d'avec un Crocheteur; & tu aurois pour ce premier les égards dûs à son rang. — Je ne connois d'autre rang dans le monde, repartit sa *Révérance*, que l'ordre immuable que la Nature a établi entre les *Especies*. Un Homme est constamment un Homme, & jamais un Huître. Ces distinctions frivoles, que le hazard a mises parmi ceux de notre *Especie*, ne sont ni assez solides ni assez considérables pour en imposer à un Homme de bon sens

sens. Celui qui n'est que Crocheteur aujourd'hui, peut être demain Général d'Armée, ou Ministre d'Etat; il peut être le plus grand Prince de l'Univers; de même que celui qui est au pinacle de la Fortune peut être réduit en 24 heures à faire des fagots. — Mais la vertu, les sentiments..... dit le *Lord*: — la vertu les sentiments, reprit *Pere Jean*, se trouvent indifféremment dans tous les Etats, & non attachés à aucun Rang. Les champs sont couverts d'*Alexandres*, de *Cesars*, de *Turennes* & de *Colberts*, qui labourent la terre; & les premieres dignités sont souvent remplies par des *Garots* & des *Colas*. La Fortune distribue les rangs, & la Nature, les vertus: l'une ne consulte point l'autre dans ses distributions; c'est pourquoi leurs dons se trouvent si différemment distribués. — Et la Naissance? dit le *Seigneur*. — La Naissance, poursuit le *Révérénd*, est aussi l'effet du hazard: *foin* d'un homme qui est sorti de la côte de *Trajan*, s'il ne lui ressemble: l'extraction,

tion, les titres, les honneurs & les richesses ne sont que des vains ornements, qui n'en imposent pas moins aux Fats qui en sont revêtus, qu'aux Sots qui les admirent : mais un Homme d'esprit pénètre à travers cet attirail, & juge si le Perroquet vaut la cage (a). Le mérite essentiel d'u-

(a) C'est merveille que sauf nous, aucune chose ne s'estime que par ses propres qualitez. Nous louons un Cheval de ce qu'il est vigoureux & adroit,

————— *Volucrum*  
*Sic laudamus equum, facili cui plarima palma*  
*Fervet, ex exultat rauco victoria circo. \**

non de son harnois : un levrier, de sa vitesse, non de son colier ; un oyseau, de son aile, non de ses longes & sonnettes. Pourquoi de mesme n'estimons-nous un homme par ce qui est sien ? Il a un grand train, un beau Palais, tant de credit, tant de rente : tout cela est autour de lui, non en lui. Vous n'achetez pas un chat en poche ; si vous marchandez un Cheval, vous lui ostez ses bandes, vous le voyez nud & à descouvert : ou, s'il est couvert, comme on le présentoit anciennement, aux Princes à vendre, c'est par les parties moins nécessaires, afin que vous ne vous amusez pas à la beauté de son poil, ou à la largeur de sa

\* Juv. Sat. VIII.

d'une Statue consiste dans la Statue même, & non dans la matiere dont elle est

sa croupe, & que vous vous arrestiez principalement à considerer les jambes, les yeux, & le pied, qui sont les membres les plus utiles. (Voyez HORAT. *Lib. I. Sairr. II. 86. & seqq.*) Pourquoi estimant un homme, l'estimez-vous tout enveloppé & empaqueté? Il ne nous fait montre que des parties, qui ne sont aucunement siennes: & nous cache celles, par lesquelles seules on peut vraiment juger de son estimation. C'est le prix de l'épée que vous cherchez, non de la guaine: vous n'en donnerez à l'aventure pas un quatrain, si vous l'avez despouillée. Il le faut juger par lui-même, non par ses atours. Et comme dit très-plaisamment un Ancien: (*Senec. Epist. LXXI. pag. 221. Ed. Gron.*) Sçavez-vous pourquoi vous l'estimez grand? vous y comptez la hauteur de ses patins. La base n'est pas de la statue. Mesurez le sans les échaces. Qu'il mette à part ses richesses & honneurs, qu'il se présente en chemise. A-t-il le corps propre à ses fonctions, sain, & allegre? Qu'elle ame a-t-il? Est-elle belle, capable & heureusement pourvue de toutes ses pieces? Est-elle riche du sien, ou de l'autrui? La fortune n'y-a-t-elle que voir? Si les yeux ouverts, elle attend les espées traites; s'il ne lui chaut par où lui forté la vie, par la bouche, ou par le gosier; si elle est raffise, équable & contente: c'est ce qu'il faut voir & juger par la les extrêmes différences qui sont entre nous. MON-

est composée. Un Fat qui traverse *Paris* ou *Londres* dans un char doré, est un épouvantail de chenevieres, qui fait peur aux Idiots; mais l'Homme sage jette un coup d'œil sur le Fat & son train, il l'apprécie à sa valeur, & passe outre.  
— Ne

*FAGNE. Essais, Tom. I. Liv. I. Chap. XLII. pag. 516, 517, 518 Edit. de la Haye 1727.*

„BOILLEAU a dit peu près la même chose en „ces Vers :”

Dites-nous, grand Héros, Esprit rare & sublime,  
Entre tant d'animaux, qui sont ceux qu'on estime?  
On fait cas d'un Courfier, qui fier & plein de cœur,  
Fait paroître en courant sa bouillante vigueur :  
Qui jamais ne se lasse, & qui dans la carrière  
S'est couvert mille fois d'une noble poussière :  
Mais la postérité d'Alfane & de Bayard,  
Quand ce n'est qu'une rosse est vendue au hazard,  
Sans respect des Ayeux dont elle est descendue,  
Et va porter la malle, ou tirer la charuë.  
Pourquoi donc voulez-vous que, par un sot abus,  
Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus?

Satyre V. vers, 29, & suiv.

— Ne me prendrois-tu pas pour un Fat aussi ? dit l'*Anglois* en colere : — je te prends pour ce que tu es, re-partit *Pere Jean*. Si tu as l'ame noble, généreuse, & le cœur d'un honnête homme, je respecte en toi le mérite & la vertu, & ce respect rejaillit sur toi : si tu as de l'orgueil, & le cœur mauvais, je te méprise & je me moque de toi. — De quel Pays serois-tu par hazard ? — Je suis de ce monde-ci. La Patrie du Sage est partout : il ne reconnoit point cette Patrie au langage de certaines gens, aux murs d'une telle ville, au clocher d'un tel village, ni à la soupe qu'on y mange : lorsqu'il voit le soleil & les étoiles, il dit : *je suis dans mon Pays, & non dans un autre*. Mais si tu veux savoir où je suis né, je te dirai que c'est en France. — Quoi un *François* à l'audace de parler de la sorte à un *Anglois* ? — Tout *François* raisonnable parlera ainsi à un *Anglois* impertinent ; & tout *Anglois* qui a le sens commun, ne fera point de différence entre un



homme né au delà de la *Manche* & un autre en deçà. Je ne nie point que les *François* ne méritent à certains égards le mépris que les *Anglois* ont pour eux, mais pour mépriser les autres avec quelque ombre de raison, il faut être soi-même sans défaut: or les gens de ton Pays ont leurs ridicules, leurs foibleffes & leurs vices, ainsi que les autres Nations; ils ont donc autant de tort de mépriser les *François*, que ceux-ci en ont de les admirer. Sottise de part & d'autre.

— Sais-tu, dit le *Lord*, que si j'avois ici mes Gens je te ferois jeter par la fenêtre de ton taudis? — Ah Monseigneur! s'écria *Diego*, savez vous que le Rédoutable *Pere Jean* a tué un *Capucin* avec une cuillier à pot, & un *Marquis* avec un baton de fagot? & qu'il a mis en fuite six cens & trente deux Sauvages dans les Déserts de la *Tartarie*? — Qu'il eût fait ce qu'il aura voulu, reprit le *Lord*, je le fais jeter dans la *Tamise* la première fois qu'il paroît dans les rues.

— En disant ces Paroles le Seigneur

*An.*

*Anglois* partit : & *Pere Jean* haussant les épaules, ne prit point la peine de le regarder aller.

---

## CHAPITRE IX.

*Réflexions sur l'Aventure du Chapitre précédent.*

CETTE scene me mit dans une telle transe que je n'eus point la force de parler pendant qu'elle dura : *Vitulos*, qui s'étoit éveillé au bruit que le *Lord* & le *Révérénd* faisoient, fut d'abord si étonné qu'il ne savoit où il étoit. Mais quand l'*Anglois* fut parti, je dis à *Pere Jean* qu'il avoit eu tort de parler ainsi à un Homme de Qualité : que s'il n'avoit aucun respect pour sa Personne, il devoit au moins en avoir pour son Rang ; & que cette affaire pourroit bien avoir des suites facheuses pour lui. — Je ne crains ni le *Lord* ni les suites facheuses qu'il pourra me susciter,

répondit le *Révérénd* ; son début en par-

lant à ma Personne fut celui d'un impertinent, & sa conclusion fut celle d'un fanfaron ou d'un assassin, c'est-à-dire, d'un lâche. Si les Loix d'un Pays comportent que l'on doive respecter les Gens de Qualité, elles supposent en même temps qu'ils se rendront dignes de respect. — Le tort d'autrui, repris-je, ne nous autorise pas à avoir tort nous-mêmes. Si le *Lord* s'est oublié jusqu'au point de vous parler d'un ton impertinent, vous deviez lui faire sentir par votre modération jusqu'à quel point il s'oublioit. Les procédés nobles & généreux d'un Manant vis à vis un Gentilhomme qui l'insulte, rappellent à ce dernier son devoir, ou le confondent. La grandeur d'ame ne consiste point à faire assaut d'impertinences & de grossièretés, elle consiste à opposer des raisons à des sottises, ou à se taire lorsqu'on a affaire à des gens déraisonnables. — Ces conseils sont bons pour un lâche qui n'a pas le courage de se défendre, repliqua *Pere Jean*. Que l'on honore si l'on veut la poltronnerie du  
beau

beau nom de modération, je méprise un titre acquis à si bon marché. C'est tolérer le vice que de souffrir les injures; une répartie vigoureuse est plus propre à rembarrer un impertinent, qu'une réponse gracieuse: l'une le confond, & l'autre l'énergueillit. L'Homme est tellement constitué que l'indulgence l'endurcit, au lieu que la fermeté le corrige, ou le rend plus circonspect. Si le *Lord* a le sens commun, il réfléchira à l'avenir avant que d'attaquer un Homme comme moi. Au reste je n'ai lu nulle part que l'on se garantisse des attaques d'une bête féroce par un compliment. — S'il y a vingt exemples, repris-je, qui prouvent que la fermeté corrige un homme, il y en a cent autres qui démontrent qu'elle l'aigrit. D'ailleurs il ne faut pas seulement consulter l'intérêt de sa Partie dans ces circonstances, mais aussi le sien propre. Si l'Homme à qui vous avez affaire alloit tenir parole, que diriez-vous? que feriez-vous? — Je dirois, repartis le Ré-

vérend, que la crainte de mille morts ne doit jamais nous faire manquer à nous même (a), & je me défendrois. Toutes les menaces du monde ne m'empêcheront point de sortir à mon ordinaire :

Jamais rien ne m'arrête ;  
Je brave la tempête ,

J'af-

(a) *Justum , & tenacem propositi virum ,  
Non civium ardor prava jubentium ,  
Non vultus instantis Tyranni  
Mente quatit solidâ , neque Auster ,  
Dux inquieti turbidus Adriæ ,  
Nec fulminantis magna Jovis manus :  
Si fractus illabitur orbis ,  
Impavidum ferient ruinæ .*

HOR. Lib. III. Ode 3.

---

*Altus Olympi  
Vertex , qui spatio ventos hiemesque relinquit ,  
Perpetuum nulla temeratur nube serenum ,  
Celsior exsurgit pluviis , auditque ruentes  
Sub pedibus nimbos , & rauca tonitrua calcat :  
Sic patiens animi per tanta negotia liber  
Emergit , similisque sui : justique tenorem  
Flectere non odium cogit , non gratia suadet .*

CLAUD, de Malii Theod. Con.

J'affronte le trepas ;  
Si le Ciel en éclat  
S'écrouloit sur ma tête,  
Je ne tremblerois pas.

---

## CHAPITRE X.

*Continuation du même Sujet.*

**P**ERE JEAN parloit encore lorsque le *Compere* rentra. Et ce dernier fut à peine dans la chambre que *Diego* s'écria : — ah mon cher Maître ! où avez-vous été ? il est venu ici un maudjt *Milord* qui a insulté le Respectable *Pere Jean*, & qui s'en est allé disant qu'il le feroit jeter dans la *Tamise*.

— Lorsque le *Compere* eut appris le détail de cette aventure, il pesta à son ordinaire, & nous dit : — L'on soutiendra encore que *tout n'est pas mal* dans ce monde ? des Hommes auront inventé de vains titres, de vains honneurs, de  
vai-

vaines distinctions , & ceux qui en seront revêtus , viendront impunément insulter les honnêtes gens dans leur logis ? & finiront par les menacer de les faire noyer , parce que ces honnêtes gens auront usé du droit que tout homme a naturellement de se défendre ? Si tout étoit bien , verroit - on de pareilles choses ? si les Loix étoient justes & suffisantes , un Fat oseroit - il seulement s'imaginer qu'il puisse injurier , & faire noyer un Galant Homme avec impunité ? O Loix ! on a bien raison de dire que vous ressemblez à des toiles d'araignées , qui arrêtent les mouches , & que les hannetons brisent ! la faveur , la considération , la cabale , mettent un Grand scélérat à l'abri de la poursuite de la Justice , & les mêmes choses font que le Foible a toujours tort. Si le *Lord* fait noyer mon Oncle qu'il a insulté , il n'en sera rien ; si mon cher Oncle qui a été insulté noyé le *Lord* , on l'enverra à *Tyburn* (a).  
Tel

(a) Lieu où l'on fait les exécutions à *Londres*.

Tel est le cours des choses dans ce Monde.

— L'insuffisance & l'injustice que vous prétendez exister dans les Loix, dis-je au *Compere*, devrait justement faire que des gens tels que nous se conforment à l'ordre (a). Si l'on a quelque chose à appréhender en faisant le bien, l'on a tout à craindre en agissant mal. Mais les injustices, les vexations que les Foibles essuyent quelquefois, ne viennent pas tant de l'insuffisance des Loix que de la perversité de Ceux qui en sont les dépositaires. Si l'on condamne un Crocheteur qui a manifestement raison, en faveur d'un Grand qui a manifestement tort, cela ne vient point de ce que les Loix porte qu'il soit ainsi: la plupart des Loix qui existent dans l'Univers, quelques opposées qu'elles paroissent, tendent plus ou moins directement au même but, c'est-à-dire, à l'ordre & à la paix: il ne faut que con-

si-

(a) Voyez ci-devant pag. 76.



fidérer l'esprit du Législateur , & les circonstances qui les ont fait naître , pour le voir. En un mot, si mon cher *Compere* avoit bonne mémoire, il se sonviendroit que son Coadisciple *Wiston* lui a dit à *Paris*, que quoiqu'il foit de la nature des Choses d'ici bas d'être imparfaites , les Loix, telles qu'elles sont, causent tant de bien dans le monde , qu'elles feront toujours un objet respectable aux yeux d'un Honnête Homme (a).

— L'Ami *Jérôme* a raison, dit *Vitulos*, & le *Compere* à tort de piailler sans cesse contre les Loix: elles sont ce qu'elles sont: les clabauderies dont il nous étourdit, & qui n'ont rien de commun avec le sujet dont il est question, ne les rendront ni plus parfaites, ni les Hommes meilleurs. Voici les Paroles d'un Grand Homme, qu'il feroit bien de mettre dans sa mémoire, & d'en faire son profit, ainsi que nous, sans excepter même le *Révéréndissime*. „ L'ad-  
„ vis que je donne icy à celuy qui veut  
„ estre

(a) Voyez le Tom. I, pag. 103, 104, & 105.

„ estre sage, dit *Charron*, est de garder  
„ & observer de parole & de fait les  
„ loix & coutumes que l'on trouve esta-  
„ blies au pays où l'on est; & ce, non  
„ pour la justice ou équité qui soit en  
„ elles, mais simplement pource que ce  
„ sont loix & coutumes: non legere-  
„ ment condamner ni s'offenser des  
„ estrangeres, mais bien librement &  
„ sainement examiner & juger les unes  
„ & les autres, n'obligeant son juge-  
„ ment & sa créance qu'à la raison.  
„ Voici quatre mots. En premier lieu  
„ selon tous les sages, la reigle des rei-  
„ gles, & la generale loy des loix est  
„ de suivre & observer les loix & coustu-  
„ mes du país ou l'on se trouve, *sequi has*  
„ *leges indigenas honestum est.* Toutes  
„ façons escartées & particulieres sont  
„ suspectes de folie ou passion ambitieu-  
„ se, heurtent & troublent le monde.  
„ En second lieu, les loix & cou-  
„ stumes se maintiennent en credit, non  
„ parce qu'elles sont justes, mais parce  
„ qu'elles sont loix & coutumes; c'est  
„ le

„ le fondement mystique de leur autho-  
 „ rité, elles n'en ont point d'autre; &  
 „ celui qui obéïst à la loy pource qu'el-  
 „ le est juste, ne luy obéïst pas, parce  
 „ qu'il doïdt; ce seroit soubmettre la  
 „ loy à son jugement, & luy faire son  
 „ procès, & mettre en doute & dispute  
 „ l'obeïssance, & par consequent l'estat  
 „ & la police, selon la souplesse & di-  
 „ versité non seulement des jugemens,  
 „ mais d'un mesme jugement. Com-  
 „ bien de loix au monde injustes, im-  
 „ pies, extravagantes, non seulement  
 „ aux jugemens particuliers des autres,  
 „ mais de la raison universelle, avec  
 „ lesquelles le monde a vescu long temps  
 „ en profonde paix & repos, & avec  
 „ telle satisfaction, que si elles eussent  
 „ esté très-justes & raisonnables? qui  
 „ les vouldroit changer & rabiller, se  
 „ montreroit ennemy du public, & ne  
 „ seroit à recevoir: la nature humaine  
 „ s'accommode à tout avec le temps,  
 „ & ayant une fois pris son ply, c'est  
 „ acte d'hostilité de vouloir rien re-  
 muer:


„ muer : il faut laisser le monde où il  
„ est , ces brouillons & remueurs de  
„ mesnage , sous pretexte de refor-  
„ mer , gastent tout..... Il adviendra  
„ quelques fois que nous ferons par se-  
„ conde particuliere & municipale obli-  
„ gation (obeissant aux loix & coústumes  
„ du Pays ) ce qui est contre la premie-  
„ re ; & plus ancienne , c'est-à-dire la  
„ nature & raison universelle : mais nous  
„ luy satisfaisons tenant nostre jugement  
„ & nos opinions justes & sainctes selon  
„ elle. Car aussi nous n'avons rien nos-  
„ tre & de quoy nous puissions libre-  
„ ment disposer que de cela ; le monde  
„ n'a que faire de nos pensées , mais le  
„ dehors est engagé au public ; & luy  
„ en devons rendre conte : aussi souvent  
„ nous ferons justement ce que juste-  
„ ment nous n'approuvons pas : il n'y  
„ a remede , le monde est ainsi fait (a).”

— Ce passage-là est admirable , dit  
*Pere*

(a) De *La Sagesse*, Liv. I. Ch. VIII.

*Pere Jean à Vitulos; & mon Neveu est un bavard qui déraisonne de plus en plus. Mais cela n'empêche pas que si quelques Coupe-jarrets, suscités par le Lord, s'avisent de me mettre la main sur la carcasse, je ne leur fasse sentir que les os de mon bras ne sont pas sans moëlle.*

---



## CHAPITRE XI.

*Suite de cette Aventure.*

**L**E lendemain de cette aventure, *Pere Jean* s'arma d'un gourdin plombé qu'il cacha sous son habit, se prépara à tout événement, & sortit à son ordinaire: mais il ne vit aucune apparence que le *Lord* songeât à lui tenir parole. Le surlendemain il sortit dérechef, & il ne vit rien. Le troisieme jour il sortit encore: pour cette fois, un Matelot ivre, ou faisant semblant d'être ivre, lui chercha querelle près de *Billingsgate*

te (a). *Pere Jean* ne fit point semblant d'entendre le Matelot, & voulut passer outre: mais un autre se joignit au premier, & l'éclaboussa depuis la tête jusqu'aux pieds. Pour le coup le *Révérérend* perdit patience: il appliqua un si furieux soufflet sur la face de ce dernier qu'il l'envoya culbuter à plus de quinze pas. Alors un gros & puissant Coquin qui se trouvoit-là, irrité de l'affront que le peuple *Anglois* venoit de recevoir de la part d'un Etranger, mit habit, chemise & perruque bas, défia le *Révérérendissime* de se battre contre lui, & lui donna en même temps un coup de poing sur l'estomach: mais ce dernier lui en rendit un autre si terrible, qu'il lui enfonça trois côtes du côté gauche, & le jetta par terre sans mouvement & sans connoissance.

Cet exploit attira à *Pere Jean* l'aplaudif-

(a) Endroit situé sur la *Tamise* un peu au dessous du *Pont de Londres*.

dissement des passants: aucuns dirent qu'il étoit impossible que cet homme ne fût pas *Anglois*; que s'il ne l'étoit point, il méritoit non seulement de l'être, mais encore de recevoir des Lettres de Bourgeoisie de *Londres*. Mais les Camarades de Ceux que *Pere Jean* avoit jettés par terre s'armerent de tout ce qu'ils purent trouver, & l'assaillirent de toutes parts. Alors le *Révérendissime* tira son gourdin, tomba sur cette troupe d'assasins, & en jetta une demi-douzaine sur le carreau. Cela ne fit qu'irriter cette multitude: mais le *Rédoutable* entra dans une telle colere qu'à chaque coup qu'il portoit il jettoit bas son homme. Son combat de *Petersbourg* & la défaite des *Sauvages* n'étoient que jeu en comparaison de ceci. Un coup de pierre qu'il reçut à la machoire le rendit furieux; il poussa un cri terrible, il saisit une solive qu'il rencontra par hazard, & tomba de plus belle sur ses ennemis. C'étoit fait de cette canaille entiere si elle ne se fût dissipée. Mais en moins de trois minu-

tes

tes, tout étoit disparu, & *Pere Jean* se trouvoit maître du champ de bataille.

Ceux qui avoient été spectateurs de l'action firent retentir l'air d'acclamations à l'honneur du Vainqueur, en disant qu'il méritoit qu'on lui errigeât une Statue à *Westminster*: d'autres crioient qu'il falloit lui faire son procès & l'envoyer à *Tyburn*: peu s'en fallut que les deux partis n'en vinssent aux mains pour soutenir leur opinion; mais les premiers l'emporterent: ils entourèrent *Pere Jean*, le ramenerent au logis au bruit de leurs acclamations réitérées, & s'opposèrent à la Garde qui vouloit l'arrêter, ou plutôt se faire assommer; car le *Révérend* étoit dans une telle fureur, qu'il se feroit plutôt laissé hacher en pieces que de se rendre.

Lorsqu'il fut arrivé au logis, & qu'un de ceux qui étoient montés avec lui nous eût fait le détail de cette aventure, *Vitalos* & moi, craignant de mauvaises suites, lui conseillâmes de sortir par une porte de derriere, qui donnoit dans



une autre rue, & de se retirer chez un Traiteur *François* de notre connoissance. Le *Révérénd* regarda d'abord cette démarche comme une lâcheté: mais à la fin il entendit raison & disparut. Il fit sagement, car peu de temps après son départ, il arriva un détachement de cinquante Grenadiers pour le prendre.

L'Officier qui étoit à la tête de ces cinquante Hommes nous demanda où étoit Celui qu'il cherchoit? *Vitulos* lui répondit que nous n'en savions rien; & qu'il ne croyoit pas qu'il fût dans la maison: qu'en tout cas il pouvoit en faire la perquisition. Le *Compere* lui dit qu'il feroit beaucoup mieux de courir après ceux qui attaquoient les gens dans la Rue par ordre d'un Lâche, que de venir chercher un Homme qui n'avoit fait qu'user du droit que la nature a donné à un Chacun de se défendre. L'Officier demanda au *Compere* de quelle autorité il lui tenoit ce propos? celui-ci lui répondit que c'étoit de l'autorité que Chacun avoit de prendre le parti de l'in-

nocent contre le coupable. L'Officier ne pris point la peine de repliquer : il continua à faire fouiller par-tout , & voyant que le *Révérénd* étoit éclipsé il se retira.

Cette affaire avoit effectivement été suscitée par le *Lord*. Nous apprîmes au moment que la Garde venoit de sortir de chez nous, qu'il s'étoit trouvé parmi les Spectateurs de l'action : mais que pour faire voir qu'il n'y avoit aucune part, il avoit applaudi avec les autres à la vigoureuse défense de *Pere Jean*.

Je trouvai ce procédé indigne d'un Honnête Homme, & particulièrement d'un Seigneur d'une Naissance aussi illustre que celle du *Lord*. Mais la *Noblesse Angloise*, qui se distingue si glorieusement par la grandeur d'ame, la bravoure & la générosité, n'est pas plus à l'abri que celle des autres Pays, de voir parmi elle quelque membre qui la déshonore.

Cette dernière nouvelle nous fit pren-

dre le parti de faire dire à *Pere Jean* de fortir le soir de la Maison où il étoit, & de se refugier à *Oxford* ou à *Canterbury* jusqu'à nouvel ordre. Mais le *Révérérend* méprisa cet avis, & s'obstina à demeurer à *Londres*. Aussi, mal lui en prit-il; car deux jours après on le surprit dans son lit, & on le conduisit en prison.

---

## C H A P I T R E XII.

*Suite de cette Aventure.*

**A** peine *Pere Jean* fut-il en prison, que l'on commença son procès avec toute l'ardeur imaginable. On l'accusoit d'avoir tué sept Personnes, & d'en avoir estropié quinze autres. Le *Révérérend* se défendit avec tout le courage & la présence d'esprit dont il étoit capable: il dit que *Lord Foolishson* étant venu l'insulter dans son logis, il lui avoit répondu avec vigueur; que pour cela

ce

Le Seigneur l'avoit menacé de le faire jeter dans la *Tamise*; & qu'il ne doutoit point que la querelle qu'on lui avoit cherchée ne vînt de sa part. Il nous nomma comme Témoins de cette menace : on nous cita, nous comparûmes, nous déposâmes la vérité; mais rien de tout cela ne prouva que l'insulte des deux Matelots & ce qui s'ensuivit fût l'effet de la menace du *Lord*. Par malheur l'un de ces Matelots étoit mort, & l'autre étoit disparu : tous ceux qui étoient blessés déposerent qu'ils s'étoient trouvés par hazard dans la mêlée, & sous les coups de *Pere Jean*, qui frappoit à tort à travers, sans égard & sans distinction. Le *Révérénd Pere* n'avoit donc aucun témoignage favorable pour lui: au contraire, le *Lord* pouvoit prouver qu'il s'étoit trouvé-là, & qu'il avoit été le premier à louer, & exalter le courage de *Pere Jean*. Mais, à dire la vérité, l'on ne se donna point la peine de faire de grandes recherches. Le *Révéréndissime* étoit un Etranger sans

appui, fans connoiffances; il avoit tué fept *Anglois*, il en avoit eftropié deux fois autant, & on tenoit le bâton plombé dont il fe fervi au commencement du combat, & le *Lord* qu'il accufoit étoit d'une Famille confidérable; il ne faut point s'étonner fi le tort fut de fon côté. L'on ne difconvenoit point que le *Lord* n'eût fait la menace en queftion; mais l'on regardoit cela comme un emportement de Jeune Homme, dont on ne devoit tirer aucune conféquence. Un des Juges s'avifa même de dire qu'il n'étoit pas poffible qu'un Homme de Condition fe portât à une action fi infâme. Enfin *Pere Jean* voyant que fes Juges étoient très-indifposés en fa faveur, il leur tint le discours fuivant.

— Messieurs, Chacun de vous ne fent-il point au fond de fon ame, que s'il étoit prouvé que j'euffe menacé de faire jeter un *Lord d'Angleterre* dans la *Tamife*, & que trois jours après cette menace quelques Scélérats ayant attaqué

ce

*ce Lord*, il en eût tué quatre fois autant que j'ai fait, Chacun de vous, dis-je, ne sent-il point qu'il avoueroit non seulement que la défense du *Lord* seroit une action héroïque, comparable à tout ce que *Robert Blake* (a) & *Jean Churchill* (b) ont fait de plus glorieux & de plus éclatant, mais encore qu'il seroit nécessaire de donner ordre de me faire saisir & de me mettre en prison, jusqu'à ce qu'il fût pleinement constaté que je n'aurois eu aucune part directe ni indirecte à cette affaire? Pourquoi donc ne me rend-on pas la même justice & la même

(a) Fameux Amiral d'Angleterre pour les *Parlementaires*. Son premier exploit fut la défaite des *Espagnols* près de *Santa-Cruz*. Il défit en 1652 la Flotte *Hollandoise*, commandée par *Tromp*, *Ruyter* & *de Wit*: quoique les *Hollandois* disent le contraire. L'année suivante il canonna *Tunis*, & brûla les vaisseaux des *Tunisiens*: il débarqua en même temps avec 1200 hommes & tailla en pièce 3000 hommes qui s'opposoient à son passage. De là il s'avança vers *Alger* & *Tripoli*, & se fit rendre tous les *Esclaves Anglois*, &c. Il mourut en 1657.

(b) C'est le Célèbre Duc de *Marleborough*.

même satisfaction qu'on rendroit à ce *Lord*? Si le rang de ma Partie la met à l'abri d'une formalité aussi rigoureuse, il ne l'exempte point de toutes les recherches, de toutes les informations qu'on pourroit faire en ce cas: son honneur l'exige, & peut-être que ma vie en dépend. Les Loix sont faites pour tout le monde, par conséquent la Justice l'est aussi: & je ne crois pas qu'il y ait d'Homme en ce Pays, non plus qu'ailleurs, qui, reconnoissant l'autorité des Loix, s'arroke le privilege absurde d'être au dessus d'elles. Si les Ancêtres de ma Partie ont mérité d'être anoblis par leurs vertus, il n'ont certainement point accepté cet honneur sous condition que leurs Descendants pourroient être impunément des Scélérats. Mais tel est le cours des choses de ce Monde: la moindre Action vertueuse d'un Homme de Rang est toujours exagérée; les bassesses, les crimes, dont il est coupable sont constamment déguisés: l'on craint de déshonorer une

Fa-

Famille: comme si des Honnêtes Gens devoient porter la peine due aux actions d'un méchant Homme. Ce préjugé aussi injuste que ridicule a rendu la plupart des Gens de Condition incapables d'apprécier leurs propres actions. Tout ce qu'ils font de bien est selon eux héroïque; tout ce qu'ils font de mal est une vétille. C'est un attentat sacrilège aux droits de la Noblesse que de mesurer leurs actions à l'aune de la raison & de l'équité.

Un Noble, véritablement Noble (a),  
pen-

(a) S'il faut comparer ces deux espèces de noblesses, (la naturelle & la personnelle) la pure naturelle a bien juger est la moindre, bien que plusieurs en parlent autrement, mais par grande vanité. La naturelle est une qualité d'autrui & non siene, *genus & proavos & quæ non fecimus ipsi, vix ea nostra puto: nemo vixit in gloriam nostram, nec quod ante nos fuit nostrum est: &* qu'y a-t-il plus inepte que de se glorifier de ce qui n'est pas sien? Elle peut tomber en un homme vicieux, vaunéant, très mal nay, & en soy vraiment vilain. Elle est aussi inutile à autrui, car elle n'entre point en communication n'y en commerce comme fait la science, la bonté, la beauté, les richesses. Ceux qui n'ont en soy rien de recommandable que ceste noblesse de chair & de



pense bien différemment : il se croiroit déshonoré, s'il favoit que l'on appréciait ses actions au poid de l'opinion. Il ne se fait pas gloire de vertus d'emprunt, mais de celles de son propre fond. Il fait que ses Ancêtres ont laissé des Biens & un Nom dont il a hérité, mais il fait en même tems qu'il n'en est point ain-

de sang, la font fort valoir, l'ont tousjours en bouche, en enflent les joues & le cœur, (ils veulent mesnager ce peu qu'ils ont de bon), à cela les congnoist-on, c'est signe qu'il n'y a rien plus, puis que tant & tousjours ils s'y arrestent. Mais c'est pure vanité, toute leur gloire vient par chetifs instrumens, *ab utero, conceptu, partu*, & est ensevelie sous le tombeau des Ancêtres. Comme les criminels poursuivis ont recours aux autels & sepulchres des morts, & anciennement aux statues des Empereurs, ainsi ceux-ci destitués de tout mérite & sujet de vrai honneur ont recours à la mémoire & armoiries de leurs majeurs. Que sert à un aveugle que ses parens ayent eu bonne vue, & à un begue l'éloquence de son ayeul? & néanmoins ce sont gens ordinairement glorieux, altiers, mesprisant les autres; *contemptor animus & superbia commune nobilitatis malum.* CHARRON de la Sagesse, Liv. I. Ch. LV.

ainsi de leurs Vertus (a): c'est un trésor  
qui leur est propre, & d'où il ne peut  
ti-

(a) *Stemmata quid faciunt? quid prodest,  
Pontice, longo  
Sanguine censeri, pictosque ostendere  
vultus  
Majorum, & stantes in curribus Æmi-  
lianos,  
Et Curios jam dimidios, nosumque mi-  
norem  
Corvini, & Galbam auriculis, nasoque  
carentem?  
Quis fructus generis tabulâ jactare ca-  
paci  
Corvinum, posthac multâ contingere  
virgâ  
Fumosos Equitum cum Dictatore Ma-  
gistros,  
Si coram Lepidis malè vivitur? .....  
Tota licet veteres exornent undique ceræ  
Atria, Nobilitas sola est, atque unica,  
Virtus .....  
Ergo ut miremur te, non tua, primum  
aliquid da,  
Quod possim titulis incidere præter bo-  
nores,  
Quos illis damus, & dedimus, quibus  
omnia debes.*

JUVEN, Sat. VIII.

tirer que l'exemple & l'émulation: Il regarde la noblesse de son extraction comme un éguillon qui le pousse sans cesse à se distinguer du commun des hommes, & non autrement.

Si ce que je vous dit vous est connu ainsi qu'à moi, Messieurs, pourquoi donc ne me rendez-vous pas la justice qui m'est due? pourquoi ne vous donnez-vous point toutes les peines, que vous vous donneriez sans doute en toute autre occasion, pour découvrir la vérité? Si ce qu'on nomme bienséance exige que vous vous prêtiez dans le commerce de la Société aux usages établis, il n'en est pas de même dans votre Tribunal; tous égards doivent y être pros crits sans exception: ici tous les hommes sont égaux, & doivent être tels; où le mot de Justice est un vain nom dont l'objet n'a aucune réalité.

L'on m'accuse d'avoir tué & blessé. Mais je n'ai tué ni blessé personne qu'à mon corps défendant. Un Homme me  
cher-

cherche querelle, j'ai la patience de supporter ses injures & de passer outre: son Camarade se plait ensuite de me couvrir de boue, cette patience m'échappe, je lui donne un soufflet; rien de plus naturel que cela. Un troisieme me provoque au combat; il m'applique un coup de poing sur l'estomach, je lui en rend un autre; rien encore de plus naturel que ce que je fais - là. Vingt ou trente amis de ces gens - là me tombent sur le corps, je saisis un gourdin que je porte, je me défends, j'en jette sept sur le carreau & j'en blesse quinze; rien encore de plus naturel qu'une telle défense.... *Mais le gourdin étoit plombé: c'est une arme traîtresse & meurtrière, qu'il est défendu de porter dans tous les Etats policés....* Voudroit-on qu'un homme menacé depuis deux jours d'être jetté dans la riviere ne portât pour toute arme qu'une baguette? il seroit absurde de faire une telle supposition.

Ce que je viens de vous dire, Mes-

seurs, est la pure vérité. Tout autre que moi auroit demandé de remettre la défense de sa cause à quelqu'Avocat, dont la Rhétorique captieuse imposât & séduisit plutôt qu'elle ne démontrât. Un tel procédé est indigne de moi. Je ne suis point Orateur, & je méprise tous ceux qui le sont. J'ai exposé mon Cas avec simplicité : cela suffit. Tous Juges intégres devroient se trouver offensés qu'on leur parlât autrement.

Il ne me reste plus qu'à vous dire que j'attends avec toute la tranquillité possible la décision de cette affaire. Si elle se termine à mon avantage, tant mieux pour vous : sinon, tant pis. Il s'agit ici de rendre justice, ou de faire une injustice : je suis le Patient, vous les Agents, cette affaire vous regarde donc plus particulièrement que moi.

## CHAPITRE XII.

### *Suite de l'emprisonnement de Pere Jean.*

**L**E Lecteur croira sans doute que les Juges *Anglois* auront eu l'équité de renvoyer *Pere Jean*, ou du moins de faire toutes les perquisitions possibles pour justifier son innocence? point du tout: il fut condamné le lendemain à être pendu à *Tyburn*.

Quelqu'un dira peut-être que si *Pere Jean* n'avoit pas mérité la mort dans cette occasion, il l'avoit méritée dans d'autres, & que le Ciel ne laisse jamais rien impuni. Je répondrai à cela qu'il ne s'agit ici que de cette fois-ci, & non d'autres; & que le Ciel n'a point recours aux injustices des Hommes pour punir les Coupables. Si j'ai avancé quelque part que les peines & les récompenses méritées étoient les suites

## 148 *Le Compere Mathieu.*

naturelles du crime & de la vertu, cela regarde l'autre vie. Quant à celle-ci, si les maux que nous y souffrons viennent une fois du mal que nous avons fait, ils en viennent au moins quatre du mal que font les autres. Notre destinée tient ici bas à trop de circonstances, pour que l'on puisse toujours dire avec exactitude, *un Tel vient d'être fait Marechal de France, parce qu'il le mérite ; un Tel vient d'être condamné à mort, parce qu'il le mérite aussi.*

Quoiqu'il en soit, nous eûmes à peine appris cette déplorable nouvelle que nous courrûmes tous quatres à la prison pour voir le pauvre *Pere Jean*. Nous le trouvâmes à table à côté d'un baril de vin. — *Parsembleu, mes Amis, s'écria-t-il en nous voyant, vous me prenez sur le fait. Socrates fit sacrifier un Coq à Esculape avant de mourir, & moi je sacrifie un Dindon à mon appétit. Orça, mettez-vous là, & faites comme moi. Je m'en vais partir pour la gloire, &*  
vous

vous demeurez: cela revient au même, car tôt ou tard vous en ferez autant. — Mon cher Oncle, dit le *Compere*, je n'aurois point cru que c'eût été sitôt, ni d'une maniere si funeste. — A te dire la vérité, reprit le *Révérénd*, je n'aurois pas cru non plus que c'eût été cette semaine, du moins. Quant à la maniere dont je vais mourir, que ce soit de celle-ci, ou d'une autre, cela m'est égal: la forme n'y fait rien; mais la briéveté de l'expédition y fait beaucoup: & je n'en trouve point de plus courte que celle dont je vais faire l'épreuve. — Mais la honte . . . . — il n'y a point de honte à mourir, poursuivit *Pere Jean*: il n'y en a qu'à mériter la mort. Il est encore indifférent de mourir en public ou dans son lit; d'avoir dix personnes autour de soi, ou d'en avoir mille. Je suis condamné à souffrir une minute: c'est peu de chose si je suis coupable, & peu de chose encore si je suis innocent. La Nature porte tous les jours des sentences bien plus



cruelles envers certaines Personnes. Les unes, minées d'une Conſomption funeſte, d'une Hectiſie brûlante, avalent à longs traits le calice de la Mort, qui n'arrive qu'après avoir éprouvé de mille manieres juſqu'à quel point la patience & les forces humaines peuvent aller. D'autres ſont condamnées à ſouffrir des années entieres les douleurs d'une Goutte opiniâtre, d'un Cancer dévorant, & d'expirer enſuite dans des tourmens effroyables. Après cela feroit-il raifonnable que je me plaigniſſe ?

— Ma foi, dit *Vitulos*, mon Confrere a raifon. Il meurt innocent, il eſt vrai, mais il vaut mieux mourir innocent que coupable. D'ailleurs le genre de mort auquel il eſt condamné, eſt le meilleur qu'on puiſſe choiſir. Si ceux qui meurent de cette mort avoient le ſens commun, il la regarderoient comme un bonheur, plutôt qu'avec horreur. Mais ils ſont comme ceux que l'on ſaigne : la peur leur fait plus de peine que le mal. Pourquoi mourir pendant deux,

trois,

trois, ou quatre jours, tandis qu'il ne tient qu'à eux de ne mourir qu'un moment? mais telle est la nature de la plupart des hommes: ils ne souffrent que dans la crainte, & ne jouissent que dans l'espoir. Orça, asséyons-nous, & buvons un coup à l'heureux voyage de mon cher Confrere.—

Nous nous assimes donc, & nous nous mîmes à boire pour faire plaisir au *Révérénd.*

---

## CHAPITRE XIII.

*Suite du même Sujet.*

**L**ORSQUE nous eumes bu quelques rasades, le *Compere* commença par déclamer à son ordinaire sur le *Bien* & le *Mal*, & contre l'Auteur de ce dernier.— Si tout étoit bien, s'écrioit-il à tout moment, si le Monde étoit gouverné de la maniere dont mon *Compere Jérôme* le prétend, verroit-on en ce

jour le plus Honnête Homme de la Terre, traité comme le dernier des Scélérats? Grand Dieu! tu connois le cœur de mon cher Oncle : si tu es aussi puissant, aussi bon, aussi juste qu'on le dit, ne permets pas que l'innocence soit confondue, & que la méchanceté triomphe (a).

Mal.

(a) Mon cher *Jupiter*! s'écrioit *Theognis*, Ta Majesté & ton Pouvoir sont grands; personne ne connois mieux que toi le cœur & l'esprit de l'homme; rien n'égale ta Puissance, Ô Souverain Arbitre de l'Univers! comment donc se peut-il faire que tu te plaises à voir l'Honnête Homme & le Méchant jouir du même sort? comme si la Vertu & le Vice seroient égaux à tes yeux.

Ζεὺς φίλε, θαυμάζω σε' σὺ γὰρ παύτεσσιν ἀνάσσεις,

Τιμὴν αὐτὸς ἔχων, καὶ μεγαλῆν δόξαμιν

Ἀνθρώπων δὲ εὐοισθη νόον, καὶ θυμὸν ἑκάστω

Σοὶ δὲ καὶ αἰὲς πάντων ἔσθ' ὑτάζον, Βασιλεῦ.

Πῶς δὲ σὺς, Κρονίδη, τοῦ μᾶλλον ἀνδρῶν ἀγίστερος

Ἐν ζαυτῇ μοίρᾳ, τὸν τε δίκαιον ἔχειν;

Ἦν ἔτι σωφροσύνῃ θεῶν τε φθῆναι νοῦν, ἢν τε πρὸς ὕβρι

Ἀνθρώπων ἀδίκους ἐρημασί πειθομένων.

Malgré ces déclamations, le *Compere*, ainsi que nous, ne laissoit pas de boire de temps en temps quelque coup, parce que le *Révérèndissime Pere Jean* le vouloit ainsi. Mais comme la tristesse échauffe le sang, le vin fit bientôt son effet : nous nous trouvâmes tous ivres en moins de deux heures. Alors chacun de nous deploya son caractère. *Pere Jean* entonna d'une voix de tonnerre quelques chansons à boire (a), & son confrere

*Vi-*

(a) Quelques Lecteurs trouveront peut-être extraordinaire que le *Révérèndissime* fût disposé à chanter aux approches de la mort : il n'auront vraisemblablement pas lu l'histoire des grands hommes, morts en plaissant. Il ne sauront pas que l'empereur *Adrien*, étant sur le point de rendre l'ame, tint le propos suivant.

*Animula, vagula, blandula,  
Hospes comesque corporis,  
Quæ nunc abibis in loca?  
Pallidula, rigida, nudula,  
Neç (ut soles) dabis joca.*

„ Ma petite ame, petite folâtre, petite flateuse, hôte & compagne chérie de mon  
„ corps, que vas-tu devenir présentement,

154 *Le Compere Mathieu.*

*Vitulos* le seconda; le *Compere* redou-  
bla ses déclamations; *Diego* se mit à  
chan-

„ toute pâle, toute tremblante, toute nue?  
„ c'en est fait: tu ne folâtrera plus, ainsi que  
„ tu avois coutume de faire.”

J'ai mis la Traduction de ce Morceau en  
Prose: car je n'en ai trouvé aucune en Vers  
*François*, qui en valût la peine. *Prior* & *Po-  
pe* ont taché de le rendre en *Anglois*, mais il  
s'en faut beaucoup que leurs Vers approchent  
de l'Original, tant pour la brièveté, que pour la  
délicatesse, & le naturel qui y regnent. En tout  
cas voici ces Vers, & le Lecteur en jugera.

*Poor little, pretty, flutt'ring Thing!*  
*Must we no longer live together?*  
*And dost Thou prune thy trembling Wing,*  
*To take thy Fligt Thou know'st not whither?*  
*Thy humorous Vein, thy pleasing Folly*  
*Lies all neglected, all forgot:*  
*And pensivoe, wav'ring, melancholy,*  
*Thou dread'st, and hop'st, Thou know'st not*  
*what.*

P R I O R.

*Ab fleeting Spirit! wandring Fire*  
*That long has warm'd my tender Breast!*  
*Must Thou no more this Frame inspire?*  
*No more a pleasing chearful Guest?*  
*Whither, ab whiter art Thou flying!*

To

chanter le *Miserere*, & moi à pleurer (a).  
Le tintamare que nous fimes fut tel  
que

*To what dark undiscover'd Shore?  
Thou seem'st all trembling, shiv'ring, dying,  
And Wit and Humour are no more.*

POPE.

(a) Rien ne fait mieux connoître la variété de l'Esprit humain que cette scene singuliere. Un homme doit mourir, il chante; parmi ses amis, les uns tempestent, les uns prient, & les autres pleurent. Qu'elle est donc la vraie maniere d'envisager les choses? ou par combien de faces les choses peuvent elles être envisagées ici bas? par une seulement. La Vérité est une & simple, mais la variété, la diversité des opinions, sont infinies. Je ne saurois m'empêcher de rapporter à ce sujet un des plus beaux passages qu'on life dans *Philon*. Le Voici.

Ἐκεῖ δὲ ἡμᾶς εἰ παρακαλεῖ μὴ λίαν τοῖς ἀφανεῖσι προπιεθεῖν ἀ σκεδονάνα παῖσαντὴν οὐκ ἐκμένην ἀναπέχεται, κοινὸν Ἑλλήσιν ὁμῶς καὶ βαρβάρους ἐπάγοντα τὸν ἐκ τῆ κρείνειν ὄλισθον; τίνα ἔν ταύτῃ εἰσι; ἀγωγὰι δηπεθτεν αἰ ἐκ παιδων, καὶ ἔθνη πάτρια, καὶ παλαιοὶ νομοὶ, ὧν ἔν ἔδεν ὁμολογεῖται ταῦτον εἶναι παρὰ πᾶσιν, ἀλλὰ κατὰ χάρασ καὶ ἔθνη, καὶ πόλεις, πᾶλλον δὲ καὶ κατὰ κώμην καὶ οἰκίαν ἐκάστην, ἀνδρα μὲν ἔν καὶ γυναῖκα καὶ νήπιον παιδα, τοῖς ἄλλοις διακέκερται. τὰ γὰρ αἰσχροῖ παρ' ἡμῖν ἑτέροις καλα, καὶ τὰ πρίποντα, εἰπρεπῆ, καὶ τὰ δίκαια, ἀδिका.....  
ἐγώ

que le Geolier, croyant que nous nous battions, accourut avec la Garde pour met-

εγω δ' ε̄ τεθαύμακα εἰ συμπεφορημένῳ και μεγαῖς ὄχλῳ ἐθῶν και νόμων τῶν ὅπως ἔν εισεγμένῳ ἀκλεῖς δελῳ ἀπ' αὐτῶν ἐτι σπαργάνον μή παρακχεῖν, ὡς ἄ δεσποτῶν ἢ τυραννῶν, ἐκμαθῶν, κατακεκονδυλισμένῳ τὴν ψυχὴν, και μέγα και νεαικὴ φρονημα λαθεῖν μή δυνάμενῳ, πισεύει τοῖς ἀπαξ παραδοθεῖσι, και τὸν νῦν εἰσῆσας ἀγύμνασον, ἀδιερευῖτις και ἀνεξετάσῃς συναινέσει τε και ἀρήνσει χσῆται ἄλλ' εἰ και τῶν λεγομένων φιλοσόφων ἢ πληθὺς το ἐν τοῖς ἔσι σαφῆς και ἀψευδῆς ὀπιμορ φαῖσσα θηράν. και ἀσίφη και λόγος διακέρηται, και δογματα ἀσύμφωνα, πολλάκις δὲ και ἐναντία ε̄ περί ἐνός τίθενται τῆ τυχοντῳ, ἀλλὰ σχεδόν περί πάντων μικρῶν τε και μεγάλων, ἐν οἷς αἱ ζητήσεις συνίστανται. PHILO, de Temulentia, pag. 208. Edit. Genev.

„ Ce qui nous doit empêcher d'ajouter foi  
 „ à tant d'Opinions incertaines, répandues  
 „ presque par tout le Monde, & qui nous  
 „ prouve que les Grecs, pour être trop dé-  
 „ cisifs, tombent dans l'erreur aussi bien que  
 „ les Barbares; c'est que l'Education, les Cou-  
 „ tumes reçues, les Loix anciennes, varient  
 „ étrangement; en sorte qu'il n'y a pas une  
 „ seule de ces choses en quoi tout le monde  
 „ convenue: au contraire, dans chaque Pays,  
 „ dans chaque Nation, dans chaque Etat,  
 „ dans chaque Ville, dans chaque Village,  
 „ bien

mettre le holà. Mais lorsqu'il vit de quoi il s'agissoit, il se mit à rire & retourna d'où il étoit venu.

En-

„ bien plus dans chaque Maison même, il y  
„ a une grande diversité de sentiments; car  
„ les Hommes ont à cet égard d'autres idées  
„ que les Femmes, & les Enfants pensent au-  
„ trement que les Peres & les Meres. Ce  
„ que l'un juge déshonnête, l'autre le trouve  
„ honnête; & ce que l'un estime honnête,  
„ l'autre le croit déshonnête. L'un trouve  
„ telle ou telle chose juste; l'autre la tient  
„ injuste. Je ne suis point surpris que le Vul-  
„ gaire ignorant qui est ordinairement esclave  
„ des Loix & des coutumes de sa Patrie, de  
„ quelque maniere qu'elles ayent été éta-  
„ blies, qui dès le berceau, pour ainsi dire,  
„ est accoutumé de leur obéir comme à au-  
„ tant de maîtres & de tyrans, & dont l'es-  
„ prit étant de bonne heure abaissé par une  
„ force majeure, ne sauroit s'élever à aucune  
„ pensée noble & hardie, que ce Vulgaire,  
„ dis-je, s'en rapporte aveuglement aux tra-  
„ ditions de ses Ancêtres, en laissant son  
„ Esprit dans une parfaite inaction, affirme ou  
„ nie sans examen. Mais je ne saurois assez  
„ m'étonner, que les Philosophes, qui font  
„ profession de chercher l'évidence & la cer-  
„ titude, se divisent en plusieurs Sectes, dont  
„ chacune forme des décisions différentes, &  
„ quelquefois même opposées, sur toutes les  
„ choses grandes & petites.”



Enfin, lorsque le Soir approcha l'on nous avertit de nous retirer. Mais nous nous trouvâmes dans une situation à ne pouvoir nous tenir sur nos jambes. C'est pourquoi l'on fit venir une charette; & lorsque nous eumes fait nos *Adieux* à *sa Révérence*, l'on nous mit dessus tous les quatres, l'on nous remena au logis, où chacun s'endormit, & ne s'éveilla que plus de dix heures après.

Comme je fus le premier qui ouvrit les yeux, je faillis tomber à la renverse, lorsque je vis le Révérendissime *Pere Jean* entrer tout à coup dans la chambre. — L'Ami, me dit-il avec transport, je viens d'enfoncer la Prison, & je me sauve. Prens-garde d'éveiller ces animaux-là, de crainte du tintamare de l'*Espagnol*. Je vais prendre quelque argent, & je pars pour *Paris*. Si j'arrive à bon port, je serai logé à l'*Hôtel d'Enguien*, rue du *Champ fleuri*. Adieu. — En disant ces mots, il tira  
quel.

quelques Guinées de la bourse commune & disparut.

Je pris d'abord cette apparition pour une illusion occasionnée par le trouble où mes sens étoient encore. Cependant j'éveillai le *Compere*, *Vitulos* & *Diego*, auxquels je contai ce que je venois de voir, ou de croire voir. Le deux premiers se moquerent de moi : *Diego* soutint que l'on avoit sans doute avancé l'heure de l'Exécution, & que c'étoit l'ame de *Pere Jean* qui m'étoit venue dire adieu : tellement que je ne fus certain du fait, qu'environ quatre heures après, qu'il vint six Sergents visiter la maison, & nous demander si nous ne savions aucunes nouvelles de notre Camarade qui s'étoit évadé, ainsi que tous les autres Prisonniers qui avoient été à portée de passer par le trou qu'il avoit fait (a).

Lors-

(a) Quelque Lecteur un peu difficile me  
de.

Lorsque ces Sergents furent partis, je demandai au *Compere* que si son cher *Oncle* avoit le bonheur d'arriver en *France*, il croiroit encore que *tout fût mal*? — Pourquoi non? me répondit-il: n'as-tu pas entendu que ces Sergents ont dit que tous les Prisonniers qui avoient été à portée de passer par le trou que mon *Oncle* avoit fait, s'étoient échappés? il y a sans doute quelques *Assasins* parmi ces derniers, qui éviteront la peine due à leurs forfaits, & qui recommenceront leur ancien train de vie sur de nouveaux frais. — Avouez du moins, repliquai-je, que s'il y a du *Mal* dans le monde il y a aussi quelque *Bien*: car si cette aventure va mettre le crime à l'abri de sa punition, l'innocence va

se

demandera avec quel instrument *Pere Jean* a pu faire ce trou, &c, je répondrai que je n'en fais rien: & que ce Lecteur difficile devoit se contenter de savoir que *Pere Jean* s'évada, & rien de plus. Un Auteur n'auroit jamais fini s'il vouloit contenter tout le monde.

se trouver à celui de l'injustice. — Le *Compere* ne me répondit rien : il me tourna le dos pour écouter *Diego*, qui prêchoit sur la confiance que l'on doit avoir en Dieu dans les tribulations.

---

## C H A P I T R E . X I V .

### *Changement de Matieres.*

**E**N V I R O N six jours après nous reçûmes une Lettre, par laquelle nous apprîmes que *Pere Jean* étoit arrivé sain & sauf à *Calais*. Cette nouvelle nous causa une joie extrême. Nous pliâmes bagage dès l'instant-même, & nous nous mîmes en route pour *Paris*. L'attachement que j'avois pour mes Amis, le desir que j'avois de rejoindre le *Révérérend*, l'emporterent sur l'aversion que j'avois conçue contre les Pays où regne le *Catholicisme* (a) : peut-être que  
ce

(a) Voyez le Tom. II. pag. 299.  
*Tomc III.* L

ce que je venois de voir dans les Pays où regne le *Protestanisme* y contribua un peu aussi.

Lorsque nous fûmes arrivés à *Paris*, nous trouvâmes effectivement le *Révérérend* là où il nous avoit dit. Et notre joie en le revoyant ne fut pas moindre que celle de notre réunion à *Londres*.

Notre premier soin après cela fut de chercher un logement: nous en trouvâmes un dans la *Vieille Rue du Temple*, chez un Sculpteur, Ami du *Compere* dès notre premier séjour en cette Ville. Alors chacun de nous reprit son train de vie ordinaire: le *Compere Mathieu* se mit à écrire, *Pere Jean* à boire, *Vitulos* à se divertir, *Diego* à prier, & moi à méditer.

Lorsque le *Compere* eut fini son *Traité du Manichéisme*, il nous le lut. *Pere Jean* & *Vitulos* le trouverent fort bien écrit, & beaucoup moins dangereux qu'ils se l'étoient imaginé: pour moi je n'en jugeai point de même; je trouvai cet

Ou-

Ouvrage malin , pernicious , & capable de faire les plus fortes impressions sur l'esprit des Jeunes Gens. Il étoit rempli de fades plaisanteries , à la vérité , de pointes , d'hyperboles & de beaucoup de polissonneries ; mais c'étoit particulièrement par-là que je jugeois de l'effet qu'il pourroit faire. — Le cœur de la plupart de nos jeunes *François* est dépravé , disois je en moi-même , leur gout est bizarre ; or ce livre contient précisément ce qu'il faut pour être reçu avec tous les applaudissements imaginables ; & c'est à la faveur de l'espece d'enthousiasme où il va jeter ses Lecteurs idiots , que le venin qu'il contient fera l'effet le plus funeste. Si cet Ouvrage étoit un Traité en regle du *Manichéisme* , le *Compere* ne pourroit y dire que ce que l'on a dit avant lui sur ce point ; & les objections que l'on auroit à y opposer se trouveroient toutes faites : mais les meilleures repliques ne tiennent guere contre une plaisanterie favorablement reçue. Le tort se range ordinairement du

côté de celui qui a raison, tandis que le Plaifant à tous les droits du monde. Un fophifme, un raifonnement mal fondé, ne tiennent point vis-à-vis un Homme d'esprit; mais une plaifanterie le déconcerte. Auffi eft-ce à l'abri de cette derniere que les Incrédules du jour fe font retranchés: c'eft de là qu'ils lancent leurs traits empoifonnés contre les Dogmes les plus refpectables. Ayant vu quelques Grands Hommes qui, perfuadés que les raifonnements les plus folides ne peuvent rien contre l'Erreur & la Superftition, ont pris le parti de les tourner en ridicule, ils ont voulu faire de même; mais au lieu de s'en tenir à l'Erreur feul, ils ont attaqué la Vérité, & qui plus eft, la Source même de la Vérité.

— Je pris donc la liberté de dire au *Compere* mon fentiment fur fon Livre: mais le *Compere*, au lieu de me répondre, me rit au nez. Je lui demandai alors s'il auroit le front d'ofer préfenter

un tel Manuscrit à un Libraire? — Pourquoi non? me répondit-il : je ne trouve rien dans mon Ouvrage qui repugne à la Vérité; or je ne dois point rougir à le faire voir, ni à le publier. Quant même mon Livre seroit rempli d'erreurs & d'abominations, il n'en seroit que mieux reçu de Messieurs de la *Librairie*. La plupart de ces Gens-là se soucie fort peu qu'un Livre soit bon ou mauvais, lorsqu'elle voit son profit à l'imprimer. L'intérêt est la Religion des Libraires, & l'argent est leur Dieu. Les peines les plus severes, les menaces les plus terribles, ne peuvent les empêcher de sacrifier à son autel. Comme il importe fort peu aux Apothicaires que les Malades crevent, moyennant qu'ils se défassent de leurs drogues, il n'importe pas d'avantage aux Libraires d'empoisonner la Société entiere, pourvu qu'il vendent leurs Livres. Si tu écou-tois ces Animaux raisonner entr'eux lorsqu'ils ont fait l'acquisition de quelque Ouvrage pernicieux, tu leur entendrois di-



*re: voilà un excellent Livre: il va se vendre comme du pain. Mais prenons bien garde de nous laisser pincer en le vendant: cachons-le dans notre grenier: & quoique nous en ayons mille Exemplaires, disons toujours aux Gens qui en souhaitent que c'est le dernier, & faisons le bien payer.*

Il n'y a point de tours que ces Messieurs n'inventent pour tromper la Police, le Public, & pour se tromper les uns & les autres. S'ils ont à imprimer un Ouvrage dont ils craignent quelques suites facheuses, ils le feront sur du papier & avec des caracteres étrangers, & y mettront le premier nom de Ville & d'Imprimeur qui leur viendra dans la tête. S'ils envoient quelques Livres prohibés dans certains Pays, ils ont toujours le Suisse ou le Valet de chambre de quelque Grand Seigneur, qui reçoivent les Balots sous l'adresse de leur Maître, & les font passer chez celui pour qui ils sont destinés. S'ils proposent cinq cens Exemplaires d'un Ouvrage en souf-

crip-

cription , ils en tireront mille. S'ils font le Catalogue de quelque Vente , & qu'il y ait un Livre rare d'une telle date , ils y mettront celle d'une édition moins recherchée , pour désorienter les Etrangers qui pourroient en faire hausser le prix , & ils ont le Livre pour rien : si la tricherie est decouverte , la fausse date passe pour une faute d'impression : j'en ai vu qui rendoient en ce cas un Ouvrage imparfait , pour l'acheter à bon compte , & le recompléter ensuite. Si fix de ces Messieurs s'entendent dans une Vente , & qu'ils aient envie de six cens *numeros* qui soient les mêmes , ils ne hausseront point l'un sur l'autre ; ils acheteront ce nombre entr'eux , ils le partageront , & boiront encore par dessus le marché à la santé du Propriétaire qu'ils auront volé ; estimant qu'il vaut mieux faire un grand profit sur cent Exemplaires , qu'un petit profit sur six cens : ou bien , ils établiront une Société permanente , & feront enforte d'avoir à vil prix la plupart des Livres

d'une Vente, pour le revendre à profit commun dans une autre, comme font en *Hollande* le Libraire *Rarissime* & ses *Associés*. Ils ne sont point plus scrupuleux dans les commissions dont on les charge. Si quelqu'un d'entre leurs *Confreres*, soit étranger ou autre, imprime un Ouvrage, par exemple en 4 Volumes *in 8*, ils le contreferont en trois Volumes *in 12*, pour le donner à quelques sous de moins, & couper l'herbe à leur Camarade. Il est vrai que celui-ci leur rend bien la pareille dans une autre occasion. S'ils voyent de ne pas trouver leur compte dans une Contrefaction en moins de Volumes que l'Édition originale, ils en feront une, soit disant augmentée de quelques Notes, qui n'ont point le sens commun, ou d'une mauvaise Table, griffonnée par quelque chétif Auteur qu'ils ne manquent point d'avoir à leurs ordres: ou ils l'enrichiront de quelques mauvaises *figures* gravées par quelques Apprentifs de *Paris*, par quelque Graveur de *Hollande*, ou  
par

par tel autre Original du calibre de l'habile homme qui égratigne les Planches des Journaux *Anglois*. Enfin si je voulois faire une énumération de toutes les subtilités de ces Messieurs-là, il y auroit de quoi faire un Livre aussi gros que celui qui contient les Tours de *Maître Gonin*; & je ferois voir à toute la Terre que les Avocats & les Procureurs portent à tort le titre glorieux de *premiers Fripons de l'Univers*.

Mais tels que soient les Libraires, continua le *Compere*, je ne laisserai point de me servir de leur ministère pour publier mon Ouvrage, ainsi que Dieu, si l'on en croit la *Légende*, s'est servi quelquefois du ministère du Diable pour publier la Vérité.

— Je ne repliquai rien à mon cher *Compere*: car il étoit homme à continuer sa *Litanie* jusqu'au lendemain. Je me contentai de porter tel jugement que je trouvai à propos sur ce qu'il venoit de me dire, & de rendre justice au fond de mon ame aux Libraires honnêtes.

gens que j'avois connus dans le cours de mes voyages.

---

## CHAPITRE XV.

### *Evénement funeste.*

**T**ROIS mois après notre arrivée à Paris, le Livre de mon cher *Compere* parut. Les Idiots reçurent cet Ouvrage avec avidité, parce qu'il les faisoit rire: mais les Connoisseurs découvrirent bientôt le venin qu'il contenoit, & l'apprécierent à sa valeur: tellement que le bruit qu'il fit flatta infiniment l'amour propre de son Auteur: car il aimoit que ses Ouvrages fissent du bruit. Mais la joie du pauvre *Compere* fut troublée par une Maladie qui l'attaqua un soir à la sortie de table.

Le Révérendissime *Pere Jean*, en sa qualité de *Médecin*, ordonna d'abord quelques remèdes qui parurent faire un  
très-

très-bon effet. Mais le lendemain le Mal du *Compere* redoubla de façon, que son cher Oncle trouva à propos de faire venir deux autres *Médecins*, pour consulter ensemble sur la nature & l'état de cette Maladie. La consultation finie, ces Messieurs convinrent du traitement, & du régime que le Malade devoit observer, & *Pere Jean* se chargea de la cure.

Quelques soins que le *Révérendissime* se donnât, il ne put arrêter le progrès du Mal de mon cher *Compere*. En trois jours de temps il se trouva dans un tel état, que l'on désespéra de sa vie. *Vitulos* fut donc rechercher les mêmes *Médecins*: il se tint une nouvelle consultation, l'on y conclut qu'il falloit que le Malade partît, & *Pere Jean* se chargea de lui annoncer la nouvelle.

Lorsque ces *Messieurs* furent sortis, le *Révérend* s'approcha du lit de son Neveu, & lui dit tout uniment que quand *Hypocrates*, *Gallien* & *Boerhaave* revien-  
droient sur la Terre, ils ne pourroient  
lui

lui sauver la vie. — Tout ce que je te recommande, continua t-il, c'est de ne point faire ici le sot : il s'agit de mourir avec cette tranquillité d'ame, avec cette fermeté d'esprit, dont je t'ai donné l'exemple dans les Prisons de *Londres*, d'où je ne croyois sortir que pour aller faire un faut sur rien.

Tu t'es plaint toute ta vie du Mal qu'il y a dans le Monde : or ce Mal ne va être plus rien pour toi ; tu ne vas être plus rien toi-même. *Nec quisquam expergitus extat*, dit Lucrece, *frigida quem semel est vitæ pausa secuta* (a). Platon (b), Ciceron (c), Seneque (d) ont dit la même

(a) Celui-là qui est une fois endormi du sommeil de la Mort, ne se reveille jamais. *De la Nature des Choses, Liv. III.*

(b) Voyez ses Oeuvres, Edit. de Serranus.

(c) *Quid illi Mors attulit? nisi fortè ineptiis ac fabulis ducimur, existimemus illum apud inferos impiorum supplicia perferre, ac plures illic offendisse putes inimicos, quam hic reliquisse. Quot tandem illi eripuit mors, præter sensum doloris?* Orat. pag. 1277.

(d) Voyez le Tom. II. pag. 154.

Voi-

me chose ; je te le repete ; meurs donc  
d'une mort digne de toi.

Lors-

*Voilà, dit Henault d'après Senèque le Tra-*  
*gique, Troad. Act. II,*

Comme se perd en un moment  
Cette portion d'air, dans les corps enfermée,  
Que le plus actif élément  
Développe & pousse en fumée :  
Comme au souffle des aquilons  
On voit bientôt évanouie  
Une pesante nue, ou de grêle ou de pluie,  
Qui d'un déluge affreux menace les vallons,  
Ainsi s'épand cette ame vaine,  
Qui meut tout les ressorts de la machine humaine.  
Tout meurt en nous quand nous mourons :  
La mort ne laisse rien, & n'est rien elle-même,  
Du peu de tems que nous durons  
Ce n'est que le moment extrême.



Je me mets au dessus de cette erreur commune,  
On meurt, & sans ressource, & sans réserve au-  
cune.

S'il est après ma mort quelque reste de moi,  
Ce reste un peu plus tard, suivra la même loi,  
Fera place à son tour à de nouvelles choses,  
Et se replongera dans le sein de ses causes.

*Id. alibi passim.*

„ Mad, *Desboullieres*, qui étoit l'Amie & la Dif-  
ciple



Lorsque *Pere Jean* eut fini son compliment, il nous dit de donner à son Neveu tout ce qu'il desireroit, & s'en alla au Cabaret.

Le

„ciple de *Henault*, donne assez à connoître, par  
 „les Vers suivans, que sa façon de penser sur  
 „la Mort n'étoit point éloignée de celle de son  
 „Maître.”

Courrez Ruisseau, courez, fuyez, & reportez  
 Vos ondes dans le sein des mers dont vous sortez,  
 Tandis que pour remplir la dure destinée  
     Où nous sommes assujettis,  
 Nous irons reporter la vie infortunée,  
     Que le hazard nous a donnée,  
 Dans le sein du néant dont nous sommes sortis.

*Idil. II.*

„Il n'y a Poëte moderne, un peu distingué,  
 „qui ne se soit mêlé de rimer sur cette matie-  
 „re. Comme il seroit trop long de les citer  
 „tous, je me contenterai de rapporter un pas-  
 „sage de l'Epître que le *Philosophe de Sans Sou-*  
 „ci adresse au Maréchal *Keith*. Le voici.”

Ennemis irrités armez votre vengeance,  
 Le trépas me défend contre votre insolence.  
 Grand Dieu! votre courroux devient même im-  
     puissant,  
 Et votre foudre en vain frappe mon monument,  
 La mort met à vos coups un éternel obstacle.

Le *Révéréndissime* étant parti , je m'approchai du lit du *Compere* , & je le trouvai comme pétrifié par la nouvelle qu'il venoit d'apprendre. Il gisoit immobile ; la rougeur que la fièvre lui occasionnoit avoit fait place à une pâleur mortelle , ses yeux étoient fermés... il ne les ouvrit enfin , que pour jeter un regard vers le Ciel , en s'écriant :

Affreuse image du Trépas,  
Qu'un triste honneur m'avoit fardée !  
Suprenantes horreurs ! épouvantable idée,  
Qui tantôt ne m'ébranliez pas !  
Que l'on vous connoit mal quand on  
vous envisage  
Avec un peu d'éloignement,  
Qu'on vous méprise alors, qu'on vous  
brave aisément,  
Mais que la grandeur du courage  
Deviens d'un difficile usage  
Quand on touche au dernier moment !

Je fus fort surpris de voir le *Compere* dans cette situation d'esprit. Je m'attendois à le voir mourir avec cette fermeté

meté d'ame , qu'il avoit fait paroître toute sa vie, lorsqu'il parloit de son dernier moment : mais cette vaine Philosophie, dont il avoit fait tant de bruit, ne put seulement lui procurer le courage de faire quelque contenance, ni de dissimuler un instant (a).

Je

(a) *Hi sunt, qui trepidant, & ad omnia  
fulgura pallent,  
Cum tonat: exanimes primo quoque mur-  
mure cali.*

Juv. Sat. XIII.

— *Sed metus in vita pœnarum pro malefactis  
Est insignibus insignis, scelerisque lueta;  
Carcer, & horribilis de saxo jactu' deorsum;  
Verbera, Carnifices, Robur, Pix, Lamina,  
Teda;*

*Quæ tamen & si absunt, at Mens sibi conscia  
facti*

*Premetuens, adhibet stimulos, torretque fla-  
gellis:*

*Nec videt interea, qui terminus esse malorum  
Possit, nec quæ sit pœnarum denique finis.*

*Atque eadem metuit magis hæc ne in morte  
graveſcant.*

*Hinc Acherusia fit — vita. —*

LUCRET. Lib. III.

— Sua

Je crus d'abord que la frayeur de mon cher *Compere* venoit de l'idée horrible que la plupart des Hommes se forme de la mort ; mais je m'apperçus bientôt que cette frayeur avoit une toute autre cause. Des remords cruels le dévorient... Helas ! ils l'avoient dévoré toute sa vie ! l'humeur atrabilaire & insupportable où il se trouvoit quelquefois étoit sans doute l'effet du trouble de son ame. Les différents Systêmes qu'il forgeoit à tous moments, & qu'il soutenoit l'un après l'autre avec tant d'opiniâtreté , étoient comme des Forts où il se croyoit mettre à l'abri des reproches de sa conscience. Son esprit l'avoit égaré, & l'amour propre l'empêchoit de se redresser : il fuyoit de précipice en précipice , & par-

tout

— *Sua quemque premit terroris imago.*  
*Heu quantum pœnæ misero mens conscia donat,*  
*Quæd Styga, quæd manes, infestaque tartara*  
*somnis*  
*Videt ! — infera monstra flagellant.*

LUCAN, Lib. VII.

M

Tome III.



tout les remords portés sur les aîles de la Vérité venoient l'affaillir. . . .

Je ne saurois exprimer combien l'état de mon pauvre *Compere* me toucha. Je faisis le premier instant favorable pour le consoler. — Si votre vie, lui dis-je, fut un tissu d'égarements criminels, les frayeurs qui vous agitent en ce moment sont extravagantes. Vous passez d'une extrémité à l'autre. S'il vous reste assez d'esprit pour reconnoître vos fautes, il doit vous rester assez de raison pour savoir que Celui que vous avez accusé d'impuissance, & peut-être d'injustice, est toujours votre Pere. Si votre ame est encore susceptible de quelque affection, ce ne doit point être de cette frayeur désespérante que vous témoignez, ce doit être d'un repentir sincere de vos péchés. Le désespoir d'un pécheur fait injure à la Divinité, & l'irrite; un retour véritable, une tendre confiance, une soumission entiere l'appaissent. Si Dieu est bon, il est miséricordieux: mais pour que nous sentions  
les

les effets de sa miséricorde , nous devons faire tout ce qui dépend de nous pour nous en rendre digne : si nous retournons à Dieu , il revient à nous : il ne nous demande rien au delà de nos forces , & des moyens de reconciliation qui nous sont donnés : mais il veut absolument l'emploi de ces forces & de ces moyens ; sa bonté fait le reste . . . — Ah ! mon cher *Jérôme* ! s'écria le *Compere* , ces remords effroyables dont je suis bourrelé sont les avant-coureurs des supplices horribles qui me sont destinés . . . . . — Il ne put continuer : les sanglots & les larmes lui couperent la parole : & il ne recouvra de calme que pour entrer dans une espece de létargie , qui dura plus de quatre heures.

Je ne pus m'empêcher de faire ici les réflexions les plus affligeantes sur la nature de l'Esprit humain. — Il faut , dis-je en moi même , que l'orgueil , la vanité , la présomption , aient un empire bien absolu sur l'Homme , pour que mal-

gré les égarements criminels & funestes où il fait qu'il se plonge, il puisse tenir toute sa vie contre le cri de la conscience & la voix de la Religion. Il n'est point étonnant qu'un Homme plongé dans la débauche & la crapule, tel que le Redoutable *Pere Jean*, puisse parvenir à un tel point d'endurcissement que son ame féroce, autant que courageuse, devienne insensible à la crainte & aux remords; mais qu'un Homme éclairé, qui voit, qui connoit ses erreurs, auquel la conscience reproche sans cesse ses fautes, qu'un tel Homme, dis-je, puisse tenir sa vie entiere contre des motifs si puissants, c'est ce que je ne puis comprendre. Le trouble & l'effroi furent de tout temps le partage des Superstitieux, & leur bourreau (a): hélas! ils ne  
fe-

(a) Il n'y a point de peur qui trouble l'Homme comme celle que la Superstition lui inspire: car celui-là ne craint point la Mer qui ne navige point; ni les Combats, qui ne suit point les Armées; ni les Voleurs de grands chemins, qui ne font point de sa Maison; ni la Calomnie, qui n'a rien; ni l'Envie, qui me-  
ne

feroient point le supplice d'un Philosophe à sa mort, s'il avoit écouté le premier  
re-

ne une vie privée, ni les Tremblemens de Terre, qui demeure dans les *Gaules*; ni la foudre, qui habite l'*Ethiopie*; mais, Celui qui craint les Dieux, craint toutes choses. La Terre & la Mer, l'Air & le Ciel, les Ténébres & la Lumière, le Bruit & le Silence, il craint même jusqu'à un Songe: En un mot le Sommeil fait oublier à l'Esclave la sévérité de son Maître, & au Malheureux la pesanteur des fers dont il est garroté; l'inflammation d'une plaie, la malignité d'un ulcere, les douleurs les plus aigues donnent quelque relache pendant la nuit à ceux qui en sont tourmentés; mais la Superstition ne fait point de Treve, pas même avec le Sommeil: elle ne permet pas à une Ame de respirer un seul moment, ni de se rassurer, en rejetant, du moins pour quelque instant, ces effrayantes idées qu'elle a de la Divinité. . . . . Mais le pis est que les Superstitieux n'ont pas même l'esprit, lorsqu'ils sont éveillés, de se rire de tout cela, & de concevoir qu'il n'y a rien de réel dans ces Fantômes qui les épouvantent. Enfin quoiqu'ils soient sortis de leurs Songes, ils s'entretiennent encore de leur illusion, & redoutent un ombre chimérique qui ne leur peut faire aucun mal. . . . . Mais ce qui passe toute imagination, c'est que la Mort même, qui vient mettre fin à la vie de l'Homme, non seulement n'engloutit pas la Superstition, au contraire on diroit qu'elle la fortifie, & l'ima-



remord qu'il sentit dans le cours de sa vie. Mais quelle extravagance ! quel aveuglement ! de mépriser par orgueil, ou plutôt, de fuir comme un tourment ce qui n'est qu'un motif destiné à nous ramener à la résipiscence, dans la voie de la Vérité & de la Vertu. *Les remords*, dit un Savant Homme, *sont les Huissiers de la Divinité. Ils nous avertissent de nos égarements : ils nous citent sans cesse devant le Tribunal de Celui que nous avons offensé : nous fuyons ; nous croyons.*

gination passant les limites du Tombeau, porte les craintes jusqu'au delà de la vie, où elle trouve des peines éternelles ; & cessant alors de penser aux maux passés, elle s'en représente qui les suivront pour ne finir jamais : Les portes, de je ne sais quel Enfer, s'ouvrent pour laisser voir à l'Âme superstitieuse, des Rivieres de feu, & les noirs Torrens du Styx : Là elle aperçoit d'épaisses Ténèbres remplies de Spectres hideux, de Figures affreuses à voir, qui poussent des cris & des gémissemens effroyables. Là se présentent à son imagination des Juges, des Tourmens, des Bourreaux, enfin des Abîmes & des Cavernes pleines de miseres, & de douleurs. PLUTARQUE, *Traité de la Superstition*, page 1. 2. 3.

*croyons que c'est pour y être jugés & condamnés . . . . .* *belas ! ce n'est que pour y reconnoître notre tort ; que pour éprouver les effets de la miséricorde de notre Pere Commun , & nous faire rentrer dans le sentier où il veut que nous marchions.*

J'allois pousser mes réflexions plus loin , mais les lamentations que l'*Espagnol* faisoit sur la mort prochaine de son Maître , & qui augmentoient de moment à autre , m'en empêcherent. Tantôt il crioit , il gémissoit , ou beugloit comme un Taureau : tantôt il parloit à Dieu , à la Vierge , à tous les Saints , & puis au *Compere* , qui ne l'entendoit pas. — Vous allez mourir , se mit il à dire à ce dernier , & je ne vous verrai plus ! Vous allez mourir , sans Confession , sans Absolution , sans Viatique , & sans Extrême - onction ; car vous ne parlez plus , vous ne voyez plus , vous n'entendez plus ; & quand même vous parleriez , que vous verriez , & que vous entendriez encore , voici mon Camarade *Jérôme* , qui tout dévot qu'il est , ne veut point

que je cherche le moindre Prêtre pour vous consoler dans ce dernier moment , pour vous absoudre de vos fautes , & vous ouvrir la porte du Paradis. D'ailleurs nous n'avons ici ni Cierge bénit , ni Eau benite , ni Reliques , qui puissent tenir l'Ennemi de votre Ame éloigné de ces lieux. J'avois autrefois un morceau de la Tunique de *S François* , je l'ai perdu ; j'avois un *Agnus Dei* , on me l'a volé ; j'avois un Rameau de la Pâque-Fleurie , le *Rédoutable* l'a brûlé ! . . . .  
 Bienheureux *S. Anacréon* (a) ! qui avez succédé à *S. Lin* dans le Siege de *Rome* ! je ne suis qu'un misérable pécheur , qu'un chétif *Espagnol* . . . qu'un pauvre Gentilhomme , né du commerce illégitime du Sous - Gardien des *Cordeliers* de *Bilbao* avec la Sacristine des *Carmélites* de la même Ville , je n'ose par fois élever ma voix indigne jusqu'au Ciel , priez s'il vous plaît le glorieux *S. Michel* Archange , & toujours *Vierge* , de descendre ici  
 bas

(a) Il veut dire *S. Anaclet*.

bas avec sa rondache, sa pertuisane & son corselet, de se placer à côté du lit de mon doux Maître, de le garder des embuches de *Satan* à son heure dernière, & de conduire son Ame saine & saine en Paradis, lorsqu'elle quittera son Corps. Sans quoi, c'est fait de lui. La Philosophie est quelque chose d'admirable tandis que l'on vit, mais elle ne sert de rien à la mort. Il faut des secours d'un autre genre à mon cher Maître ; ceux des Hommes lui manquent, il ne peut en recevoir que d'En-Haut.... Peut-être, hélas ! n'aura-t-il point le temps de se repentir de ses fautes ! mais je m'en repens pour lui....

Mais que vois je ? mon doux Maître va passer.... Bienheureuse Vierge Marie ! quelles grimaces il fait : voyez donc comme il roule les yeux..... ah mon cher Maître ! dites votre *In Manus* : c'est fait de vous.... c'est fait de vous ! c'est fait de vous !.... mais il ne peut plus parler.... Mon cher *Vitulos*, dites-le pour lui, ou donnez lui du moins une

cuillerée de bouillon. Ayons de la charité pour nos semblables, si nous voulons qu'on en ait pour nous.... C'est la faute de ce maudit *Jérôme*, si mon Maître meurt. Mon Maître avoit une santé de fer : il auroit vecu autant qu'un Patriarche : mais depuis quelque temps il le contredit en tout. Il l'accuse de je ne fais de quel *Manichéisme*, comme s'il y avoit du *Manichéisme* à croire que si Dieu fait pour quatre sous de bien, le Diable en fait pour six. Dieu voudroit sauver tous les Hommes, hélas ! mais *Satan* lui en escamote au moins quatre - vingt - dix - neuf sur cent. Le vilain Animal a plus de pouvoir qu'on ne pense ; il en a tant, qu'il a été la cause de la mort de son Maître même.

Mais mon doux Maître n'est point encore trépassé. Il ouvre les yeux.... il me regarde.... Ah ! Philosophe incomparable ! si tu reviens de cette maladie, je promets à *S. Roch* un Cierge quinze fois plus gros que celui que je don-

donnai à *S. Dominique*, lorsqu'il nous tira de la misere par le canal du Marquis de *Barjolac* (a), qui vient d'être tué d'un coup de fusil dans la rue *Fromenteau*, ainsi que je l'ai appris du portier des *Quinze-vingts* . . . . .  
— *Diego* alloit continuer; mais la présence du Révérendissime *Pere Jean de Domfront*, qui rentra en ce moment, le fit taire.

Lorsque le *Révérend* se fut apperçu que le *Compere* respiroit encore; il lui dit: — Ma foi je croyois mon Neveu déjà dans les espaces imaginaires. Si j'avois su cela je ne serois point rentré sitôt. Je n'aime point à troubler les Gens qui n'ont plus rien à faire en ce monde qu'à mourir. Aussi long-temps qu'il y a quelque espoir de guérison chez un Malade, je suis Homme à me mettre en quatre pour le secourir: passé cela, je le laisse: une Femmelette suffit près

(a) Voyez le Tom. I. pages 51 & 52.

près de lui , pour lui rafraîchir la langue & le gosier avec quelque syrop propre à cela. Ces cris, ces pleurs, ces remontrances que l'on fait à un Mourant l'étourdissent; cette foule de spectateurs l'étouffent, & l'éblouissent. Un Homme qui meurt à assez de besogne en lui même sans l'accabler de fadaïses, de fornettes, & d'un vain attirail. S'il meurt volontiers, s'il est détaché de tout ce qu'il laisse en ce monde, il est insensé de lui en rappeler le souvenir par des pleurs inutiles. S'il regrette la vie, sa famille, ses parents, ses amis, les cris & les gémissements de ceux qui lui sont chers feront qu'il les regrettera encore davantage. Toutes ces prédications, ces propos, ces regrets, exhortations, sont aussi hors de saison. Un homme qui a vécu un certain nombre d'années doit savoir mourir un quart d'heure, comme disoit *Montmorency* au *Cordelier* qui le prêchoit (a), & la fou-

(a) *Anne de Montmorency*, Pair, Maréchal

foule de Spectateurs ne peut, comme je l'ai dît, que rendre l'agonie d'un Mourant plus douloureuse. Il y a de l'inhumanité à faire souffrir un Homme, pour se procurer la singuliere satisfaction de le voir expirer: qui en a vu un, en a vu mille: vouloir en voir davantage est une curiosité barbare, qui ressemble à celle de ceux qui ne peuvent être assez près de l'échaffaut, toutes les fois qu'on roue quelque Malheureux.

chal & Connétable de France, l'un des plus grands Capitaines du XIV siecle. Il s'étoit trouvé à huit Batailles, dans quatre desquelles il avoit eu le souverain commandement. Ayant été blessé à mort à la Bataille de *S. Denis*, un Cordelier se mit en devoir de l'exhorter, mais ce Grand Homme lui dit d'un ton ferme & assuré: *pense-tu, mon ami, qu'un Homme qui a vécu près de 80 ans avec honneur, n'ait point appris à mourir un quart d'heure?*



---

## C H A P I T R E X V I .

### *Suite de la Maladie du Compere.*

**P**ERE JEAN parloit encore lorsque le *Compere* sortit de sa létargie. Comme cet état l'avoit fatigué extraordinairement, on lui donna à boire ; & le *Révérénd* jugea à propos de ne lui dire mot. Mais le *Compere* rompit lui-même ce silence : il demanda à son Oncle s'il ne croyoit pas qu'il pût en échapper ? Celui-ci lui répondit que non : & qu'il devoit s'attendre à partir de ce monde avant vingt - quatre heures.

— Est - il possible ! s'écria le *Compere*, que personne ne puisse me sauver la vie , ou du moins me la prolonger de quelques jours. Ah mon cher Oncle ! que vais - je devenir ! je suis un homme perdu. Je fors d'un assoupissement funeste , pendant lequel mon Esprit s'est représenté des choses horribles. J'ai vu l'Enfer

fer ouvert, & les supplices effroyables que l'on y fait souffrir à ceux qui, comme moi, n'ont suivis dans leur vie que ce que la perversité de leur Ame leur inspiroit. Qu'il va m'en couter! pour la vaine satisfaction que j'ai eue de me singulariser par mes Opinions criminelles. Je vous ai trompé, mes Amis, & je me suis trompé moi-même! — Mon cher Maître, dit l'*Espagnol*, s'il étoit permis à votre serviteur *Diego de la Plata* de vous donner quelque petit conseil, je vous dirois que ces lamentations que vous faites sont excellentes, mais qu'il conviendrait plutôt que vous employassiez cet intervalle de connoissance que le Ciel vous envoie pour examiner votre conscience & vous confesser ensuite. Je connois le *R. P. Anselme, Récollet*, qui a assisté *Louis Dominique Cartouche* à la mort, il a reçu de *Rome* le pouvoir d'absoudre tous les Cas réservés, je vais le chercher. — Hélas! mon cher *Diego*, dit le *Compere*, crois-tu qu'il y ait encore de pardon pour moi? — oui dà, mon  
doux

doux Maître, reprit l'*Espagnol*, il y en a bien eu pour *S. Longin* qui avoit percé le côté de Notre Seigneur. — Va donc, dit le *Compere*, cours, & reviens au plus vite avec cet Homme de Dieu... — Ventre-bleu! s'écria *Pere Jean*, si quelque *Frocard* a l'audace d'entrer ici, je l'étripe, & je le pends à la cheminée comme une andouille. — Tout beau, mon cher Confrere, dit *Vitulos*, si vous aimez votre Neveu, laissez-lui la satisfaction de mourir comme il veut. Les Mourants sont comme les Enfants: ils ont des fantaisies; il faut s'y prêter. Un Prêtre, ou un Moine, est une poupée qui les amuse & les endort: que ce soit un de ces gens-là ou un autre qui assiste le *Compere* dans ce moment, peu importe, moyennant qu'il se tranquillise, & qu'il avale la pilule sans faire la grimace. — Je ne suis point de ce sentiment-là, dis-je à mon tour, ce moment est trop précieux pour abandonner un Homme à lui-même, ou entre les mains de quelque Bêat, qui est plus capable

pable de lui faire tourner la tête que de lui procurer des secours solides & nécessaires. Il ne s'agit point ici de remplir de fadaïses & de puérités la Cerveille d'un Malade, il s'agit de lui donner une idée sublime & majestueuse de l'Auteur de la Nature, une idée nette & distincte de la Religion, & d'affermir sa foi sur tous les Dogmes qu'elle prescrit ; il s'agit ensuite de lui rappeler ses fautes, de lui inculquer un repentir sincere, un ferme propos de s'amender, s'il retourne en santé, ainsi qu'une confiance solide en la miséricorde de Celui qu'il a offensé. Je me charge de m'acquitter autant qu'il me sera possible de toutes ces choses envers le *Compere*, & je le prie de m'écouter..... — J'allois continuer, mais le *Compere* me témoigna que je lui ferois plaisir de me taire ; & pria derechef l'*Espagnol* d'aller lui chercher un Confesseur.

*Pere Jean* voyant cela, dit à son Neveu  
Tome III. N veu

veu de mourir de la façon qu'il l'entendrait, & sortit.

---

## CHAPITRE XVII.

*Suite de cet Evénement..*

**D**IEGO partit donc, ainsi qu'il en avoit été requis, & ne tarda guere a amener son Pere *Anselme*.

Lorsque ce Religieux fut entré, il nous fit tous sortir de la chambre, & se mit en devoir de confesser le *Compere*. Comme il n'y avoit qu'une cloison entre cette chambre & le Cabinet où nous nous étions retirés, & qu'ils parloient assez haut l'un & l'autre, nous entendîmes tout ce qu'ils dirent. Le *Compere* baigné de larmes se confessa d'abord de tout ce que le *Récollet* voulut. Alors celui-ci lui fit une remontrance pathétique, qu'il accompagna de peintures si ridicules de l'Enfer, d'un tableau si dé-

dégoutant du Paradis, que je faillis plusieurs fois d'aller prendre le Moine par le collet, & de le jeter en bas de l'Escalier.

Enfin le *Récollet* finit par dire au Malade qu'il n'y avoit point de pardon pour lui, s'il ne donnoit un tiers de son Bien aux Pauvres, un tiers aux Ames du *Purgatoire*, & le reste à l'Eglise. Ce que le *Compere* promit de faire. Mais comme l'effet valoit mieux que la promesse, le Religieux insista, & le Malade nous fit appeller pour lui remettre sa part de la bourse commune : mais on lui répondit que *Pere Jean* avoit la clef de la cassette. En attendant qu'il fût de retour, le *Pere Anselme* ordonna encore au *Compere* de jeûner au pain & à l'eau pendant six ans, s'il revenoit de sa maladie, & d'entrer au bout de ce temps-là dans le Tiers Ordre de *S. François*. Le *Compere* promit non seulement toutes ces choses, mais il demanda en outre s'il ne feroit point plus sûr pour lui, de mourir dans l'Habit de

cet Ordre. Le *Récollet* répondit qu'oui ; mais comme il ne lui étoit point possible de lui fournir cet Habit dans le moment , il ajouta que son Capuchon suffiroit. En conséquence de quoi il encapuchonna le *Compere* , & lui ceignit le Cordon Séraphique autour des reins. Le *Compere* ainsi accoutré commença à envisager la mort avec courage & résignation. — Mes chers Amis , nous dit-il , je sens en ce moment une satisfaction que je n'avois point encore éprouvée. Joignez vos prieres aux miennes , pour demander à Dieu que les Marques Vénérables dont je suis revêtu soient les instruments de mon triomphe sur *Satan* , & les preuves les plus complètes de mon humilité.

Comme *Diego* étoit parti aussitôt qu'il eut introduit le *Récollet* , il rentra en ce moment avec un *Carme* qu'il avoit été chercher : & un *Jacobin* , qu'il avoit vraisemblablement été prier de venir aussi , arriva presque en même temps.

Lors-

Lorsque ces nouveaux venus virent le *Récollet*, & qu'ils se virent l'un & l'autre, ils demanderent à l'*Espagnol* s'il se moquoit d'eux? mais le *Récollet* leur demanda à son tour si ce n'étoit pas plutôt de lui qu'ils se moquoient? de sorte que de propos à autre les trois Moines s'échauffèrent, & se mirent à faire un carillon si épouvantable que la maison en trembla. Bref ils alloient en venir aux mains lorsque *Pere Jean* entra.

Le *Révérénd* ne fut d'abord s'il rêvoit, ou s'il veilloit. La vue de ces trois Moines en dispute, celle du *Compere* en Capuchon, le firent reculer d'étonnement. Mais ayant repris ses esprits, il saisit un manche à balai, il tomba sur cette *Monacaille*, & les alloit assommer tous, si *Vitulos* & moi n'y eussions mis le holà. Les trois Religieux prirent d'abord le *Révérénd* pour le Diable. Le *Carme* effrayé se sauva sous le lit; le *Jacobin* se mit à crier *miséricorde!* & le *Récollet* se mit à l'exorciser. D'un



autre côté, *Diego* étoit tombé évanoui, le *Compere* se démenoit sur son lit, un Chien que nous avions aboyoit à tout rompre, & le Chat épouvanté étoit grimpé aux vitres, où il pouffoit des miaulemens effroyables.

Lorsque la colere de *Pere Jean* fut un peu apaisée, il fit sortir le *Carme* de son réduit, & il ordonna aux trois Moines de s'embrasser. — Orça, *Cafards* de par tous les Diables, dit-il, qui faites le métier de reconcilier les pécheurs avec Dieu, reconciliez-vous toute à l'heure les uns avec les autres, ou je vous arrache la fressure. — Helas! Monsieur, dit le *Jacobin*, savez-vous pas que nous ne nous reconcilions jamais avec personne? ces Bons Peres ont la gloire de leur Ordre à soutenir, moi, j'ai celle du mien, & tous les trois, celle de la Prétrisse. *Défressurez-nous*, si vous le voulez, vous ne nous ferez faire aucune bassesse. — Sors donc d'ici, Race de Vipere, reprit *Pere Jean*, & va vider ton différent dans la rue avec ces deux  
Co-

Coquins-là. — Et mon Capuchon, dit le *Récollet*.... — fors d'ici au plutôt, ou je t'anéantis. — En même temps le *Révérénd* sauta à son sabre qui étoit pendu contre la muraille, & les trois Moines faillirent à se casser le cou en dégringolant l'Escalier.

Lorsque cette Monacaille fut disparue, je dis à *Pere Jean*: — Votre *Révérence* vient de faire encore un bel exploit. Voici bien une autre affaire que votre querelle de *Londres*. Là vous n'aviez affaire qu'à un *Lord*; ici ce sera au Corps entier des Ecclésiastiques. — Eh que me peut-il arriver de pis qu'à *Londres*? répondit le *Révérénd*, le *Lord* y a voulu me faire assassiner, & la Justice me faire pendre. Je suis si accoutumé à vivre parmi les dangers, que je n'en crains plus aucun. — Vous auriez dû au moins avoir quelque égard pour l'Etat de votre Neveu. — Et cette Race infernale en avoit elle-même des égards pour mon Neveu? si je n'étois venu

mettre ces scélérats à la raison, le charivari qu'ils faisoient auroit duré jusqu'au soir. Au reste, peu importe que la mort de mon Neveu soit avancée ou reculée de quelques moments, puisqu'il faut qu'il parte.....

Orça, notre Ami, continua le *Révéré-*  
*rend* en s'adressant au *Compere*, te voilà pas mal accoûtré avec ton Capuchon. Je me suis toujours bien douté que tu ferois quelque folie à l'heure de la mort: mais je ne croyois pas que ç'auroit été celle de mourir encapuchonné. Tu t'es fait gloire toute ta vie d'être le martyr de la plus sublime Philosophie, & tu finis par être celui de la plus vile Superstition: fin vraiment glorieuse, & digne de Ceux qui, comme toi, n'ont jamais raisonné qu'au hazard & sans principe; mais plutôt par envie de faire du bruit, que par celle d'instruire les Hommes. Va, je te renie pour mon Neveu, & je ne veux plus te voir. Il y a des sottises qui sont dignes de pitié, mais les tiennes sont dignes de mépris. Adieu.

— En,

— En finissant ces mots le *Révérénd* prit son havrefac, & fut se loger à deux ou trois maisons au dessus de celle où nous étions; & quelques instances que *Vitulos* & moi lui fimes, nous ne pûmes le retenir.

---

## C H A P I T R E XVIII.

### *Mort du Compere Mathieu.*

**L**E *Compere* ne prêta guere d'attention ni à ce que son cher Oncle lui dit, ni à son départ. La scene qui venoit de se passer lui avoit causé une émotion si considérable, qu'il avoit perdu les trois quarts du bon sens qui lui restoit. Enfin il rentra dans une seconde létargie, que nous crûmes être la dernière. Mais au bout de deux heures il reprit ses sens, & redemanda son *Récollet*. On lui dit qu'il reviendrait plus tard. Mais comme cela ne le conten-

toit pas, je pris le parti d'aller prier notre Hôte le Sculpteur de chercher quelque Ecclésiastique.

Le Sculpteur revint un moment après avec un Prêtre Séculier. Celui-ci étoit un vénérable Vieillard qui faisoit tout uniment son métier, qui n'avoit peut-être point parlé deux fois en sa vie de la *Constitution*, & qui n'avoit jamais lu les *Nouvelles Ecclésiastiques*. Il aborda le *Compere* d'un air ouvert & affable : & après quelques propos, il le pria de permettre qu'on lui ôtât son Capuchon, parce que cela le devoit gêner. Ce que le *Compere* permit.

Lorsque ce Prêtre eut appris que le Malade s'étoit confessé, il lui dit :— Mon cher Enfant, il me paroît que vous êtes dans un âge à avoir éprouvé de combien de miseres cette vie est remplie, & à savoir que la mort d'un vrai Chrétien est la fin de ces miseres. Envisagez donc votre dernier moment comme un port assuré, où vous ferez à l'abri de toutes les tempêtes. Mettez votre  
con-

confiance en la miséricorde du Pere commun de tous les Hommes. Si vous avez négligé de marcher dans les voies de la justice, repentez-vous de tout votre cœur, & demandez lui pardon de vos égarements. Si vous n'avez pas eu toute la foi que notre Religion auguste l'exige, ayez maintenant cette foi ferme & sincere, & croyez tout ce qu'elle prescrit. Les disputes & les dérèglements qui deshonnorent le Sanctuaire, l'exemple des Esprits Forts du siecle, la corruption de notre nature, vous auront peut-être fait secouer le joug de la Religion de vos Peres, ils vous auront conduit à cette espece d'Incrédulité qui est malheureusement si commune aujourd'hui; rentrez donc dans cette Religion, croyez que Dieu a envoyé son divin Fils sur la Terre pour éclairer les Hommes, & pour les tirer de l'esclavage où la chute de leur premier Pere les avoit plongés: croyez que ce Fils de Dieu est Dieu lui même: croyez, en un mot, tous les Dogmes & les  
Myf.

Myfteres que l'Evangile contient , & que l'on vous à vraisemblablement enseignés dans votre jeunesse. Ces Myfteres augustes, quelques impénétrables qu'ils soient, n'en font pas moins dignes de notre foi & de notre vénération. Si vous jettez les yeux sur l'Histoire de l'Eglise , vous verrez qu'on ne les a jamais attaqués sans motif d'intérêt , de vengeance , ou d'ambition. Si les mêmes passions ont regné quelquefois chez Ceux qui étoient faits pour être les défenseurs de la pureté de la Religion , il y a de l'extravagance à s'en prendre à elle. Nous ne devons point juger de l'Evangile par les Hommes qui le prêchent sans le pratiquer, nous devons juger de l'Evangile par l'Evangile même , & par les discours de ceux qui en le prêchant, se conforment en ce qu'il prescrit.

Je n'entrerai point ici dans des discussions trop étendues, continua l'Ecclésiastique, les circonstances ne me le permettent pas. Je n'occuperai point non plus

plus vos derniers moments de cent propos inutiles, qui ne servent qu'à jeter un Malade dans le trouble & l'effroi, ou dans une superstition odieuse & criminelle; il me suffit de savoir si vous avez un repentir sincere de vos fautes, une ferme confiance en Dieu & aux mérites de J. C.

Le *Compere* ayant répondu qu'*oui*. Le Prêtre continua ses exhortations, & dit des choses si touchantes, que le Malade, *Vitulos* & moi, fondîmes en larmes. Enfin le bon Vieillard se dispoisoit à chercher le *Viatique*, lorsque le *Compere* entra tout à coup en agonie, & expira. Quelques heures plutôt il seroit mort comme un Sot, & il mourut comme un Saint.

Le Lecteur me dispensera de lui exprimer la douleur où cette mort me plongea: il doit en juger par l'attachement tendre & sincere que j'avois pour mon cher *Compere*.

Le fureur qu'il avoit de philosopher  
l'a-



l'avoit conduit d'erreurs en erreurs, & lui avoit attiré, ainsi qu'à moi, bien des peines & des traverses: ce qui l'avoit rendu farouche sur la fin de sa vie. D'ailleurs il avoit le cœur bon, il étoit humain & compatissant. Ces vertus seules feroient son éloge. S'il fit des folies, ce ne fut point plus par envie d'en faire, que par haine pour celle des Autres.

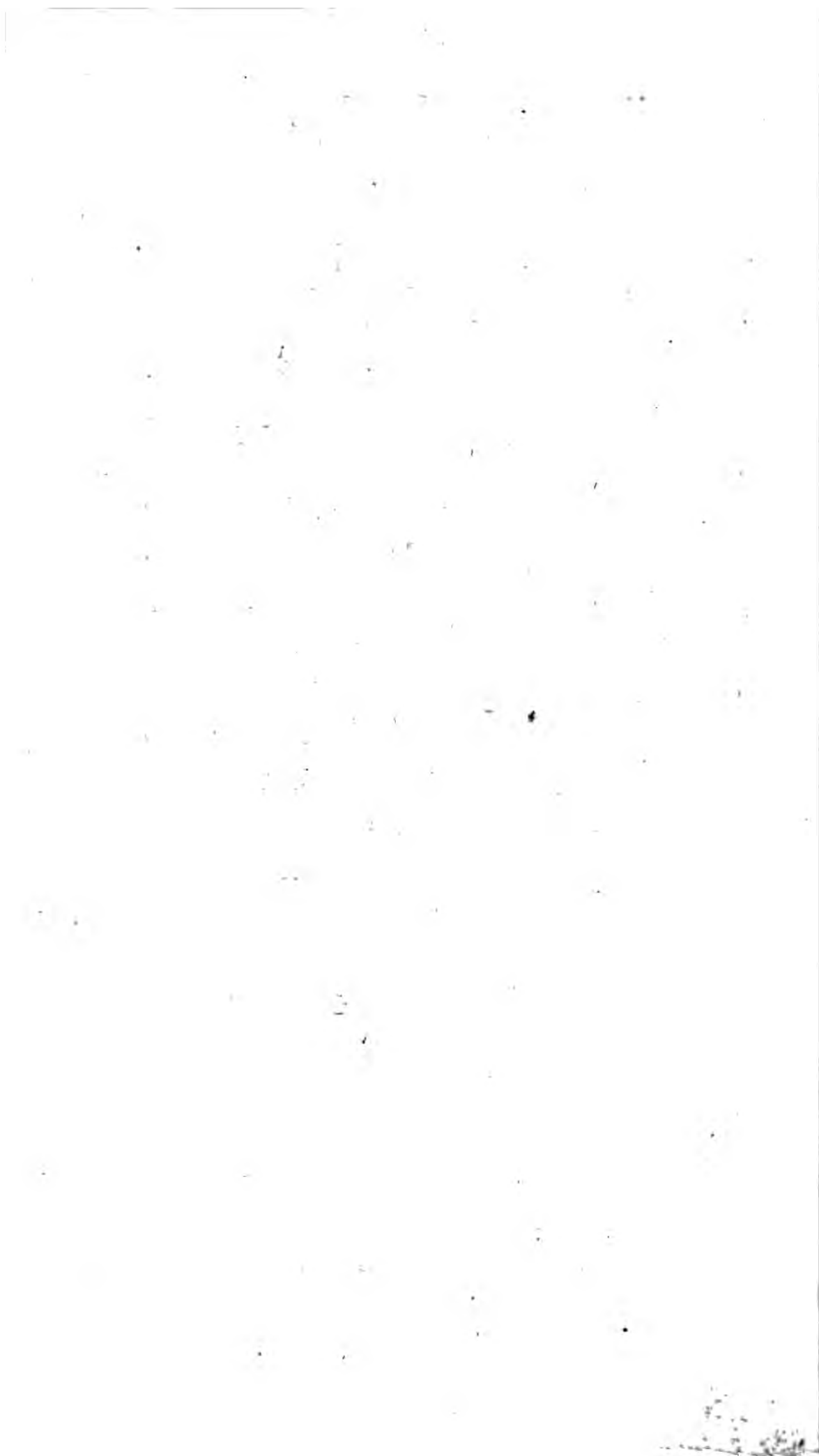
Cette mort acheva de troubler l'Esprit du pauvre *Espagnol*. Le *Compere* fut à peine expiré qu'il fallut l'emmenner hors du logis pour le vacarme qu'il y faisoit; & trois jours après on fut obligé de le conduire aux Petites Maisons. Nous ne restions plus que trois, *Pere Jean*, *Vitulos* & moi. Mais nous nous séparâmes bientôt. Le *Révérénd* se fit Capitaine de Dragons, son Confrere retourna chez les *Capucins*, & moi je demeurai à *Paris*.

Le Prêtre respectable qui avoit assisté le *Compere* dans ses derniers moments fut

fut dorenavant ma seule Compagnie. Il me permit de prendre mon logement chez lui. Sa douceur, sa charité, sa piété, m'attachèrent à lui pour jamais. Ses discours, ses instructions, ses lumieres & son zele, me ramenerent à mon ancienne croyance: il me démontra par des arguments invincibles la vérité des Dogmes que j'avois rejettés si legérement (a). Et je compris enfin, que si les passions & la mauvaise foi peuvent entraîner les hommes dans des Erreurs dangereuses en matiere de Foi, toute la sincérité possible peut nous y entraîner de même, lorsqu'en pareil cas, nous ne voulons nous-en rapporter qu'à nos foibles lumieres.

(a) Voyez le second Vol. pag. 430.

F I N.



# FAUTES A CORRIGER.

## TOME PREMIER.

Page	Ligne	Lisez
18	derniere	gagner
29	19	pas
48	1	& nous laissa
51	20	fut, lisez feroit
155	12	fis
169	8	Chaires
207	7	- est, lisez &
234	17	dont
271	14	qu'ils
305	4	après Diables, mettez dans
326	17	ôtez - il
373	22	font
380	8	stérilité

## TOME SECON D.

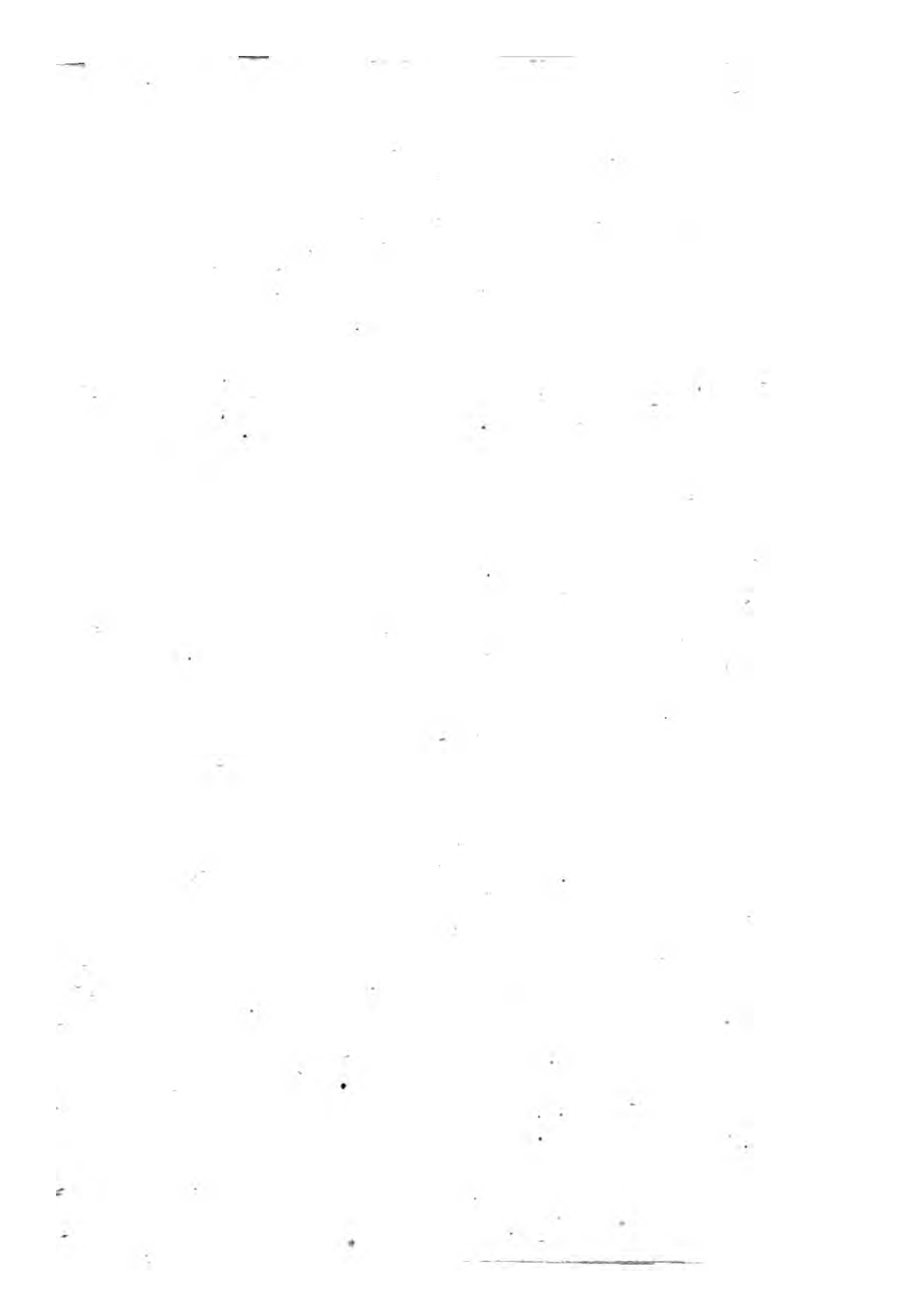
Page	Ligne	Lisez
117	15	toutes
ibid.	19	- font, lisez - étoit
118	18	- premier, lisez - second
ibid. - Note	1	cent quarante
120	1	- second, lisez - premier
162	22	homme.
163	10	tâtonne
168	11	- mais, lisez - &
170	7	- voir, lisez - considérer
188	15	pour
193	18	faveur

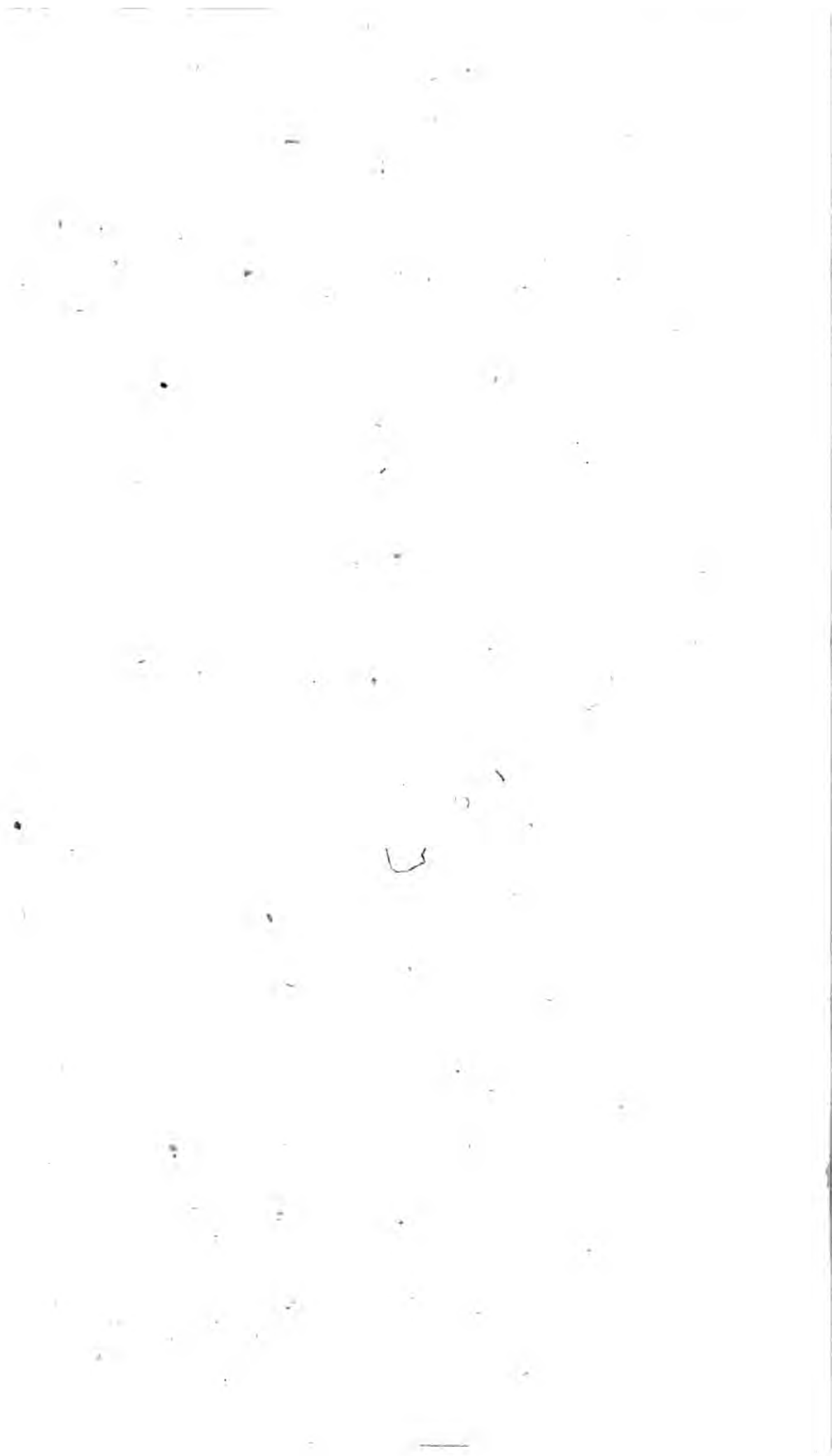
198	—	27	- ôtez -	en
245	—	19	—	n'est-ce point
302	—	9	—	le plus
347	—	2	- e, lisez	le
391	—	3	—	d'une

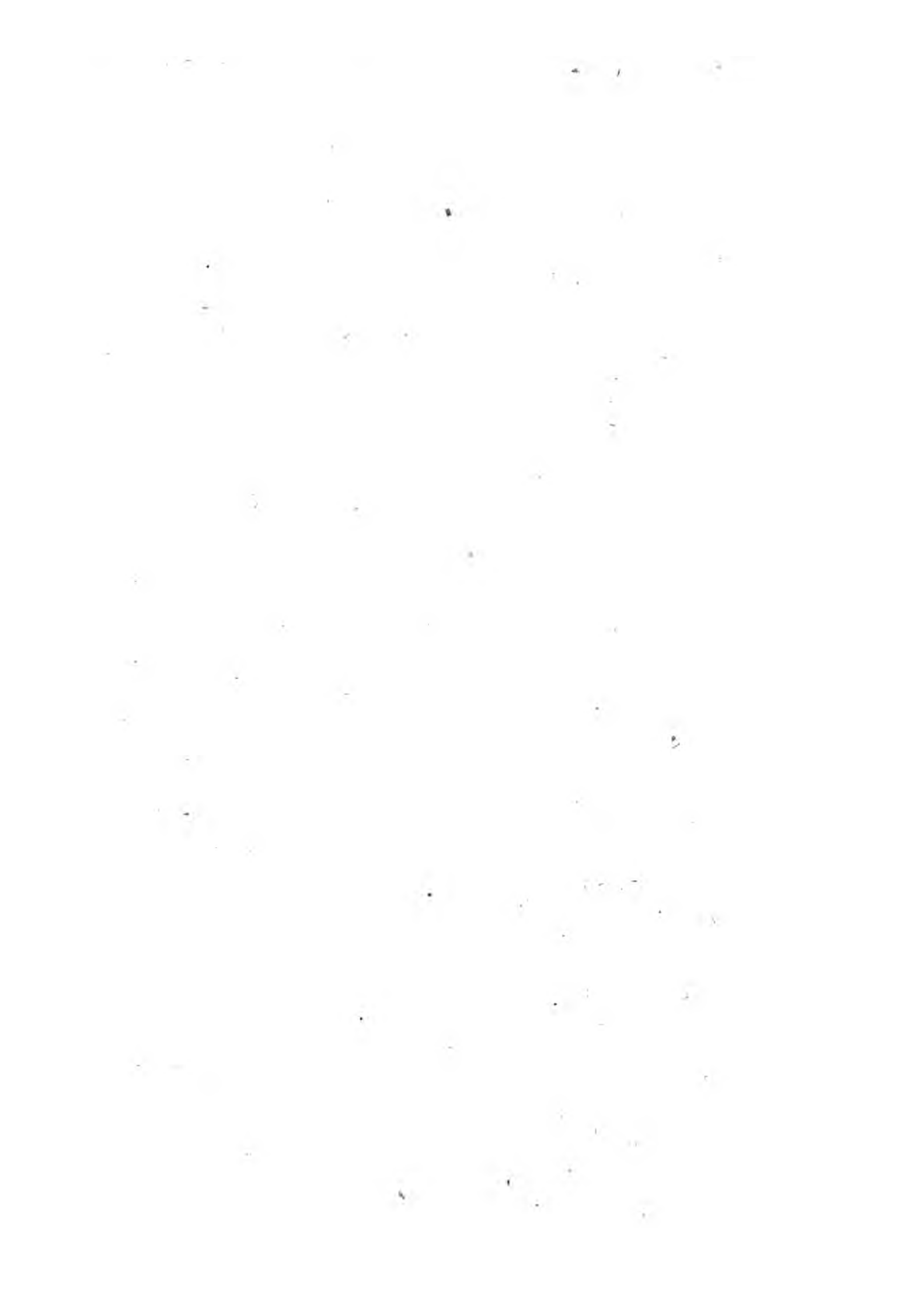
T O M E T R O I S I E M E .

Page	—	Ligne	—	Lisez	—
7	—	21	—	ce	
11	—	13	—	le Public	
18	—	<i>derniere</i>	—	qui	
20	—	9	—	<i>Manichéisme</i>	
39	—	24	—	environnent	
65	—	17	- on lisez,	ou	
74	—	19	—	reprobation	
91	—	14	—	sa vanité	

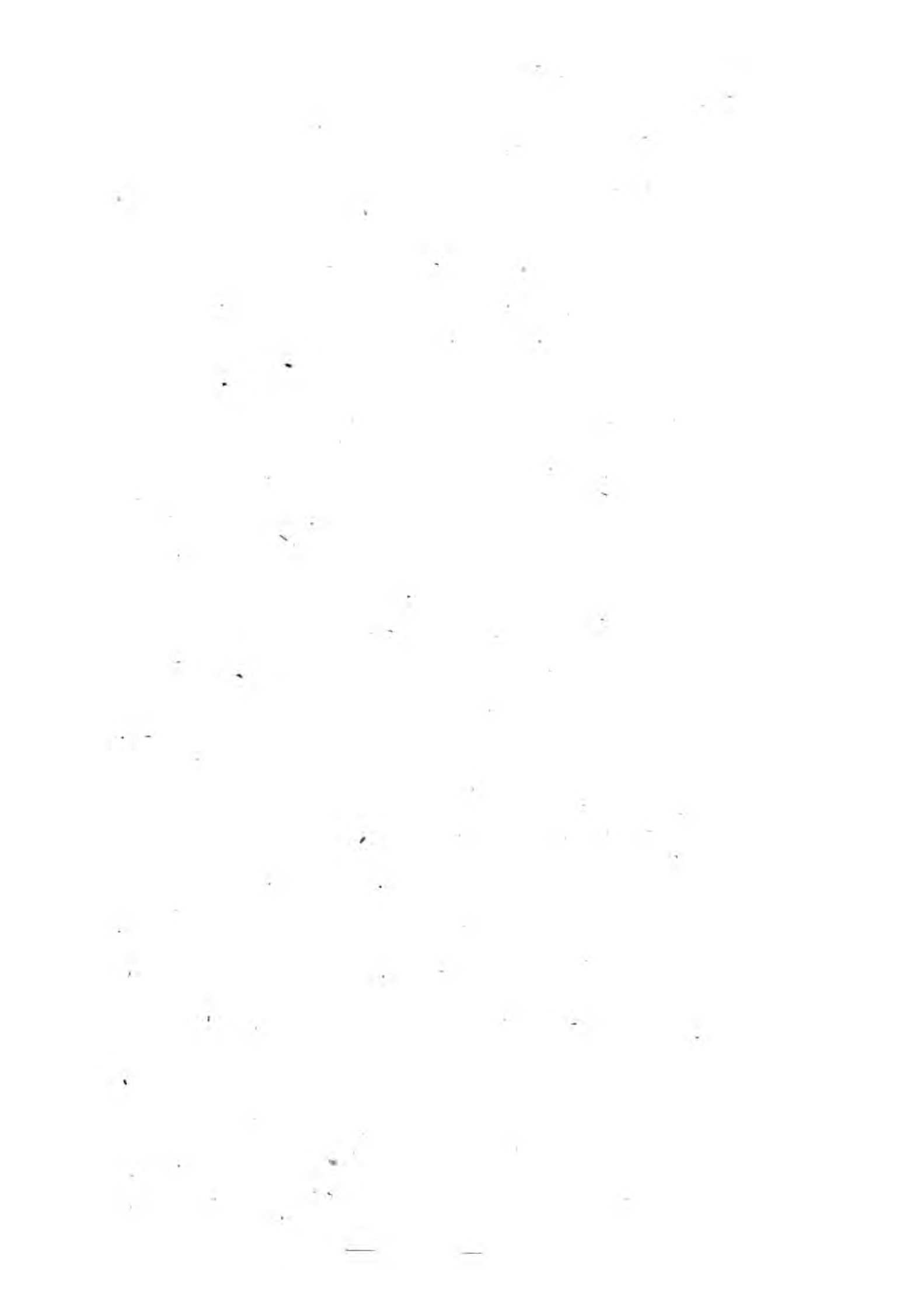
853123











G.G. Barber

22.3.1984

182



